


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA





# ŒUVRES CHOISIES

DE

# LEMIERRE.

---

TOME SECOND.

A PARIS,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE,
CHEZ TOURNACHON-MOLIN ET H. SEGUIN,
Acquéreurs des matrices, clichés, et des éditions stéréotypes de M. Pierre Didot l'aîné.

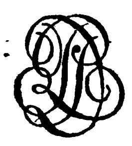
# ŒUVRES CHOISIES

DE

# LEMIERRE.

TOME SECOND.

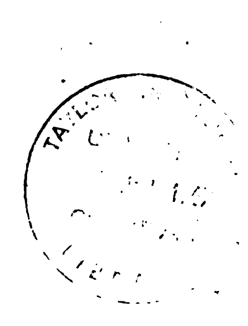
ÉDITION STÉRÉOTYPE
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE P. DIDOT L'AINÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.

M.DCCCXI



# LA PEINTURE,

## POEME EN TROIS CHANTS.

# AVERTISSEMENT.

J'avois dessein de traduire en vers le poëme de l'abbé de Marsy sur la Peinture : les beautés dont il est rempli font regretter qu'elles ne soient pas connues de tous les lecteurs ; mais les meilleures traductions ne sont guere que les réverbérations des ouvrages originaux. D'ailleurs, ayant réfléchi sur les circonstances où l'auteur avoit écrit son poëme, j'ai cru m'apercevoir qu'elles l'avoient empêché de lui donner une juste étendue, et que le sujet débordoit, pour ainsi dire, l'ouvrage. Je me suis donc déterminé a commencer le mien, sans renoncer pourtant à profiter de tout ce qui m'avoit frappé dans le poëte latin.

J'ai vu les avantages et les difficultés que je pouvois rencontrer dans mon travail ; mais, sans les peser, je me suis laissé entraîner a ce qu'il avoit d'attrayant, j'oserois même dire que je crois avoir senti mon sujet : cette conviction me l'a rendu plus facile, et je l'ai soutenu.

En effet, il ouvre à l'essor poétique le champ le plus vaste ; il met la nature entiere sous la main du poëte comme sous celle du peintre ; et tout ce que l'un présente aux yeux, l'autre doit l'offrir à l'imagination.

L'art poétique étoit peut-être un sujet moins heureux : en traitant de lui-même, il est, pour ainsi dire, trop près de lui ; semblable à l'œil, qui voit les objets et ne se voit pas lui-même, l'esprit hu-

main se fatigue à se considérer; il a besoin d'éloigner les objets sur lesquels il s'exerce, et pour qu'il puisse agir librement sur eux, il faut qu'ils soient à une certaine distance. Aussi Despréaux, qui a mis dans ses vers toute la correction que Léonard de Vinci mettoit dans ses tableaux, me paroît-il avoir eu à surmonter plus d'obstacles dans le choix de son sujet; et on admirera toujours qu'il ait su couvrir de tant de beautés et d'images, l'aridité des détails.

La Peinture offroit plus d'avantages au poëte; s'il doit faire briller les images, quelque matiere qu'il traite, et lorsque le sujet s'y refuse le plus, pourroit-il les abandonner quand elles s'offrent d'elles-mêmes? pourroit-il ne pas appliquer la Poésie à la Peinture, et ne pas montrer à chaque pas l'analogie des deux arts?

La Peinture représente à tout moment l'art poétique sans le répéter: le poete, obligé de retracer les images qu'elle amene naturellement, crée ce qu'il imite, s'approprie ce qu'il emprunte, fait valoir son art, et en montre un autre.

Je n'ai point marqué de division: on verra aisément que je parle du dessin dans le premier chant, et quelquefois de l'ordonnance qu'on peut appeler le dessin moral. Le second chant traite du coloris, et je parle dans le dernier du choix des sujets, de l'expression, de l'invention, du pouvoir de la Peinture; mais comme, dans les différentes parties de l'art, il en est qui rentrent nécessairement les unes dans les autres, je n'ai fait qu'indiquer la division de l'ouvrage, pour éviter le reproche qu'on m'eût

pu faire d'avoir confondu les matieres sous une dénomination exclusive à la tête de chaque chant.

Ceux qui ont traité ce sujet avant moi ont eu des avantages qui m'ont manqué. Dufresnoy, qui nous a laissé un poëme latin sur la Peinture, étoit lui-même un peintre habile; il n'écrivoit qu'après avoir fait des tableaux, et ses vers furent le résultat de ses connoissances pratiques.

L'abbé de Marsy, descendant du fameux sculpteur qui a fait à Versailles les bains de Latone, avoit dû puiser dans les lumieres de sa famille les notions qu'il a répandues dans son ouvrage.

M. Watelet, distingué par ses talents en divers genres, et par son goût pour les arts, avoit pris le crayon et manié le burin avant de donner son poëme de l'art de peindre; il a été le premier qui ait entrepris de chanter dans notre langue un art dont les deux autres écrivains avoient enveloppé les préceptes dans une langue étrangere et presque abandonnée.

D'après ces exemples, je pouvois être intimidé, je pouvois penser qu'on ne devoit guere hasarder un ouvrage sur la Peinture, sans l'exercice ou une grande théorie de l'art. Mais dans les arts d'imitation, dont on juge par le sentiment autant que par l'étude, celui qui ignore les regles peut prononcer comme celui qui les possede. Le public a-t-il donc les connoissances des artistes? N'est-ce pas cependant de son suffrage qu'ils sont jaloux? Ne le préferent-ils pas à celui de leurs rivaux même? Dans les sciences exactes il y a une *série* qu'il faut suivre: celui qui n'est encore qu'aux premieres pro-

positions de la géométrie, telles que le carré de l'hypothénuse, est bien loin d'entendre les courbes transcendantes; mais l'on peut dire que les points fondamentaux des arts sont innés; ce ne sont que des détails qu'on apprend. Ainsi, quoique je n'aie jamais touché ni pinceau, ni crayon, secouru seulement de quelques lectures et de quelques conversations avec les artistes, secondé sur-tout par mes propres sensations à la vue des chefs-d'œuvre de l'art, j'ai osé entreprendre mon ouvrage.

Mais quand la science m'a abandonné, j'ai appelé mon art à mon secours, j'ai tâché de substituer les beautés poétiques: j'ai imité ces peintres peu versés dans l'anatomie, qui, ne sachant comment montrer le mécanisme des muscles et la souplesse des contours sur les membres des figures, pour déguiser le défaut de ces emmanchements, les couvrent d'une riche draperie.

J'ai écrit pour le public autant que pour les peintres; un poëme doit être à l'usage de tous les lecteurs, et il en est de ce genre d'ouvrages comme de ces figures pittoresques, plus habilement combinées suivant les lois de l'optique, et qui se présentent toujours en face de quelque côté que le spectateur soit placé. Dans un sujet où le goût et le sentiment décident, ce n'est point aux artistes seulement qu'on doit parler. Les lumieres sur la partie technique ne sont point nécessaires pour être frappé des beautés; des yeux et une ame sensible, voilà ce qu'il faut pour juger d'un tableau.

J'ai voulu sur-tout exciter l'enthousiasme de l'art, et, dans cette idée, ce qui me manquoit de

connoissances m'a peut-être servi. Assigner trop de regles, c'est embarrasser la marche du génie, c'est enclore de murs un champ qui doit être à plus d'une exposition pour fructifier. Si Daubignac eût été peintre, il eût sûrement composé un mauvais tableau selon toutes les regles de Léonard de Vinci; si Rubens eût fait des tragédies, il eût eu avec le génie les inégalités de Corneille. L'enthousiasme est si rare en tout genre; tant d'ouvriers et si peu d'artistes! On ordonne avec sagesse, on connoît l'harmonie, l'élégance; mais où voit-on de l'énergie, de l'élan? Le goût, si desirable à tant d'égards, sert souvent à éteindre l'invention. De là ces compositions exactes, mais froides et monotones: quelques fautes et du génie, c'est à quoi je reconnois le grand artiste.

J'ai vu au-delà même de la Peinture; j'ai voulu enflammer les esprits non seulement dans cet art, mais dans les autres arts d'imitation; ils ont tous leurs principes dans le sentiment, ils ne forment par là qu'un seul art; ils étoient tous de mon sujet.

Mon ouvrage ne fera ni des dessinateurs ni des coloristes; mais, s'il peut échauffer des peintres, si j'ai jeté dans mes vers quelques étincelles du feu que je veux allumer, mon objet est rempli, et le prix de mon travail sera dans le succès des talents que j'aurai encouragés.

Je n'ai loué aucun des peintres vivants. Le lecteur les ajoutera lui-même aux hommes célebres que j'ai nommés: les différents genres où ils ont excellé rappelleront aisément les noms de ceux qui s'y

distinguent aujourd'hui. Cet hommage implicite rendu à nos artistes vivants m'acquitte assez envers eux : un éloge direct n'eût fait qu'animer l'envie sans les honorer davantage ; d'ailleurs, la réputation des grands hommes est dans leurs travaux et non dans leurs éloges ; autrement tant de vils mercenaires, qui ont trafiqué de la louange et du blâme, auroient été les juges du mérite et les arbitres de la gloire.

# LA PEINTURE,

## POEME.

# CHANT PREMIER.

Je chante l'art heureux dont le puissant génie
Redonne à l'univers une nouvelle vie,
Qui, par l'accord savant des couleurs et des traits,
Imite et fait saillir les formes des objets,
Et, prêtant à l'image une vive imposture,
Laisse hésiter nos yeux entre elle et la nature.
Toi qui, près d'une lampe et dans un jour obscur,
Vis les traits d'un amant vaciller sur le mur (1),
Palpitas, et courus à cette image sombre,
Et, de tes doigts légers traçant les bords de l'ombre,
Fixas avec transport sous ton œil captivé
L'objet que dans ton cœur l'amour avoit gravé,
C'est toi dont l'inventive et fidelle tendresse
Fit éclore autrefois le dessin dans la Grece.
Du sein de ces déserts, lieux jadis renommés,
Où parmi les débris des palais consumés,
Sur les tronçons épars des colonnes rompues,
Les traces de ton nom sont encore aperçues;
Leve-toi, Dibutade, anime mes accents,
Embellis les leçons éparses dans mes chants,
Mets dans mes vers ce feu qui, sous ta main divine,
Fut d'un art enchanteur la premiere origine.

Heureux pere! tu vis ce prodige nouveau (2);
Le crayon de ta fille alors fut un flambeau;
Artiste en un moment, à sa clarté propice,
Tu découpes la pierre autour de cette esquisse,
Et déja du ciseau l'industrieux secours
Donne un corps à l'image en bombant les contours.
D'abord à la peinture on ne pouvoit atteindre (3).
Tout parut plus facile à modeler qu'à peindre;
On arrondit la pierre, on façonna le bois;
Pour figurer un corps, d'un autre l'on fit choix.
Eh! regardez l'enfant, voyez comme il imite:
Rarement à tracer la nature l'invite;
Connût-il le crayon, ses effets sont trop lents,
Trop de fois il rompra sous ses doigts pétulants:
Mais il taille le liége, il sait pétrir la cire,
Il découpe le bois, il forme, il veut construire:
Ainsi par le ciseau l'artiste commença;
Un art guida vers l'autre, et bientôt l'on traça:
La peinture naquit. Toi qui, séduit par elle,
Veux tenir de sa main une palme immortelle,
Ne suis point au hasard ce dangereux attrait;
Que ce soit un instinct, et non pas un projet.
Si de l'astre fécond qui luit sur le poëte
Les rayons divergents semblent fuir ta palette,
S'ils n'ont d'un trait de flamme échauffé ton berceau,
Tes travaux seroient vains, laisse là le pinceau.
Mais toi, chéri du ciel, dont l'enfance inspirée
De la gloire a senti la soif prématurée,
Toi qui, né pour les arts, décelas cette ardeur,
Comme Hercule sa force, Achille sa valeur,
Regarde les talents, vois comme le Génie
Prête à des sucs grossiers la chaleur et la vie;
Il veut, et tout s'anime; il touche, et dans l'instant
L'eau coule, un mont s'éleve, une plaine s'étend,
Le jour luit, le ciel roule, enfin l'homme respire.
Fier de ta destinée, et plein d'un beau délire,

Ecoute, jeune éleve, il est plus d'un pinceau (4);
Vois quel est ton génie, et marche à ce flambeau;
Les dons sont partagés : la nature bizarre
Jusque dans ses faveurs paroît encore avare,
Et, lorsqu'elle sourit de ses yeux complaisants,
Ne penche qu'à demi l'urne de ses présents.
L'un, né pour moissonner dans le champ de l'histoire,
Nous peindra les héros courant à la victoire,
Le front des combattants, leur choc impétueux,
Les coursiers écumants, la poussiere, les feux,
Le vol du plomb rapide et plus prompt que la fleche,
Les remparts foudroyés, le vainqueur sur la breche.
Un autre est attiré par de plus doux sujets,
Il aime à nous tracer de paisibles objets;
Il peint les bois, les prés, les ruisseaux, les campagnes,
Et les troupeaux errants au penchant des montagnes;
Sylvandre ingénument par Annette agacé,
Et la jeune laitiere, en jupon retroussé,
Rapportant son pot vide, un bras passé dans l'anse,
Et de la ville au champ retournant en cadence.
Un fidele crayon, m'attachant de plus près,
Sous mes yeux étonnés a reproduit mes traits (5);
Il semble, partageant la divine puissance,
Multiplier mon être avec ma ressemblance.
La toile est un miroir où l'objet présenté
Même loin du modele est encor répété.
Doux charme des amis, malgré le sort barbare,
Le pinceau fait tomber le mur qui les sépare;
De la mort elle-même il affoiblit les coups;
Et, lorsqu'elle a rompu nos liens les plus doux,
L'objet qui dans la tombe emporta notre hommage
Reste encor près de nous et vit dans son image.
Sous le comble d'un temple, aux voûtes d'un palais,

Celui-ci suspendu les parcourt à grands traits,
Peint l'hymen de Thétis, les champs de l'Elysée,
Les brigands abattus sous le bras de Thésée;
Hercule, à qui la Grece a dressé tant d'autels,
Monte de son bûcher au rang des Immortels;
Le dôme a disparu, c'est la céleste voûte.
Le peintre, en son essor, franchit la même route,
Perce avec le héros les espaces des cieux,
Et dans tout leur éclat il contemple les dieux.
  L'autre dans ces jardins peint d'agréables rives,
Donne aux objets trompeurs des formes fugitives;
Sur l'immense horizon que je touche des mains
Mon regard se fatigue en ces vastes lointains;
Je parcours des palais la superbe étendue:
Cette surface est plane, et recule à ma vue;
Tandis qu'à points légers, par des traits délicats,
Le pinceau d'une main, de l'autre le compas,
Celui-là forme un mont avec un grain de sable;
Ce nain est un Atlas, et ce fil est un cable:
Le monde entier se meut dans le tour d'un anneau.
  Là, le peintre joyeux égayant son tableau,
De ses crayons badins, dans ses peintures vives,
Fait mouvoir plaisamment ses figures naïves.
Dans ce rustique enclos que de peuple dansant!
On va, l'on vient, l'on court, on se heurte en passant;
On joue, on chante, on rit, on boit sur la verdure;
Nise danse avec Blaise; Alain prend sa future;
Et le ménétrier, debout sur un tonneau,
Sous son archet aigu fait détonner Rameau.
  As-tu connu ton genre? as-tu percé ce voile?
Dessine en ton cerveau, c'est la premiere toile.
Solitaire et rêveur au sein de tes réduits,
Au silence des bois, dans le calme des nuits,
Quelquefois en des temps, en des lieux moins tranquilles,
Et sachant être seul dans le fracas des villes,

Dispose le sujet secrètement formé;
Comme une autre Minerve il doit sortir armé.
Le sujet médité, prends le crayon, esquisse,
Par espaces réglés que la toile blanchisse
Tu vois que les objets élevés sous la main
S'aplatissent à l'œil par le moindre lointain;
Imite de ces corps les formes raccourcies;
Vois combien la distance altere ces parties:
Que le champ du tableau soit clair et bien choisi;
Dès le premier coup-d'œil que le plan soit saisi.
Ne nous présente point dans tes folles peintures
Ce désordre jeté par l'amas des figures,
Ces corps s'entrechoquant, ces groupes mal conçus,
Montrant une mêlée au milieu des tissus;
Mais que dans le tableau la figure premiere
Frappe d'abord les yeux par sa vive lumiere (6);
Sur leurs bases entre eux que les corps balancés
Se répondent des points où tu les as placés;
En reculant l'objet, fais décroître l'image;
Marque bien le concours de chaque personnage;
Que le reste, au hasard seulement aperçu,
Soit, comme abandonné, dans un coin du tissu.
Au temple d'Esculape une école est placée;
Au milieu de l'enceinte une table dressée
Etale un corps sans vie et soustrait au tombeau;
Ferrein observe auprès, la Mort tient le flambeau (7):
Le scalpel à la main, l'œil sur chaque vertebre,
L'observateur pénetre avec la clef funebre
Les recoins de ce corps, triste reste de nous,
Objet défiguré dont l'être s'est dissous,
Pur chef-d'œuvre des cieux quand l'ame l'illumine,
Vil néant quand ce feu rejoint son origine.
Tu frémis, jeune artiste? ah! surmonte l'horreur
Que porte dans tes sens cet objet de terreur;
Et si ce n'est point là que l'homme entier s'enferme,
Si ton espoir s'étend au-delà de ce terme,

Viens, reconnois encor jusque dans ses débris
Tout ce qu'au sort humain tu dois mettre de prix ;
Ces tubes, ces leviers, organes de la vie,
Ce corps, où la nature épuisa son génie,
Par elle fut construit dans un ordre si beau,
Que même, quand la mort l'a marqué de son sceau,
Tant qu'il n'est pas détruit dans son dernier atome,
Il sert aux arts de base et de modele à l'homme (8).
Il éclaire ton art : porte un œil aguerri
Sur ces canaux glacés où le sang s'est tari.
Démonte ces ressorts de l'humaine structure ;
Examine des os la mobile jointure,
Les nerfs et leur dédale ; et, d'un regard savant,
Alors dans l'homme éteint cherche l'homme vivant :
Ce n'est qu'en pénétrant dans le sein de l'ouvrage
Que tu peux des dehors nous présenter l'image,
Marquer les passions, et peindre avec chaleur
Le courroux enflammé, la force et la douleur.
Distingue dans le jeu des muscles et des fibres
Les mouvements contraints d'avec ceux qui sont libres.
Nous représentes-tu deux athletes nerveux
Aux prises dans l'arene, et partageant les vœux ;
Que leur œil, teint de sang sous leur vive prunelle,
Rouge, et demi-caché, de fureur étincelle ;
Fais sortir sur le corps de ces cruels rivaux
Tous leurs nerfs déployés comme autant de rameaux.
Milon entr'ouvre un chêne aussi vieux que la terre ;
Mais l'arbre tout-à-coup se rejoint et l'enserre :
Un lion, qui se dresse et s'attache à son flanc,
De l'athlete entravé boit à loisir le sang.
Sur le marbre animé le Puget défigure
Tout le corps du lutteur sous les maux qu'il endure ;
Ses cheveux sont dressés, ses membres sont roidis.
Vous reculez d'effroi ; vous entendez ses cris.
J'aime, dans la figure, à trouver les parties

Sous leur juste mesure à l'ensemble assorties ;
Par Lysippe imité, la massue à la main,
Alcide triomphant, de loin paroît un nain ;
Approche, tu verras dans le bras du pygmée
Le bras qui terrassa le monstre de Némée.
La figure toujours exige ces rapports.
Artiste, étends les bras, c'est la hauteur du corps ;
Que l'exacte longueur de la tête imitée
Par le reste du corps huit fois soit répétée ;
Ne change de compas que lorsque ton pinceau
Nous présentera l'homme encor près du berceau.
Nul concert dans l'enfant du corps avec la tête,
Et l'édifice alors commence par le faîte ;
La tête a plus d'ampleur, devant porter au loin
Ces esprits répandus dont tout l'homme a besoin :
Mais, quand l'être est formé, lorsque tout progrès cesse,
De la tête et du corps que le concert paroisse ;
Offre le mouvement et le contour aisés
Des membres, sans combat, l'un à l'autre opposés.
Veux-tu les revêtir ? peu de plis, mais faciles ;
Qu'on distingue le nu sous ces formes dociles (9) ;
Que de ces pans légers l'adresse du pinceau
Fasse des vêtements et non pas un fardeau,
Et qu'à l'œil abusé leur souplesse élégante
Soit la flamme qui vole, ou l'onde qui serpente.
Sculpture, c'est encore à ton ciseau divin
Que la Peinture a dû les progrès du dessin :
Autrefois la statue immobile, roidie,
De la main du sculpteur sortoit toujours sans vie,
L'œil fermé, les pieds joints, les bras collés aux flancs.
Tels le Nil vit ses dieux presque dans tous les temps.
L'industrieux Dédale, honneur de la Sculpture (10),
Des liens du maillot dégagea la figure,
Fit jouer ses ressorts, lui rendit l'action,
Et fut, pour l'animer, le vrai Pygmalion.

Mais, malgré cet essor, la figure vulgaire,
Sans accord et sans grace, étoit sans caractere;
Le beau dans tout son jour n'étoit point présenté;
Il fallut ajouter à l'objet imité :
On vit que le vrai beau disperse ses parties,
Jamais sur un seul être à la fois réunies.
L'artiste jeta l'œil, éclairé par le goût,
Sur ces traits divisés, pour en former un tout,
Et sa main, dans ce choix heureusement guidée,
Montra l'homme parfait, qui n'étoit qu'en idée.
Spectacle ravissant dans la Grece étalé!
Sous ce vaste portique Apelle a rassemblé
Cet essaim de beautés, doux et brillants modeles.
L'Amour vole incertain où reposer ses ailes:
Mon œil croit voir en cercle Hélene, Flore, Hébé,
Thétis, Psyché, Diane, et Vénus, et Thisbé.
Déesses, pardonnez, je vous mêle aux mortelles;
C'est être égale à vous que d'être au rang des belles.
Sur les divers appas de ces jeunes objets
Le peintre laisse errer ses regards satisfaits:
Il préfere ce bras; c'est ce pied qui l'attire;
Ce regard l'a séduit, il choisit ce sourire;
De lis plus éclatants ce cou paroît semé;
Ce front est plus uni; ce buste est mieux formé;
Plus beau dans ses contours, ce sein, qu'il idolâtre,
S'éleve et se sépare en deux globes d'albâtre:
En rassemblant ces traits, Apelle transporté
N'a peint aucune belle; il a peint la beauté.
Cependant, loin d'atteindre à la parfaite image
Des graces dont Apelle inventa l'assemblage,
Peu même ont su choisir des crayons assez vrais
Pour tracer la nature en de moindres portraits.
Tel dont la touche est sûre et n'a rien de vulgaire
N'a jamais détaché de stature légere
Rien d'élégant; toujours sur la tête et les bras
Son pinceau trop pesant épaissit les appas:

Vénus même, de Mars empruntant la stature,
Marcheroit au combat sans plier sous l'armure.
Rubens, de qui la main colore avec éclat,
Porte sur le dessin les traits de son climat (11);
Anglaise, italienne, espagnole, allemande,
Par-tout à ses regards la nature est flamande.
Que de jeunes proscrits! quel orage soudain
Vient ravager ces fleurs aux rives du Jourdain?
Vos fils sur votre sein, trop malheureuses meres,
Vous courez, vous fuyez loin des mains sanguinaires:
Mais l'affreux satellite est par-tout sur vos pas;
Il poursuit vos enfants, il les perce en vos bras:
Le lait, le sang jaillit, et vos larmes ruissellent;
Des Juives, des bourreaux les fureurs étincellent:
L'une par les cheveux a saisi le soldat;
Sous la lance homicide une autre se débat;
La nature triomphe en son désastre même.
Rubens, dans ce tableau, déploie un art suprême:
Mais son pinceau brûlant, dans ces moments cruels,
Fait sortir trop de nerfs sur les bras maternels;
Et, montrant au milieu de ces luttes fatales
Des deux sexes aux mains les forces presque égales,
Il ravit à notre œil, moins ému qu'effrayé,
Tout ce que la foiblesse inspire de pitié.
Le Brun sait adoucir la stature des meres;
Dans leurs traits de leur sexe il met les caracteres,
Et, marquant leurs efforts, mais débiles et vains,
Peint la même défense en de plus foibles mains.
Quel mouvement heureux, conforme à la nature,
Le Poussin, par le trait, jette sur la figure,
Soit qu'il montre l'Hébreu nourri dans les déserts
D'un aliment nouveau tombé du haut des airs,
Ou, sous un ciel chargé de vapeurs homicides,
Le Philistin l'œil cave et les levres arides,
Les morts et les mourants sur la terre étendus,
Et leurs tristes amis autour d'eux éperdus!

Quoi que vous nous traciez, jeunes rivaux d'Apelle,
Observez la nature; et n'interrogez qu'elle;
Marchez dans ce sentier toujours trop peu battu:
Zénon sur une ligne avoit mis la vertu;
En-deçà, hors de là, tout lui paroissoit vice.
La nature est de même. O peintre encor novice!
Apprends à la saisir sans jamais la forcer;
C'est rester au-dessous que de la surpasser.
Des peuples différents consulte les usages,
Et le costume empreint jusque sur les visages;
Prends soin de feuilleter les registres des temps;
Fouille au sein dévasté des plus vieux monuments;
Consulte ces métaux d'une forme arrondie,
Multipliant les traits qu'un autre art leur confie;
Descends enfin, descends jusqu'en ces souterrains
Des richesses des arts les dépôts clandestins,
Aux voûtes d'Héraclée, aux débris de Palmyre,
Par-tout où l'on s'instruit, par-tout où l'on admire.
O temps! ô coups du sort! la Peinture autrefois,
La Sculpture avec elle, habitoit près des rois;
Des Romains toutes deux furent long-temps l'idole:
L'une, de tous les dieux peuplant le Capitole,
Fit ployer le genou des crédules humains
Devant le Jupiter qu'avoit taillé ses mains;
L'autre orna ces palais et ces bains qu'on renomme,
Des portraits de César, le premier dieu dans Rome.
Toutes deux triomphoient. Mais, lorsqu'en d'autres temps
Rome eut tendu ses mains aux chaînes des tyrans,
Quand le luxe en ses murs eut creusé tant d'abîmes,
Elle perdit les arts pour expier ses crimes.
Le Tibre, présageant son déplorable sort,
Vit l'orage de loin se former vers le Nord;
La Peinture et sa sœur, dans cette nuit fatale,
Pleurerent leurs trésors, foulés par le Vandale,

Tout fuit, tout disparut : l'une, de ses tableaux
Au travers de la flamme emporta les lambeaux ;
L'autre sous les remparts enfouit les statues,
Les vases mutilés, les colonnes rompues :
Ces restes précieux au pillage arrachés
Sous la terre long-temps demeurerent cachés ;
Michel-Ange courut, il perça ce lieu sombre,
De la savante Rome il interrogea l'ombre ;
Au flambeau de l'Antique à demi consumé
Il alluma ce feu dont il fut animé ;
De la perte des arts son pinceau nous console,
Et sur leur tombeau même il fonda leur école.

FIN DU PREMIER CHANT.



# NOTES DU CHANT PREMIER.

(1) Page 13. Toi qui près d'une lampe et dans un jour...

Il est dans la maniere des poëtes de ramener l'invention des arts à un fait particulier; ainsi l'on a adopté dans le poëme cette origine de la peinture, d'autant plus que cette origine poétique étoit encore naturelle, et ce fait particulier, une indication générale. L'ombre qui dessine les objets et imite leur configuration devoit donner l'idée du dessin. Quand on cherche la source des arts, il faut toujours examiner ce que la nature a offert universellement de plus propre à faire naître les idées d'imagination. Elle aime à se représenter elle-même par les reflets, par les jeux de lumiere et d'ombre qui retracent les corps : leur répétition plus parfaite et plus marquée dans les eaux a dû être sur-tout un des objets qui ont frappé les hommes ; à ces images naturelles se sont jointes les combinaisons de l'esprit, les hasards heureux, et la peinture s'est perfectionnée.

(2) Page 14. Heureux pere ! tu vis ce prodige...

Le pere de Dibutade étoit potier de terre dans Sicyone, ville du Péloponnese.

(3) Page 14. D'abord à la peinture on ne pouvoit...

La sculpture est une copie plus matérielle, plus palpable de la nature : elle est susceptible de tous les points de vue ; elle laisse juger ses dimensions ; elle parle immédiatement aux sens ; elle a dû précéder la peinture et être le fond de cet art.

Raphaël jugeoit qu'il y avoit bien plus de vérité dans la sculpture, parcequ'elle est mesurable et qu'il semble que le toucher en puisse décider autant que la vue ; la peinture l'a consultée pour acquérir l'illusion des re-

liefs; c'est pour cela que les éleves commencent toujours à travailler sur ce qu'on appelle *la bosse.*

Mais, d'après ces réflexions même, ne pourroit-on pas penser que la peinture est plus surprenante d'avoir tenté l'imitation sans les moyens matériels de la sculpture, qu'il a fallu plus de sagacité pour faire paroître un corps bombé sur une surface plate, et porter l'illusion jusqu'à nous dérober ce qui dément dans l'objet imité le rapport avec l'objet réel?

Le champ de la peinture est vaste; elle peint la terre, l'eau, l'air et le feu; la sculpture, bornée à l'élément de la terre, ne peut rien imiter dans les trois autres.

De même que la peinture a exigé plus de combinaisons de la part de l'artiste, il semble aussi que ses ouvrages ne puissent être sentis que par des yeux déja exercés.

Dans la peinture, c'est l'esprit qui enseigne aux yeux à voir; l'enfant, peu frappé de cet art, a besoin qu'on lui fasse distinguer les objets sur un tableau, comme les rivieres sur une carte de géographie; et si, lorsqu'il entre à la vie, il lui faut une sorte d'apprentissage pour parvenir à voir même les objets naturels, combien lui faut-il plus d'étude pour s'instruire à discerner ceux qui ne sont qu'artificiels!

Le mécanisme de l'habitude est donc nécessaire pour jouir de la peinture. Ainsi cet aveugle, à qui on avoit levé les cataractes et qui fut long-temps à apprendre à voir, n'apercevoit dans les tableaux qu'une confusion de couleurs; si, pour premier essai d'objets artificiels, on lui eût présenté des statues colorées ou drapées à la maniere qu'il connoissoit déja dans les figures naturelles, ses sens eussent été sûrement plus accessibles à ce genre d'imitation.

(4) Page 103. Ecoute, jeune éleve, il est plus d'un...

S'il est à craindre de se méprendre sur son talent, il ne l'est pas moins de se tromper sur le choix du genre; l'Albane étoit né pour les images douces, comme Jules Romain pour les tableaux de force; mais quelquefois on se pique d'émulation pour un genre plus élevé, sans songer que ce n'est pas le genre, mais le talent qui fait

le mérite de l'artiste. Un peintre qui aime véritablement la gloire et son art cherche la perfection, et ne sacrifie point à une prétention vaine les succès qu'il peut espérer dans un genre moins élevé auquel il est propre.

Cependant, quel que soit celui qu'il choisisse, il ne doit pas tellement s'y renfermer, qu'il néglige de s'instruire dans certaines parties des autres genres supérieurs ou inférieurs, auxquels le sien tient nécessairement par quelque côté; il doit connoître cette maxime : *ce qu'on ignore nuit à ce que l'on sait.* Il y auroit de la pédanterie à se circonscrire, et ce n'est jamais à la rigueur que l'on doit croire à la différence des genres. L'artiste doit savoir s'élever ou descendre pour suffire lui seul à ses compagnons. Le Titien peignoit l'histoire, et ne dédaignoit point le paysage; il s'appliquoit aux figures, et ne négligeoit point les animaux : il n'eût point laissé faire à un autre les parties d'architecture; il ne connoissoit point ces exclusions et cette gêne qui ôtent l'ensemble du tableau; il ne dépendoit que de lui-même.

(5) Page 204. Un fidele crayon m'attachant de plus...

Le genre du portrait a eu moins d'estime, parcequ'il est borné communément à des intérêts particuliers : l'artiste ne traitant point un sujet qui soit sous les yeux de tout le monde, et qui mette de même son ouvrage en vue, a peu de motifs d'émulation. Ce genre a cependant un avantage général, un intérêt de tous les temps, celui de transmettre à la postérité l'image des grands hommes; et d'après cette idée on voit même un encouragement plus puissant pour le peintre de portraits que pour les autres, en ce que peignant les hommes de son temps, et les hommes ne pouvant être peints que par ceux qui les ont vus, l'artiste est sûr de rester modele.

En effet, les sujets généraux et connus appartiennent aux artistes de tous les temps; ils sont toujours au dernier qui les traite, s'il surpasse ses prédécesseurs : les peintres de ces genres peuvent donc penser qu'on répétera leurs tableaux d'une maniere plus heureuse; car, qui peut se flatter d'avoir posé là borne des arts? Mais celui qui peint un illustre contemporain, ne laisse point son ouvrage à refaire : nul n'osera toucher à cette

imitation immédiate de l'objet ; son sujet n'est qu'à lui : que de motifs pour perfectionner son tableau ! la certitude d'aller à l'immortalité avec celui dont il conserve les traits, la gloire de consacrer la mémoire de ceux qui sont chers à l'humanité, l'avantage qu'il trouve pour son art même, d'avoir à peindre des hommes que l'activité de leur vie et l'énergie de leur caractere n'ont guere pu laisser sans physionomie.

(6) Page 206. Mais que dans le tableau la figure....

L'Albane avoit peint le site d'un tableau où Le Guide devoit peindre une Ariane ; mais quand Le Guide eut vu la beauté du site, il sentit la difficulté de le surpasser ; et trouvant le tableau fini, tout nu qu'il étoit, il refusa d'y ajouter la figure ; c'est qu'il connoissoit l'art de subordonner, et qu'il prévoyoit qu'elle n'attireroit point les premieres attentions. Dans le paysage, les figures doivent céder au site ; dans un sujet historique, le site doit céder au personnage.

(7). Page 206. Ferrein observe auprès, la mort...

Ce célebre anatomiste, également connu par son profond savoir et son noble désintéressement, est mort le 28 février 1769 : il a éclairé plusieurs parties de l'anatomie.

(8) Page 207. Il sert aux arts de base et de modele à...

Si c'est à la nécessité qu'on doit les premieres inventions, c'est à l'anatomie qu'on doit le développement des idées dans la plupart des arts mécaniques ; le corps humain étant la machine la plus admirable, celle où toutes les lois physiques s'accomplissent avec une perfection que l'homme n'atteindra jamais.

Le plus célebre de nos mécaniciens n'a invente que d'après l'étude de l'anatomie, et il regarde cette science comme la source de tout ce qu'on peut tenter dans les mécaniques.

(9) Page 208. Qu'on distingue le nu sous ces....

Les Grecs laissoient aisément distinguer le nu, parcequ'ils peignoient leurs draperies mouillées, et qu'a-

lors elles prenoient la forme des membres ; mais cette maniere n'est point naturelle : les plis sont faits pour tomber et non pour s'entortiller autour du corps ; d'ailleurs les draperies doivent être jetées suivant l'action de la figure et le mouvement que l'air est supposé leur donner.

Les principales dimensions de la figure doivent paroître à travers les draperies : si la position des membres ne permet pas de montrer leurs proportions, c'est au pli à les indiquer : cette adresse tient au dessin, et celui qui dessine mal ne fera jamais qu'une draperie embarrassée.

(10) Page 209. L'industrieux Dédale, honneur de...

Pline dit qu'avant Dédale les statues étoient emmaillotées, et que ce fut lui et ses successeurs qui les développerent ; quoi qu'il en soit, Dédale ayant été le premier qui se soit fait un nom dans la sculpture, on a cru pouvoir, dans un poëme, faire remonter à lui l'époque du pas qui fut fait dans son art.

(11) Page 210. Rubens de qui la main colore avec éclat.

En rendant toute la justice due au génie de Rubens, on s'est permis cette improbation de la maniere dont il a dessiné les figures de femme, qui sont effectivement presque toutes hommasses : plus un artiste a d'autorité, plus on doit marquer ses défauts : jamais l'admiration aveugle n'a honoré personne ; il n'est que trop de ces esprits outrés dont l'enthousiasme est une fievre, qui louent, qui estiment tout dans un homme célèbre : l'homme de sens ressemble au chymiste, il fait la séparation des substances, tire le métal et écarte la matiere terrestre.

# CHANT II.

GLOBE resplendissant, océan de lumiere,
De vie et de chaleur source immense et premiere,
Qui lances tes rayons, par les plaines des airs,
De la hauteur des cieux aux profondeurs des mers,
Et seul fais circuler cette matiere pure,
Cette seve de feu qui nourrit la nature,
Soleil, par ta chaleur l'univers fécondé
Devant toi s'embellit de lumiere inondé;
Le mouvement renaît, les distances, l'espace;
Tu te leves, tout luit; tu nous fuis, tout s'efface;
Le poëte sans toi fait entendre ses vers,
Sans toi la voix d'Orphée a modulé des airs:
Le peintre ne peut rien qu'aux rayons de ta sphere.
Pere de la couleur, auteur de la lumiere,
Sans les jets éclatants de tes feux répandus,
L'artiste, le tableau, l'art lui-même n'est plus.
La Peinture en naissant, encor foible et rampante,
N'offrit que deux couleurs sur la toile indigente.
La pierre qui blanchit aux entrailles des monts,
Le bois noirci des feux couverts sous des gazons:
Tels furent les pinceaux et les couleurs stériles
Que l'instinct mit d'abord en des mains inhabiles,
Et dont l'art ne formoit que des traits indécis.
Avant les jours brillans d'Apelle et de Zeuxis.
Bientôt l'œil ennemi de la monotonie
Dédaigna ces tableaux sans éclat et sans vie,

Où, loin de la nature en voulant l'imiter,
Le peintre la traçoit sans la représenter,
Et montrant les objets seulement sous deux teintes,
Sembloit de ses beautés ignorer les empreintes.

Par-tout, d'un pôle à l'autre et de la terre aux cieux,
L'univers coloré resplendit à nos yeux.
Quand l'oiseau de son chant vient saluer l'aurore,
De quel pur orangé l'orient se décore!
De quels feux le soleil peint les airs en marchant!
Quels flots de pourpre et d'or il roule à son couchant!
Sous quel aspect superbe il semble reproduire
L'assemblage grossier des vapeurs qu'il attire!
Astre inégal des nuits, quelle douce clarté
S'échappe par les airs de ton disque argenté!
Même lorsque la nuit, en déployant ses voiles,
Fait dans un sombre azur scintiller les étoiles,
Que sur ce fond obscur l'œil est encor charmé
De tous ces points brillants dont le ciel est semé!
La nature, par-tout variant les images,
De diverses couleurs a marqué ses ouvrages,
La fourrure du tigre et l'aile des oiseaux,
Et le flanc émaillé des habitants des eaux;
Par le brillant amas des divers coquillages
C'est elle qui des mers embellit les rivages,
Teint l'or, blanchit la perle et rougit le corail,
Nuance au vaste sein de la terre en travail
Le jaspe, le porphyre, et d'une main féconde
Sème le diamant aux sables de Golconde;
Le creux des souterrains veiné par les métaux,
La surface des monts couverts de végétaux,
Ces jardins, ces vergers, comme tout se colore
Sous les pinceaux d'Opis, de Pomone et de Flore!
De quels riants tapis, de quels différents verts
Ces champs sont revêtus, ces vallons sont couverts!
Combien l'or ondoyant de la moisson prochaine
Fait reluire l'épi jaunissant dans la plaine!

Que l'ambre des raisins sous ces pampres touffus
Orne sur ces coteaux les thyrses de Bacchus?
Le peintre contempla ce tableau magnifique,
Admira la nature, et sa touche énergique:
De la variété déployant les trésors,
Elle sembla lui dire, atteins à mes efforts.
Aux veines des métaux, aux membranes des plantes
L'artiste alla chercher des couleurs plus brillantes;
Pour peindre la nature il rechercha ses dons,
Il puisa d'heureux sucs dans le sein des poisons;
Tyr lui montra la pourpre, et l'Indostan fertile
Offrit à détremper un limon plus utile.
Il fallut séparer, il fallut réunir:
Le peintre à son secours te vit alors venir,
Science souveraine, ô! Circé bienfaisante,
Qui, sur l'être animé, le métal et la plante
Regnes, depuis Hermès, trois sceptres dans la main,
Te soumets la nature et fouilles dans son sein;
Interroges l'insecte, observes le fossile;
Divises par atome et repêtris l'argile;
Recueilles tant d'esprits, de principes, de sels,
Des corps que tu dissous moteurs universels;
Distilles sur la flamme en filtres salutaires
Le suc de la ciguë et le sang des viperes;
Par un subtil agent réunis les métaux,
Dénatures leur être au creux de tes fourneaux;
Du mélange et du choc des sucs antipathiques
Fais sortir quelquefois des tonnerres magiques;
Imites le volcan qui mugit vers Enna,
Quand Typhon s'agitant sous le poids de l'Etna,
Par la cime du mont qui le retient à peine,
Lance au ciel des rochers noircis par son haleine.
Tes mains savent encor, pour le plaisir des yeux,
Préparer des couleurs l'accord harmonieux;
Avant que le pinceau les unisse et les change,
Tu fais leur union et leur premier mélange:

Le feu qui détruit tout, ici régénérant,
Retombe en cendre utile et forme en dévorant.
L'argile au fer s'unit, soit pour jeter les ombres,
Soit pour brunir le verd de ces feuillages sombres;
Pour récréer nos yeux par un ciel épuré,
Le bleu qui le teindra sort du jaspe azuré;
Du plomb sort la couleur qui doit peindre l'aurore,
Du marbre et de la chaux les lis doivent éclore,
Et l'aigle voit rougir le cinabre enflammé
Qui peindra le tonnerre en sa serre allumé.
  Artiste, fais broyer les couleurs séparées,
Des atomes fangeux qu'elles soient épurées;
Préside à ces détails, c'est l'intérêt de l'art:
Ne dédaigne aucun soin : vois ce fameux Mansart;
Pour bâtir ces palais sous les lois de l'équerre,
Le dos courbé lui même il façonna la pierre;
L'art seul de la tailler du tranchant des marteaux,
Cimente ces chemins suspendus sur les eaux
Ainsi cette couleur dont la toile est parée
Doit tout au premier soin qui l'aura préparée.
Connois les sept couleurs, sources des autres tons,
Les passages divers des divers rejetons :
Connois leur alliance et leur antipathie,
Par quel mélange adroit on les réconcilie,
Quel est l'art des reflets, leur concert et leur jeu :
L'orangé sur la toile est-il trop près du bleu?
Du voisinage entre eux la discorde va naître;
Que le verd les sépare, et l'accord va paroître.
  Ne mets point, d'un pinceau follement enhardi,
Le champ de tes tableaux sous les feux du midi.
Quelle couleur peindroit au haut de sa carriere
Le front éblouissant du dieu de la lumiere!
Et quand l'astre brûlant armé de tous ses traits,
Plongeant sur notre tête, ôte l'ombre aux objets,
Comment nous les montrer! c'est l'ombre qui détache,

Qui fait fuir les côtés, qui présente et qui cache.
Attends que le soleil, s'abaissant sur les monts,
Ait enfin de son globe émoussé les rayons,
Ou que d'une clarté non moins douce et propice,
Aux portes du matin, l'hémisphere blanchisse,
Ou que l'hyade, ouvrant ses réservoirs cachés,
Ait versé par les airs ses torrents épanchés;
Ou, sous l'ardeur du jour si tu places l'image,
Entre elle et le soleil fais passer un nuage.
N'interromps qu'avec art la lumiere en son cours;
Sur-tout que jamais l'œil ne rencontre deux jours;
Epargne le carmin, trop peu d'ombre est un voile,
L'objet en devient terne et sort peu sur la toile;
Garde ainsi que jamais le prodigue pinceau
N'y jette de lumiere un trop vaste faisceau:
Que les objets tracés refletent de leurs places
La lumiere reçue à différents espaces;
Mesure l'ombre au corps, moins d'ombre y doit tomber
S'il le faut aplatir, et plus pour le bomber;
Sache affoiblir les jours, sache éclairer les ombres,
Que ce passage heureux, des tons clairs, aux tons sombres
Se laisse sur la toile à peine apercevoir:
Tel le jour croît vers l'aube ou décroît vers le soir;
Telle alors à nos yeux la mobile atmosphere
Presque insensiblement s'obscurcit ou s'éclaire.
Tourne ici tes regards, entre dans ce palais
Où sur ces murs savants, par l'accord des reflets,
Rubens de Médicis fait resplendir les fastes,
Fait jouer des couleurs les habiles contrastes;
Ce sont là tes leçons: des ombres et des jours
Sa main t'enseignera l'harmonieux concours:
Phénomene immortel, astre de la Peinture,
La couleur sous ses doigts s'embellit et s'épure (1):
Prévenant les effets du temps qui la dissout,

Comme il a coloré chaque objet pour le tout!
Porte un œil curieux sur ces riches images,
De la lumiere à l'ombre admire ces passages;
Ou, si tu veux encore un guide plus vanté,
Prends celui que Rubens lui-même a consulté.
Dans ce savant accord, Peintre, ou toi qui veux l'être,
Le ciel est ton école et le soleil ton maître:
Confronte ton ouvrage et son cours lumineux;
Selon que chaque zône incline vers ses feux,
De rayons inégaux il seme sa carriere;
Ne montre, comme lui, qu'un centre de lumiere,
Que la vive clarté qui part de ce foyer
Passe et se communique au tableau tout entier.
Comme une voix brillante et son timbre sonore
Ajoute à l'harmonie et l'embellit encore,
Ainsi du coloris le phosphore divin
Jette un éclat plus vif sur les traits du dessin;
Ces raisins sont tracés et n'ont rien qui me frappe,
Mais colorez ces grains, je vais cueillir la grappe.
Tu créas le dessin, Amour; c'est encor toi
Qui vas du coloris nous enseigner la loi.
O champs de Sicyone! ô rive toujours chere!
Tu vis naître à la fois Dibutade et Glycere.
Glycere, de sa main assortissant les fleurs,
Instruisit Pausias dans l'accord des couleurs;
Tandis qu'elle tressoit ces festons, ces guirlandes,
Qui servoient aux autels de parure et d'offrandes,
Son amant les traçoit d'un pinceau délicat,
Egaloit sur la toile et fixoit leur éclat:
Le peintre aima Glycere, et l'art brilla par elle.
O couleur du jeune âge! ô des fleurs la plus belle!
Un sang pur, sur ce teint répandant la fraîcheur,
Par un tendre incarnat releve sa blancheur;
A ce rayon divin sur des formes humaines
Le cœur bat, l'œil se trouble, un feu court dans les veines.

Mais quel vase léger et rempli de carmin
Thémire à ce miroir tient ouvert sous sa main?
Elle prend le pinceau, mais la toile..! Ah! Thémire!
Thémire, arrête donc : eh, quel est ton délire?
J'ajoute à mes appas.... Qu'ajouter à des fleurs?
De la nature ainsi ternis-tu les couleurs?
Hélas! à peine as-tu dans les jeux de ton âge
Vu seize fois encor renaître le feuillage,
Les usages déja, ces tyrans indiscrets,
Par ce faux vermillon profanent tes attraits :
Imite, imite Eglé; dans cet âge qui vole,
De l'aimable pudeur conservant le symbole,
Au lever du soleil, à l'approche du soir,
La mousse pour toilette, un ruisseau pour miroir,
Contre un saule penchée, au bord d'une onde pure,
Du hâle sur son teint elle efface l'injure.
Thémire....ce carmin désormais innocent,
Qu'aux mains de la Peinture il deviendra puissant!
Du temps sur ton visage il eût marqué les traces;
Etendu sur la toile, il va fixer tes graces.

Célebre Titien, par quel charme inspiré
Tu colores les traits de ce sexe adoré!
Quand des cieux descendue en des réduits champêtres
Vénus cherche Adonis à l'ombre de ces hètres,
Et, laissant dans le bois les Amours à l'écart,
Du chasseur incertain retarde le départ;
Lorsqu'aux bras d'un amant la déesse s'enlace,
Comme son front rougit et s'enflamme avec grace!
Je vois dans son œil bleu le doux feu du saphir,
Et son teint pour la rose est pris par le Zéphyr.
Ainsi, quand le soleil se peint dans le nuage,
Le Guebre à deux genoux confond l'astre et l'image.

Est-ce toi, Danaé? ton pere en son effroi,
Eleve un mur d'airain entre l'amour et toi:
Ah! si toujours ce Dieu, dans sa maligne joie,
Trompa l'homme par l'homme, et sut ravir sa proie;

Que feront la prudence et les soins d'un mortel
Contre tout le pouvoir de l'amour et du ciel?
Par jets l'or séducteur pleut du céleste ceintre,
Mais la ruse du Dieu ne vaut pas l'art du peintre.
Des rivages de l'Hèbre et des sommets d'Hémus,
Accourez, accourez, suivantes de Bacchus,
Foulez d'un pied léger les campagnes de Thrace,
De vos pas cadencés dérobez-nous la trace;
Des sistres éclatants et du bruyant clairon
Le pinceau de l'artiste a marqué jusqu'au son.
A nous peindre les cieux peu de mains sont habiles:
Signale tes pinceaux dans ces plaines mobiles;
Tout dépend de cet art: de reflets en reflets
C'est le ciel qui commande au reste des objets.
Avant que d'y porter une main téméraire,
Parcours long-temps des yeux les champs de l'atmosphere,
Conforme la couleur à ce fond transparent;
Sur ce vague subtil, sur ce fluide errant
Qui par-tout environne et balance la terre,
Ne laisse du pinceau qu'une trace légere;
Fais plus sentir que voir l'impalpable élément,
Si tu sais peindre l'air, tu peins le mouvement.
Un Ange descend-il des voûtes éternelles?
Si je le reconnois, ce n'est point à ses ailes;
Qu'insensible en son vol, sa molle agilité
Revêtisse les airs et leur fluidité;
Qu'il ressemble, au milieu de la céleste plaine,
Au nuage argenté que le Zéphyr promene.
Loin ces Anges pesants qui dans un air épais
Semblent au haut du ciel nager sur des marais,
Qui de leurs membres lourds surchargent l'air qu'ils fendent,
Et qui tombent des cieux plutôt qu'ils n'en descendent.
Sous le signe brûlant de la jeune Procris,

Promenant ma pensée en des vallons fleuris,
De la voûte du ciel la scene inattendue
Vers le déclin du jour frappa soudain ma vue ;
Dans les flancs du midi l'orage étoit formé,
Par les feux du soleil le couchant enflammé ;
Le nuage avançoit, l'astre qui nous éclaire
Lui disputoit les cieux par cent jets de lumiere.
Pendant ce long combat de la nuit et du jour,
Vers l'orient serein, Diane de retour
Faisoit luire son disque, et sa paisible image
Servoit de demi-teinte entre l'astre et l'orage.

Quelle est l'ame sans verve et quel est le pinceau
Que n'enflammera pas l'aspect de ce tableau !
Quelle indolente main, pour en fixer la trace,
De la voûte changeante attendra qu'il s'efface ?

Le spectacle des airs et l'étude des cieux,
Sans lasser ta pensée, ont fatigué tes yeux ;
Baisse-les vers ces lacs, tu verras la nature
Elle-même se peindre au crystal d'une eau pure ;
Ce grand cintre des airs, sur ta tête enrichi,
Se renverse et s'enfonce à tes pieds réfléchi.
Peins les airs dans les eaux, le cours des deux fluides,
Et le ciel vacillant sous ces ondes limpides,
Ces fleches de lumiere et leurs jets différents
Brisés contre la rive, ou dans l'eau pénétrants,
Ces deux soleils levés que Neptune offre au monde,
Un globe à l'horizon, et l'autre orbe dans l'onde ;
De la mer en courroux ose braver l'effort,
Sois le dernier qui tremble, un Dieu veille à ton sort.
Tandis que l'air, les vents et la mer sont aux prises,
Vois des flots suspendus les formes indécises ;
Recueille en ton esprit, malgré l'effroi des sens,
Ces flots amoncelés, ni fixes, ni tombants ;
Observe sous la vague ; et, sauvé du naufrage,
Mais plein de la tempête, alors peins du rivage.

Qu'entends-je? ô doux accents! ô sons harmonieux!
Concert digne en effet de l'oreille des dieux!
Les lauriers toujours verds dont le Pinde s'ombrage
Agitent de plaisir leur sensible feuillage:
Dans quel contraste heureux sont modulés les sons!
Ainsi dans les couleurs sache opposer les tons.
Cet art est difficile, et veut plus d'une veille;
La musique est image, et doit peindre à l'oreille;
Toi, fais de la peinture un concert à nos yeux.
Arts tous deux si puissants, quel nœud mystérieux,
Quelle sécrette loi l'un à l'autre vous lie?
Cette chaîne, ô Newton! échappe à ton génie:
Tu dégages les cieux des atomes pressés,
De tous ces tourbillons par Descarte entassés:
La lumiere, en passant, sans cesse réfractée,
Par des chocs trop fréquents devoit être arrêtée.
Ton immortel compas a tracé les sillons
Par où jusqu'à la terre elle épand ses rayons.
Mais quel est ce rapport du son à la lumiere?
Dalembert, c'est à toi d'expliquer ce mystere:
Recule cette borne où s'arrêta Newton,
Dis en quels points communs la lumiere et le son,
Dirigés l'un vers l'autre en leur course rapide,
Se meuvent de concert dans le même fluide;
Indique-nous du moins dans quels mondes jaloux
S'entend cette harmonie encor sourde pour nous.
L'industrieux Castel, de ce jour qu'on ignore
Fit peut-être à nos yeux luire une foible aurore.
Il éleve en buffet l'instrument argentin
Où l'art ingénieux, d'une mobile main,
Interroge l'ébene et l'ivoire harmonique;
Au bout de chaque touche un long fil élastique
Répond à des rubans l'un sur l'autre pliés;
Et, selon que la main, par des tons variés,
Sait diriger les sons que la corde renvoie,

Plus haut chaque tissu s'entr'ouvre, se déploie,
Et du pourpre, du verd, de l'orangé, du bleu,
Fait retentir à l'œil le passage et le jeu.
Mais que l'astre du jour, après un long orage,
Dans d'humides vapeurs lance au loin son image,
Qu'il montre à nos regards, si doucement surpris,
Ses rayons divisés sur l'écharpe d'Iris,
Ce grand arc qui des cieux traverse l'étendue,
Ce prisme suspendu dont s'embellit la nue,
Où par d'heureux accords cette couleur qui fuit
Tient du ton qu'elle quitte et du ton qui la suit,
Où par l'effet d'un art invisible et suprême
Cette teinte n'est plus et semble encor la même,
Où laissant voir par-tout d'insensibles rapports
Le contraste des tons ne paroît qu'aux deux bords,
Aux campagnes du ciel oculaire harmonie,
Du concert des couleurs te montre le génie.
D'un regard créateur approfondis ces lois;
Que ce sublime accord renaisse sous tes doigts;
Et, pour faire briller une toile immortelle,
Voyage en des climats où la nature est belle.
Quand les dieux exilés de la céleste cour
Descendirent jadis au terrestre séjour,
Errants et travestis, les lieux qu'ils habiterent
D'une couleur plus vive aussitôt s'animerent;
Un air, un ciel plus purs, de beaux jours plus constants,
Dans ces climats heureux fixerent le printemps:
Apollon vit pour lui s'orner la Thessalie,
Mars les bords du Strymon, et Vénus l'Italie.
Honorés par leurs pas, ces magnifiques lieux
Gardent la trace encor du passage des dieux.
Jeune homme, vois l'aspect que ton ciel te présente,
Fuis Paris, Londre et Vienne, et leur zône pesante;
Fuis; tes travaux sans nerf, tes pinceaux sans éclat

Porteroient au tableau l'œil terne du climat ;
Vole aux champs d'Ausonie, aux rochers helvétiques,
Aux bords de la Durance, aux climats germaniques (2) :
Vois l'aspect si frappant de ces monts empourprés,
Ces pierres, ces terrains fortement colorés :
C'est dans le sein veiné de ces vastes retraites,
C'est là que la nature apprêta tes palettes.

FIN DU SECOND CHANT.

# NOTES DU CHANT II.

(1) Page 33. La couleur sous ses doigts s'embellit...

Il est assez extraordinaire que les peintres de l'Italie, où le climat est si beau, aient manqué de coloris, si l'on excepte l'école vénitienne, tandis que les peintres flamands, nés sous un ciel épais, ont en général mieux colorié. Il faut croire que les artistes d'Italie, accoutumés à peindre d'après les statues antiques, n'ont cherché qu'à rendre les belles proportions de la sculpture sans s'occuper de la couleur, ou qu'en étudiant les tableaux ternis par le temps, ils en ont copié le défaut qui n'étoit qu'accidentel, au lieu que les peintres flamands ont, pour ainsi dire, lutté contre leur propre ciel, et cherché, par l'éclat de la couleur, à surmonter le vice du climat. Peut-être aussi doivent-ils le coloris de leurs tableaux à l'avantage de voir perpétuellement de belles couleurs sur le teint des Flamandes, et que cette nature animée leur a servi à embellir l'autre.

(2) Page 40. Vole aux champs d'Ausonie, aux...

Si l'on propose au peintre de voyager en Allemagne, ce n'est pas pour la beauté du ciel, c'est pour l'aspect des terres métalliques, les montagnes ayant une couleur prononcée que n'ont point les monticules qui nous environnent, la plupart remplis de craie et de plâtre, et moins colorés même que nos plaines sablonneuses. La vue des terrains d'Allemagne est si puissante sur les artistes, qu'il n'y a point de mauvais peintre allemand dont les tableaux n'aient du coloris.

La couleur frappe les hommes; montrez à un enfant ou à un villageois deux estampes, dont l'une sera enluminée : leurs yeux se portent sur celle-ci, et ils la préfèrent à l'autre.

# CHANT III.

La figure est formée, et l'homme reste à naître;
Ravis le feu des cieux, va, cours lui donner l'être;
Dans ce corps languissant, morne et sans couleur,
Fais circuler la vie, et répands la chaleur;
Qu'il soit frappé par-tout de ce rayon céleste;
Que le port, le maintien, le visage, le geste,
Tout parle; et, pour cueillir un immortel laurier,
Embrasse au même instant, si tu peux, l'art entier.
Rapproche mes leçons dans un même exercice;
Le moment du génie est celui de l'esquisse;
C'est là qu'on voit la verve et la chaleur du plan,
Et du peintre inspiré le plus sublime élan.
Redoute un long travail; une pénible couche
Amortiroit le feu de la première touche.
Souviens-toi que tu dois souvent du même jet
Imprimer la couleur, et la forme, et l'effet.
Si le fils de Japet, artiste plus habile,
En formant la statue, en pétrissant l'argile,
Eût dans le même instant animé son dessin,
Les dieux qu'il déroba pardonnoient son larcin.
Mais comment aux couleurs, comment à chaque image
Communiquer la vie et prêter un langage?
Observe le mortel qui, privé de la voix,
S'évertue et s'énonce ou des yeux ou des doigts;
Avec quelle saillie il remplace et répare
Les refus obstinés de la nature avare!

Sa langue ne peut rompre un importun lien;
Mais la voix qui lui manque est dans tout son
maintien.
Eh bien! si comme lui la figure est muette,
Que la peinture parle et soit son interprete.
Du sceau qui la distingue empreins la passion (1),
Peins sous un air pensif l'ardente ambition,
Donne à l'effroi l'œil trouble, et que son teint pâlisse,
Mets comme un double fond dans l'œil de l'artifice,
Que le front de l'espoir paroisse s'éclaircir,
Fais pétiller l'ardeur dans les yeux du desir,
Compose le visage et l'air de l'hypocrite,
Que l'œil de l'envieux s'enfonce en son orbite,
Eleve le sourcil de l'indomtable orgueil,
Abaisse les regards de la tristesse en deuil,
Peins la colere en feu, la surprise immobile,
Et la douce innocence avec un front tranquille.
Joins à l'expression du visage et des traits
Une attitude heureuse et des mouvements vrais;
Des corps sache avec art déployer l'habitude;
Souvent le personnage est tout dans l'attitude.
Sisygambis, tombant aux genoux du vainqueur,
A déja d'Alexandre adouci la rigueur;
Scévola, sans frémir, tient son bras dans la flamme;
C'est sur ce bras tendu que sort toute son ame:
Le poing sur son épée, Achille furieux
Semble porter la main à la foudre des dieux.
Si ton œil n'a du corps pénétré la structure,
Tu n'as pu ni tracer ni poser la figure;
Et de même au dehors tu ne peux déployer
Le feu des passions qu'en sondant leur foyer:
Descends dans ce Vésuve, et vois dans cet abîme
Quelle source de feux doit jaillir à la cime.
La passion toujours, selon l'âge et les rangs,
Dans des signes pareils eut des traits différents.
Pour nous peindre l'acteur, mesure son théâtre;

La douleur d'un héros n'est point celle d'un père;
Distingue par le sexe autant que par l'état
Les larmes d'une femme et les pleurs d'un soldat!
Le même sentiment, selon les caractères,
Se manifeste encor par des signes contraires;
Ce père en sa douleur, d'un courage assuré,
Peint les livides traits de son fils expiré.
Toi, malheureux Dédale, auteur de ta blessure,
Deux fois tu veux graver ta fatale aventure,
Deux fois ton cœur se serre, et tu sens sur l'airain
De ta main paternelle échapper le burin.
Conserve aux passions toute leur violence,
Fais-les parler encor jusque dans leur silence;
Laisse-nous entrevoir ces combats ignorés,
Ces mouvements secrets dans l'ame concentrés.
Antiochus périt du mal qui le consume,
Tous les secours sont vains; le cœur plein d'amertume,
Son père lève au ciel ses regards obscurcis.
Auprès d'Antiochus Erasistrate assis,
Interrogeant le pouls de ce prince immobile,
Ne sent battre qu'à peine une artère débile.
La reine, l'œil humide, et d'un front ingénu,
Paroît; le pouls s'élève, et le mal est connu.
Pour tracer ces tableaux d'un crayon plus fidèle,
Il faut observer l'homme, et dans plus d'un modèle.
Parcours ce labyrinthe et ses trompeurs chemins,
Diversement coupés chez les divers humains:
L'homme diffère d'ame autant que de visage;
C'est le même rapport, et c'est une autre image:
Tu dessines le corps, mais ton œil sert ta main;
L'ame seule voit l'ame, elle échappe au dessin.
Eh! comment donc la peindre? Il faut sentir toi-même;
Tu ne peux la saisir sans cet instinct suprême.
Sully justifié tombe aux pieds de Henri.

Confus de son erreur, le prince jette un cri :
« Leve-toi, l'on croira que ton roi te pardonne (2). »
Noble et sublime élan que l'héroïsme donne !
Comment nous peindras-tu ce mouvement soudain,
Si l'ame de Henri n'a passé dans ton sein,
Si du fond de ton cœur ce récit plein de charmes
A ton œil humecté n'a fait monter les larmes ?
Le cœur vil et pervers, sous le vice abattu,
Jamais d'un trait profond ne peignit la vertu ;
Si des cieux un moment il approche la sphere,
Il y porte avec lui les vapeurs de la terre.

Le plus beau droit de l'art est d'orner les autels,
Ces asiles ouverts aux fragiles mortels,
Où, fatigué du choc des passions fatales,
L'homme vient reposer du moins par intervalles :
Sois saisi de respect, et dans ces lieux divins
Songe que tu réponds des regards des humains.
Là leur vue attentive et toutes leurs pensées
Sur d'augustes tableaux doivent être fixées.
Si j'arrive pourtant dans ces temples de paix,
Que vois-je sur les murs ? Les plus affreux objets,
Les fureurs des tyrans, l'invention des crimes,
Les gênes, les bûchers, et le sang des victimes,
Et toujours vingt bourreaux pour un héros chrétien (3).
Ah ! qu'aujourd'hui le ciel, mon guide et mon soutien,
A qui peut-être ici ma voix sert d'interprete,
A la lyre en mes mains n'a-t-il joint la palete !
J'irois, et de ce pas, j'irois dans les lieux saints
Effacer sur les murs le sang dont ils sont teints,
Ces arenes d'horreur, ces barbares exemples
Faits pour l'œil des Nérons, et qu'on voit dans nos temples.
Peintre aveugle, en m'offrant ces féroces tableaux,
Quelle est donc la vertu qu'inspirent tes pinceaux ?

Quand Sparte à la victoire aguérissoit les ames,
Lorsque du vrai courage elle y versoit les flammes,
Etoit-ce en présentant des champs couverts de morts,
Des soldats dont la guerre eût mutilé les corps?
Ouvroit-on les tombeaux? On montroit les trophées.
Donne un même aiguillon aux ames échauffées,
Enleve sous nos yeux dans le séjour divin
Les héros de la foi les armes à la main;
Ou, si tu veux montrer quel fut leur sacrifice,
Peins-les devant leur juge, et non dans le supplice;
Là marque leur constance ainsi que leur espoir:
Voilà de leur vertu le fidele miroir;
N'en présente point d'autre, et rends-leur ces hommages;
Sers la religion sous de douces images;
Entends, remplis la loi de son auteur divin;
Peins le Juif secouru par le Samaritain.
L'humanité toujours au sublime est unie;
Sois sensible; sans l'ame il n'est point de génie.
Quand tu ne peindras pas la vertu sous ses traits,
Peins la nature, elle a d'invincibles attraits;
Son image nous charme, elle n'est jamais vaine
Et même à la vertu son aspect nous ramene.
Mais si tu veux m'offrir, loin du bruit des cités,
Du spectacle des champs les tranquilles beautés,
Dégage de tout soin ton ame libre et pure,
Et mets-la dans ce calme où tu vois la nature;
En vain à l'observer ton œil s'est attaché,
L'œil sera trouble encor si le cœur n'est touché.
Eh! d'où vient que Berghem est au rang de tes maîtres?
D'où vient qu'il a reçu des déités champêtres
Le feuillage immortel qui verdit sur son front?
Il connut, il peignit ce sentiment profond;
Il l'épancha par-tout sous ses touches divines;
Il eut pour atelier le sommet des collines:

Epris de la nature et plein de ses attraits,
C'étoit là qu'il traçoit de ses pinceaux si vrais
Les mobiles aspects des nuances célestes,
Le repos d'un beau soir sur des sites agrestes,
La monture du pâtre et les bêlants troupeaux
Par des chemins fleuris regagnant les hameaux,
Et ce silence heureux d'un vaste paysage,
Des premiers jours du monde attendrissante image.

As-tu cette ame forte et cet instinct hardi
Par qui tout est osé, tout est approfondi?
Va, cherche la nature ou bizarre ou sauvage,
Joins son génie au tien pour saisir son ouvrage:
Montre vers le Jura l'accord de deux saisons,
La verdure à tes pieds, la glace au haut des monts;
Le fracas des torrents vomissant de ces cimes
Leurs flots retentissants tombant dans ces abîmes;
Ces rochers suspendus menaçant à la fois
Le ciel de leur sommet, la terre de leur poids.

L'œil est le vrai dépôt de la mémoire humaine,
Mais il veut des objets, des tableaux qu'il retienne:
La nature animée, et les traits importants,
Tout ce qui nous instruit, voilà ce que j'attends.

Tu peins les animaux, que leur instinct paroisse:
Sur ses genoux ployés que le chameau s'abaisse,
Et prête un dos convexe à d'énormes fardeaux;
Que, vers le Labrador et sur le bord des eaux,
Le castor, architecte aussi prudent qu'habile,
Cimente cette digue et se forme un asile.
J'aime à voir sous leurs traits le coursier valeureux,
Le chien reconnoissant, l'éléphant généreux:
Que la toile en un mot jamais vide et déserte,
Des faits, des vérités, soit une école ouverte:
Sur un objet oiseux quand tu perds tes pinceaux,
Je crois voir Philoctete aux rives de Lemnos
Lancer obscurément contre une foible proie
Ces fleches dont le sort est de renverser Troie.

Ce n'est pas cependant que, d'un front sourcilleux,
Je proscrive les traits d'un badinage heureux ;
Telle image à la fois est frivole et piquante ;
Les Grecs ont admiré le tableau de Timante.
Polyphème s'endort, du colosse étendu
Dans la forêt au loin le corps est répandu ;
Les satyres légers s'attroupent en silence,
Immobiles autour de sa stature immense,
Quel est de leurs regards l'étonnement profond ?
L'un observe son œil isolé sur son front,
L'autre, le thyrse en main et d'espace en espace,
Toise du vieux pasteur la gigantesque masse.

Epouse d'Antimaque, au vallon de Tempé,
De ton air ravissant que mon œil est frappé !
Moitié nymphe aux beaux yeux, moitié coursier superbe,
Ta croupe s'arrondit nonchalamment sur l'herbe ;
Tes fils, pressant ton sein de la levre et des doigts,
Sucent avec le lait la rudesse des bois ;
Le centaure sorti de la forêt voisine
Paroît à demi-corps au dos de la colline,
Tient en l'air un lion qu'il perça de ses dards ;
Ses fils l'ont aperçu ; quel feu dans leurs regards !
Le centaure sourit à leur naissante audace,
Dans leur œil qui pétille il reconnoît sa race.
Je vois avec plaisir ces traits ingénieux
Où la saillie attire et captive les yeux.
Calot même, entraîné par sa verve burlesque,
Me plaît par les écarts de sa touche grotesque,
Lorsqu'il peint de démons Antoine harcelé,
L'enfer en mascarade, et le saint désolé.

Comme on voit de deux jours la rencontre imprudente
Offusquer les objets que la toile présente,
Garde que le sujet qui doit seul nous fixer
Dans un autre jamais n'aille s'embarrasser ;

Qui montre deux sujets les confond et les cache:
L'unité! l'unité! c'est ainsi qu'on m'attache;
Sans elle rien ne plaît, sans elle rien n'est beau;
Un seul fait au théâtre, un seul dans le tableau.
Mais ne va pas non plus, sur la toile imparfaite,
Inquiéter ma vue à demi satisfaite;
Que du sujet entier le tableau soit rempli.
C'est peu de l'unité, s'il est trop embelli,
Si l'amas fastueux d'une fausse richesse
Etouffe imprudemment le fonds qui m'intéresse;
Loin les ornements froids, les détails superflus,
Tout ce qu'on peint de trop pese sur les tissus.
O sublime Poussin! dans tes mâles ouvrages,
Tu n'as point au hasard jeté les personnages;
Peins-tu les eaux du ciel submergeant l'univers;
Vers ces tristes sommets déja presque couverts,
Au peu d'humains épars sur l'abîme de l'onde,
Je reconnois d'abord le naufrage du monde.
Dans un moindre naufrage, au défaut des grands traits,
Horace est indigné que l'on soigne un cyprès;
Dans ce peintre insensé c'est souvent toi qu'il nomme:
Songe à l'objet premier, peins les lieux, mais peins l'homme;
L'homme est l'être sensible, et son aspect aimé
Porte un charme secret sur l'être inanimé.
Aux flammes dans la nuit cette ville est en proie;
Que la lueur au loin dans les airs se déploie,
Et que par tourbillons les vents roulent les feux.
Mais peins plus fortement des objets plus affreux,
Le citoyen fuyant loin du toit qui s'embrase,
Ceux que surprend la flamme où que la pierre écrase,
Ceux à qui sous les pieds le feu rompt les chemins,
Et qui restent aux ais suspendus par les mains;
Qu'un autre sur le seuil d'une porte enflammée

Tombe étouffé soudain par des flots de fumée,
Que la mere tremblante, un enfant dans ses bras,
Un autre à son côté, précipite ses pas.
Fais descendre un vieillard par ce mur que l'on brise
Et qu'un nouvel Enée emporte un autre Anchise.
Veux-tu peindre à côté de cet affreux tableau
Dans le même désastre un spectacle nouveau?
Que le pâtre au matin, vers ces vastes ruines
Apportant les tributs des campagnes voisines,
Voyant encor les airs par la cendre obscurcis,
Immobile d'effroi reste au pied du glacis;
Peins les femmes en pleurs, dans l'horreur absorbées
Et de leurs bras tremblants les corbeilles tombées.
Mais il est des objets, mais il est des tableaux
Sur qui la main stérile use en vain les pinceaux;
Change de route alors, et qu'un beau stratagême
Remplace sous tes doigts l'art qui manque à lui-même.
Le poete doit peindre, et le peintre exprimer;
S'il est quelques objets qu'il ne puisse animer,
Connois mieux la peinture, elle a sa réticence,
Et tire son secours de sa propre impuissance.
Iphigénie en pleurs, sous le bandeau mortel,
De festons couronnée avance vers l'autel;
Tous les fronts sont empreints de la douleur des ames,
Clytemnestre se meurt dans les bras de ses femmes,
Sa fille laisse voir un désespoir soumis;
Ulysse est consterné; Ménélas, tu frémis;
Calchas même est touché : mais le pere! le pere....
D'atteindre à sa douleur l'artiste désespere;
Il cherche, hésite, enfin le génie a parlé;
Comment nous montre-t-il Agamemnon? Voilé.
Viens admirer encor dans un nouveau spectacle
Les ressources de l'art vainqueur d'un autre obstacle:
Condé, dans ce beau lieu que Santeuil a chanté,
Respire en vingt tableaux, savamment imité;

De Lens et de Rocroi que les palmes sont belles!
Que l'on aime à tracer ces tiges immortelles!
Mais quand du sang françois il a rougi son bras,
Forcé d'abandonner les courtines d'Arras,
Quand il laisse en partant sur sa trace guerriere
Un sillon mélangé d'ombres et de lumiere:
Il faut le peindre encor ce grand homme égaré.
O Condé! par ton fils le peintre est inspiré:
Tes fastes dans les mains, la Muse de l'histoire
Déchire le feuillet qui terniroit ta gloire.
Ainsi l'allégorie au besoin servit l'art;
Mais souvent un artiste imagine au hasard,
Et, pour m'embarrasser par une énigme vaine,
Se perche, avec le Sphinx, sur la roche thébaine;
Mon oeil impatient, par la toile offusqué,
Laisse dans ses brouillards le sens mal indiqué:
Le sens doit être clair quoiqu'il change d'organe:
L'allégorie habite un palais diaphane (4).
Franchis par son secours des obstacles nouveaux,
Donne par elle un corps à des êtres moraux;
Mais, sans t'envelopper trop souvent de son voile,
Je hais le peintre froid embarrassant la toile,
Dont le génie étroit, sur l'emblême guindé,
A sans cesse ou sa nymphe ou son monstre affidé:
C'est toujours ou lion, ou syrene, ou furie,
C'est toujours l'abondance et sa corne fleurie.
De trois fils divisés l'orgueil envenimé
Fait rendre la couronne à leur pere alarmé (5);
Sur la tête du roi si le crayon la pose,
Tu n'offres à mes yeux ni le fait, ni la cause;
Eh bien! que la Discorde aux serpents pour cheveux,
Ombrageant de son aile un trône malheureux,
De ses livides mains place le diadême
Sur le front du monarque, aux yeux de ses fils même.
Mais, quand l'histoire enseigne et parle avec clarté,
Jamais mieux qu'elle alors tu n'auras inventé,

Et ta main, l'imitant sans paroître servile
Cueille encore avec gloire une palme facile.
Il est une stupide et lourde déité;
Le Tmolus autrefois fut par elle habité;
L'Ignorance est son nom; la Paresse pesante
L'enfanta sans douleur au bord d'une eau dormante:
Le Hasard l'accompagne, et l'Erreur la conduit.
De faux pas en faux pas la Sottise la suit.
Ne laisse point guider par ses mains téméraires
La main que la Peinture admet à ses mystères;
La Science toujours fut la base des arts;
Ne va point, jeune élève, en d'imprudents écarts
Brouiller les pas du temps dans le champ de l'histoire;
Couvrir d'un baudrier les soldats du Prétoire;
Teindre des mêmes eaux le fleuve et l'Océan;
Marquer des mêmes feux l'éclair et le volcan (6);
Sur un sol étranger transportant des dryades,
Ombrager de forêts les plaines des Orcades;
Faire asseoir l'Iroquois au milieu des ormeaux,
Ou planter le palmier au bord de nos ruisseaux.
Debout derrière toi le Ridicule veille,
Il perce de ses traits l'artiste qui sommeille;
Quel que soit le laurier que le peintre ait cueilli,
L'erreur de son crayon n'est point mise en oubli:
Le tableau l'éternise, et cette flétrissure
Eteint plus d'un rayon sur le front d'Albert-Dure (7).
Ose, c'est là ta gloire, et c'est un de tes droits;
Mais des chemins nouveaux il est un heureux choix;
Ose, mais du vrai seul garde toujours la trace;
Guide toujours de l'œil les écarts de l'audace;
Ne va point accoupler la panthère et l'agneau,
Mettre en un même nid l'aiglon sous l'étourneau,
Travestir sous les traits d'une grace mondaine
Madeleine en Laïs, ou Thérèse en Hélène.
Loin de nous tout absurde et téméraire objet;
Tu peins la vérité, respecte ton sujet.

Du sacré, du profane évite le mélange,
Ne renouvelle point l'erreur de Michel-Ange;
Il peint au dernier jour le juge des mortels
Descendant pour fixer leurs destins éternels;
Les morts avec effroi ranimant leur poussiere;
L'inexprimable horreur de la nature entiere;
La terre tout-à-coup s'échappant de ses gonds,
Le soleil de sa sphere, et les mers de leurs fonds:
Et le peintre a souillé ce tableau redoutable
Par les spectres impurs et l'enfer de la fable:
A ce bizarre aspect la Raison s'indigna,
Et, le voile baissé, la Pudeur s'éloigna.
Ce n'est plus la raison ni le goût qui murmure,
Ce n'est plus la pudeur, j'entends de la nature
Et de l'humanité les lamentables voix:
Pour peindre un Dieu mourant sur le funeste bois
Michel-Ange auroit pu...! Le crime et le génie (8)!...
Tais-toi, monstre exécrable, absurde calomnie;
Quel chef-d'œuvre de l'art eût jamais effacé
Une goutte du sang que le peintre eût versé?
Que n'eût-on vu plutôt dans ce délire extrême
Sécher la main du peintre, et périr l'art lui-même!
Habile à le tracer de sublimes leçons,
Jule pour les grands traits eut taillé ses crayons (9);
Lorsqu'il suit Raphaël, Jule, foible et timide,
Se traîne obscurément loin des pas de son guide;
Tant le génie est fait pour marcher sans appui,
Et chancelle toujours dans le sillon d'autrui!
Mais à lui-même enfin quand Jule s'abandonne,
Poëte dans son art, de quels traits il étonne!
Comme de son pinceau la verve et la fierté
Éclate avec splendeur dans le palais du T!
Comme il peint les Titans frappés par le tonnerre,
Des monts qu'ils entassoient renversés vers la terre,
Les troncs d'arbres, les rocs échappés de leur main,
Les coursiers du soleil dispersés et sans frein!

La foudre tombe au loin, et le jour qui s'égare
Par la voûte rompue entre et luit au Ténare;
Cybele, avec effroi, presse du haut des airs
Ses lions en écume à travers les éclairs;
La mer s'enfle et bondit en montagnes humides;
Les vagues ont brisé le char des néréides,
Et la terre sanglante, ébranlée en ses flancs,
S'affaisse sous le poids des colosses fumants.

Est-ce une illusion? Quelle douce magie,
Quel charme me transporte aux bosquets d'Idalie,
Dans la troupe enfantine et des Ris et des Jeux,
Aux autels de Vénus, près des amants heureux?
La foule des Amours de tous côtés assiége
L'atelier de l'Albane et celui du Corrége;
Les uns pour les pinceaux taillent le myrte en fleur,
D'autres sur la palette étendent la couleur;
Celui-ci d'un genou qu'avec peine il avance
Veut dresser à lui seul le chevalet immense;
Il sue, il se dépite, il souleve à moitié,
Par son adresse enfin la machine est sur pié:
Celui-là pour tracer un portrait de sa mere,
Du peintre gravement conduit la main légere;
Plus il est sérieux, plus son air est charmant;
Cet autre plus badin va, vient étourdiment,
De son léger flambeau tire des étincelles;
De crayons plus aigus fait des fleches nouvelles,
Touche, dérange tout par ses folâtres jeux,
Il a distrait l'artiste, et l'ouvrage en est mieux.

Que n'ont point su tracer sur la pierre ou la toile,
Ces Carraches, de l'art triple et brillante étoile?
Ce Paul, né dans Vérone, et que rien n'a distrait
Du laurier qu'il dispute à ce fier Tintoret?
Rubens, dont le génie énergique et fertile
Fut toujours secondé par sa touche facile;
Le peintre de Bruno qui vit de ses foyers
Des artistes romains les chefs-d'œuvres altiers,

Et s'éleva lui-même aux prodiges du Tibre ;
Holbein, dont le crayon fut si mâle et si libre ;
Ces deux Bassans si vrais, cet heureux Vouwermans
Qui peignit des coursiers jusqu'aux hennissements ;
Le Poussin, qui toujours sans élève et sans maître
De l'art chez les François tient le sceptre peut-être ;
Ce brillant le Lorrain, au pinceau si flatteur,
Rimbrant, de la lumière heureux distributeur ;
Le Primatice, épris des beautés de l'antique,
Destructeur du faux goût et du crayon gothique ;
Vendeik qui, nous montrant le beau dans tout son
jour,
De la force à la grace a passé tour-à-tour ;
Ce Vinci si correct, celui qui né dans Parme
Sur sa toile élégante a semé tant de charme ;
Ce Guide, plus touchant, ce hardi Salvator,
Et le Dominiquin, méditant son essor (10),
Qui laissa si long-temps ses travaux sous un voile
Puis déploya soudain les trésors de la toile ;
Ainsi l'aigle caché dans les forêts d'Ida
Pour prendre un vol plus haut souvent le retarda.
O puissance de l'art ! véritables prodiges !
O le plus séduisant, le plus doux des prestiges !
Plus on a su cacher les secrets du pinceau,
Plus il produit l'erreur, plus son triomphe est beau.
Trompé par les raisins l'oiseau vole au treillage,
L'animal belliqueux hennit à son image ;
Et l'œil du connoisseur, et l'œil du villageois,
La science et l'instinct sont séduits à-la-fois.
Créateur des objets dont il est le copiste
L'art a trompé la brute, il va tromper l'artiste ;
Zeuxis, tu cours lever ce magique rideau,
Il ne cache que l'art, ce voile est le tableau.
Zirphé plus fraiche encor que la rose nouvelle,
La charmante Zirphé, fille d'un autre Apelle,
D'un seul de ses regards attiroit tous les vœux :

On aspire à sa main ; mais quel amant heureux,
Quel peintre dans son art saura vaincre le père ?
C'est la loi qu'il impose, et l'hymen se diffère.
Un élève timide, hélas ! loin de l'espoir,
Des charmes de Zirphé sentoit tout le pouvoir,
L'adoroit en silence, et la belle ingénue
Sur lui, comme au hasard, laissoit tomber sa vue.
En l'absence du peintre, il entre en son réduit,
Prend le pinceau, hasarde... il achève, et s'enfuit.
L'artiste impatient, que son zèle rappelle,
Revole à l'atelier, à la Vénus nouvelle
Dont il arrondissoit les contours animés,
Jouissant des appas par lui-même formés ;
Mais un insecte ailé sur la gorge repose
Vers le point où les lis laissent fleurir la rose ;
Le peintre l'aperçoit, et, du bout de ses doigts,
Du tableau qu'il effleure il le chasse deux fois...
Mais, quelle illusion ! quelle surprise extrême !
La mouche est immobile, il le devient lui-même :
Bientôt l'étonnement a fait place au courroux.
L'élève alors tremblant paroît, tombe à genoux.
C'est moi... C'est toi ! qu'entends-je ? Il se tait,
s'embarrasse,
Admire, réfléchit, le relève et l'embrasse ;
Sois l'époux de ma fille. Ah ! vous comblez mes vœux.
L'Amour rit, l'art triomphe, et trois cœurs sont
heureux.

Des yeux qu'il a séduits l'art passe jusqu'à l'ame ;
Des passions qu'il peint il y verse la flamme,
Le courage, l'effroi, la haine, l'amitié,
Et l'indignation, la crainte et la pitié.
Combien le cœur ému s'ouvre à cet art céleste !
Jusqu'où va son pouvoir ? tout en parle et l'atteste ;
La loi qui dans Athène interdit les pinceaux
Aux doigts qu'avoient durcis les serviles travaux,
La toile hospitalière au temple Carthage

Rassurant les Troyens sur un nouveau rivage;
Protogene en honneur et de son atelier
Sauvant Rhode lui seul des assauts du belier;
Alexandre effrayé par l'image sanglante
Du triste Palamede immolé dans sa tente,
Croyant revoir le sang dont lui-même est souillé,
Dans son sein tout-à-coup le remords éveillé;
Porcie à son époux s'arrachant en Romaine,
Et dans le même jour ne respirant qu'à peine,
Au tableau des adieux d'Andromaque et d'Hector;
L'image d'un soldat est plus puissante encor (11),
Elle arme un peuple entier victorieux d'avance:
Pierre dans Pétersbourg, Médicis dans Florence,
Appellent la Peinture, et d'un de ses regards
Elle semble allumer le pur flambeau des arts,
Aux lieux qu'ils habitoient fait revivre leurs traces,
Et ranime le Russe engourdi sous ses glaces.
Jeune élève, cours donc, cours saisir les pinceaux;
Vole, apprête à ton art des triomphes nouveaux.
Un autre art né du tien s'empresse à reproduire
En cent lieux différents le tableau qu'on admire;
Par lui bravant le sort et ses coups imprévus
Tu vis où tu n'es pas, tu vis quand tu n'es plus,
La toile se consume, et ton ouvrage dure:
Ainsi périt chaque être, et jamais la nature.
A l'aspect des talents couronnés avant toi
Redouble de courage, agis, cherche, conçoi (12):
Hé! dans le champ des arts quel prix, quelle victoire
A jamais épuisé les moissons de la gloire?
Elle tient des lauriers toujours prêts pour ton front;
Féconde le terrain, les palmes y croîtront.
Par les traits immortels qui les caractérisent,
Vois briller ces esprits que les cieux favorisent (13),
Ces célebres humains créateurs dans leur art,
Elevés sur la foule, et comptés d'un regard,
Montrant par leur essor la distance infinie

Des efforts du travail aux élans du génie,
Planant sur l'univers, les flambeaux dans les mains,
De la hauteur des cieux éclairant les humains.
Ose les égaler en t'élevant sans guide,
L'envieux pâlira devant ton vol rapide;
Alors on sentira sous tes brûlants pinceaux
Ton ame tout entiere éparse en tes tableaux.
Sur-tout, si jusqu'ici la nature tracée
Te laisse sans secours à ta vaste pensée;
S'il faut que ton pinceau, plus hardi sous ta main,
Tienne de l'infini dans un ouvrage humain,
Et peigne et vivifie une image immortelle,
Dont tes débiles yeux n'ont pu voir de modele.

Quel nouveau Raphaël pourra montrer encor
Le Christ transfiguré sur le haut du Tabor?
L'air s'épure et blanchit; d'une splendeur divine
Son corps, son vêtement tout-à-coup s'illumine;
Son visage éblouit, l'éclair part de ses yeux;
Le Dieu tient en suspens les puissances des cieux.
Ses disciples, tombés le front dans la poussiere,
Restent comme aveuglés sous ce poids de lumiere.
Le peintre soutient seul ce céleste appareil;
Une fois l'œil de l'homme a fixé le soleil.

Moi-même je le sens, ma voix s'est renforcée;
Des esprits plus subtils montent à ma pensée;
Mon sang s'est enflammé plus rapide et plus pur,
Ou plutôt j'ai quitté ce vêtement obscur;
Ce corps mortel et vil a revêtu des ailes;
Je plane; je m'éleve aux spheres éternelles;
Déja la terre au loin n'est plus qu'un point sous moi.
Génie! oui, d'un coup-d'œil, tu m'égales à toi;
Un foyer de lumiere éclaire l'étendue.
Artiste, suis mon vol au-dessus de la nue;
Un feu pur dans l'éther jaillissant par éclats,
Trace en sillons de flamme, INVENTE, TU VIVRAS.

FIN DU POEME.

# NOTES DU CHANT III.

(1) Page 43. Du sceau qui la distingue, empreint...

Léonard de Vinci faisant un tableau des douze apôtres, que les cordeliers lui avoient demandé, le garda long-temps sans l'achever, ne sachant quelle expression donner à la tête de Judas, et ne croyant pas que pour le caractériser il suffise de le peindre une bourse à la main.

(2) Page 45. « Leve-toi, l'on croira que ton roi...

Ce beau trait a été depuis peu exécuté en sculpture, et l'ouvrage étoit à Lunéville quand le roi de Danemark, y passant à son retour dans ses états, a été frappé du sujet. La ville lui a offert ce morceau de sculpture, qu'il a accepté et fait transporter à Copenhague.

Voilà de ces sujets sur qui les arts doivent s'épuiser pour en éterniser l'enthousiasme ; heureuse la nation qui les fournit et les ames qui en sont touchées ! Le sentiment qu'ils inspirent n'est point sans effet : on ne peut guere admirer ces traits de magnanimité, sans qu'ils fassent naître en nous une douce émulation pour la vertu.

(3) Page 45. Et toujours vingt bourreaux pour un....

La raison et la pudeur sont également d'accord pour écarter ces tableaux de cruauté qu'on voit dans plusieurs de nos églises. Si la constance des martyrs honore la religion, ce fut un si grand crime de donner lieu à cet héroïsme, qu'il y a toujours du scandale à présenter dans leur histoire ces excès honteux à l'humanité et qui la déchirent.

Saint Augustin a dit dans ses lettres, qu'il vaudroit mieux qu'il n'y eût point de miséricordieux et qu'il n'y

eût point de misere ; eh ! quel est l'homme compatissant qui n'aimât pas mieux voir l'indigence que de la soulager ? De même il vaudroit mieux qu'il n'y eût jamais eu de courages aussi sublimes, que d'avoir vu naître des ames aussi féroces pour les exercer.

Que ne peut-on retrancher de la mémoire des siecles les temps de crime et de persécution ! les tyrans sont comme ces êtres qui sortent des proportions ordinaires, comme ces monstres qui sont censés ne point faire race, et dont on ne doit point perpétuer l'existence. Après qu'ils ne sont plus. C'est déjà trop qu'ils vivent dans l'histoire, et que, voulant conserver la mémoire des événements, on ne puisse laisser entièrement respirer les générations de l'horreur qu'inspirent les méchants à quelque distance qu'ils soient ; ils ne doivent point reparoître avec toute leur fureur sur la toile, et n'y peuvent exciter que cette curiosité des ames dures pour le spectacle des supplices ; et qu'il seroit trop odieux de satisfaire dans les temples, ou bien cette invincible horreur qui fait le tourment des ames sensibles.

Enfin la représentation pittoresque de ces événements est sûrement horrible, en ce qu'elle met les bons et les méchants en scene d'une maniere nécessairement plus marquée pour le crime que pour la vertu ; reproche qu'on ne peut faire à la représentation théâtrale, où le poëte, plus maître des mœurs, peut repousser par la succession des impressions celles dont il veut ôter le danger, montrer les tyrans dans plus d'un moment, et amener toutes les suites de leurs forfaits ; mais il n'y a point de commentaire dans le tableau, il ne peint qu'un moment, et c'est celui du crime ; et comme la peinture est faite pour parler aux yeux, je vois bien plus les fureurs des bourreaux et l'appareil des tortures, que je ne vois la patience et le courage des victimes.

En supposant que ces tableaux puissent servir indirectement à endurcir les hommes à la douleur dans des occasions moins terribles, ce ne seroit pas moins un objet d'horreur que la lâcheté présentée à côté du courage ; peut-être quelques ames ferventes ne voient dans le tableau d'un martyr que sa constance, et leur pureté

saura chercher le bien à travers le scandale même; mais il n'est point dans la disposition ordinaire des esprits de s'exciter au courage à la vue de l'oppression : l'innocence à la merci des méchants ne donne que de l'indignation et de l'horreur. Montrez-moi le courage dans ces actions nobles et fermes, où le spectacle de la vertu n'est point troublé par celui des crimes.

S'il est contre la morale de chercher à amollir les âmes par des images trop licencieuses, de peindre le délire des sens, leur abandonnement dans les plaisirs, doit-il être plus permis d'étaler des passions exécrables, bien plus démenties par la nature? Est-il moins scandaleux de peindre l'acharnement de la tyrannie, que les extases de la volupté?

Les femmes, sur qui les impressions sont plus vives, doivent-elles être exposées à rencontrer dans nos églises ces images atroces qui donnent le spectacle de l'indécence avec celui de la barbarie, et blessent quelquefois l'imagination autant que l'humanité ; si ces tableaux n'ont point pour elles la sorte de danger qu'on leur attribue, s'ils ne sont point la cause des accidents qu'on en raconte, comme nos plus habiles physiciens le soutiennent avec raison, peut-on nier que beaucoup de femmes, prévenues de cette opinion, ne puissent être véritablement troublées à la vue des objets défigurés qu'on leur présente, et que l'inquiétude et l'agitation qu'elles en peuvent garder, ne soit un mal très réel?

Les peintres penseront peut-être que pour l'intérêt de l'art on ne doit point abandonner ce genre de tableaux, parceque c'est le genre de la force, et que c'est là qu'on voit à découvert les différentes contractions des muscles ; mais outre qu'il seroit contre le respect des temples de vouloir fixer l'attention principale sur l'art et non sur le sujet représenté, les peintres, pour conserver ces robustes académies, n'ont-ils pas ces sujets où la stature des personnages et les exercices vigoureux sous lesquels on les représente, peuvent déployer le jeu des muscles dans de fortes attitudes? Mais qu'on abandonne ces tableaux de supplice, sur lesquels on regrette que les pinceaux de Le Brun et de Jouvenet se soient épuisés, ou qu'on nous montre les souffrances

dans ces hasards malheureux où l'homme n'a point de part au supplice de son semblable, comme dans le Milon de Crotone; s'il faut peindre des tortures, c'est assez de faire gémir la nature, sans affliger la vertu.

Ces réflexions paroîtront sortir des bornes d'une note, mais j'ai été entraîné par le sujet, et j'avoue que je n'ai pas été maître de m'arrêter.

(4) Page 51. L'Allégorie habite un palais diaphane.

Les peintres ont trop abusé en général de l'allégorie: si elle n'est heureuse comme celle du tableau du grand Condé dans la galerie de Chantilly, elle est presque toujours froide ou inintelligible; et même lorsqu'elle est claire, elle nuit au sujet si elle ne le sert pas, elle fait perdre de la vérité aux tableaux où elle est mêlée, et par conséquent de l'intérêt; j'aimerois mieux que le sujet fût tout entier allégorique. Les personnages fantastiques détruisent les personnages réels.

Le principal mérite de la peinture étant dans l'imitation, il sembleroit même qu'elle devroit être assujettie à ne présenter que les objets visibles; toutes les fois qu'elle se jette dans les figures chimériques, plus d'imitation, plus de modele, plus d'objet de comparaison.

L'allégorie n'est guere la figure de la peinture qui ne présente qu'un moment, et doit faire saisir l'objet du premier coup-d'œil; si elle appartient à la poésie, c'est parceque cet art comporte la succession des images, et qu'il explique lui-même ses tableaux. Rubens a beaucoup employé l'allégorie dans la galerie du Luxembourg; mais si vous exceptez l'apothéose de Henri IV, c'est bien moins dans toutes ces images symboliques qu'on doit l'admirer, que dans l'expression qu'il a donnée aux véritables personnages, comme dans le tableau de la naissance du fils de Marie de Médicis, c'est un trait du génie que d'avoir su montrer sur le visage de la mere la joie à travers la douleur.

(5) Page 51. De trois fils divisés l'orgueil envenimé.

Ces trois princes sont Lothaire, Pepin et Louis, tous trois fils de Louis le Débonnaire.

(6) Page 52. Marquer des mêmes feux l'éclair et...

Le volcan tirant sa substance d'un soufre terrestre et qui n'est point purgé des parties grossieres, sa flamme n'est point celle de l'éclair, dont le feu subtil est l'effet d'une matiere inflammable plus épurée qui ne cherche qu'à s'élever. En général, pour connoître la couleur qu'on doit donner à la flamme, il faut examiner quel est son aliment, elle varie autant que la nature des corps qu'elle consume.

(7) Page 52. . . . . . . sur le front d'Albert-Dure.

Albert-Dure ou Durer naquit à Nuremberg en 1471. Après avoir voyagé en Flandre, en Allemagne et à Venise, il fit paroître ses premieres estampes. L'empereur Maximilien I le combla de bienfaits. Durer joignoit à un grand talent, des manieres nobles, une conversation agréable et une heureuse physionomie. Son estampe de la Mélancolie est un chef-d'œuvre ; ses Vierges sont encore d'une rare beauté. Son défaut principal étoit d'être observateur peu scrupuleux des costumes ; dans ses tableaux, il habilloit tous les peuples commes les Allemands.

(8) Page 53. Michel-Ange auroit pu..! le crime...

On a souvent répété que, pour donner plus de vérité à un crucifix, Michel-Ange poignarda un modele mis en croix, comme si un malheureux mourant dans les convulsions de la rage pouvoit représenter un Dieu résigné qui se soumet à la mort. Comment ce délire fût-il tombé dans la tête de Michel-Ange, de ce même artiste qui, taillant un jour un buste de Brutus, s'arrêta tout-à-coup et abandonna l'ouvrage, en songeant que ce Romain avoit été l'assassin de César ?

Jamais le moment de l'enthousiasme ne peut être celui du crime, et même je ne puis croire que le crime et le génie soient compatibles : qu'on n'objecte point qu'il y a eu des scélérats qui avoient de grandes qualités ; peut-être les passions violentes qui les agitoient ont donné à leur esprit un ressort qu'ils n'auroient pas eu sans elles ; et ne voit-on pas que les passions ont du génie même

dans les hommes ordinaires ; mais cette énergie momentanée suppose un intérêt particulier, et par conséquent susceptible d'injustice ; au lieu que le génie proprement dit, sans l'intérêt présent d'aucune passion personnelle, s'échauffe de lui-même, appelle à lui la nature, lui donne et en tire une vie nouvelle.

Le crime est la dureté et la personnalité d'un être qui s'isole ; le génie naît de la sensibilité d'un être qui se communique ; l'un suppose un être heureux par l'enthousiasme du beau, par le sentiment d'admiration qu'il inspire ; l'autre est d'un être troublé et déjà malheureux, agité par son objet et n'en pouvant jouir même après le succès.

Ces différences originelles laissent entre le crime et le génie une évidente incompatibilité, aussi impossible à détruire que ces antipathies des corps que la chimie ne peut rapprocher ; tel le mercure, ce principe si actif, capable de pénétrer les corps les plus solides, ne s'alliera jamais avec le fer.

(9) Page 53. Jule pour les grands traits sut tailler...

Jule Romain est vraiment le poëte de la peinture. Voici comme l'abbé de Marsy, dans son poëme, parle du combat des Géants par ce peintre.

Cujus ut ad vivum species expressa ruinæ
Jucundis attonitas erroris imagine mentes
Afficeret magis, atque artem natura juvaret,
Speluncam e rudibus sine lege, sine ordine, saxis
Struxit, etc.

« Pour rendre avec plus de vérité cette déroute des « Géants, et pour faire servir la nature à l'art, il a bâti « une caverne, etc. »

A en juger par ces vers, il sembleroit que Jule Romain se seroit réellement associé à la nature pour jeter plus d'illusion dans cette image ; cependant il n'a rien fait dans le pourtour des murs où ce combat est peint, que ménager un enfoncement qui sert de cheminée.

Il seroit heureux de pouvoir s'associer à la nature pour donner plus de prestige à l'imitation, mais il est bien rare qu'on réussisse à côté d'elle, l'objet de comparaison est alors trop près ; les arts même qu'on a voulu réunir pour imiter la nature n'ont fait ordinairement que s'entrenuire et s'éloigner d'elle : les bas-reliefs de sculpture unis à la peinture dans un même corps d'ouvrage y laissent moins d'illusion ; au moins faut-il tirer de l'art qu'on met en œuvre toutes les ressources qu'il peut fournir, et savoir se concerter quelquefois avec le local, lorsqu'on ne peut le changer. C'est ce qu'a exécuté un habile architecte dans la ville de Lyon. On demandoit qu'il construisît une chapelle de Saint Pierre ; mais le lieu étoit obscur, et ne pouvoit recevoir le jour que de côté. L'artiste y bâtit la prison de l'apôtre, et tourna ainsi à l'avantage du sujet l'inconvénient du local. Comme la sculpture et sur-tout la peinture choisissent leur champ, elles sont plus indépendantes de ces obstacles ; cependant il est possible que dans des décorations d'édifices elles rencontrent des difficultés qui retarderoient leur essor, si elles ne s'accoutument pas à les surmonter et à maîtriser le terrain. Cette facilité de travail, cet art de tirer parti du local peut être d'un grand usage et donner du prix aux plus petites choses.

Un prince romain ayant découvert dans un de ses jardins une source qui ne fournissoit qu'une modique quantité d'eau, et desirant de faire servir cette découverte à l'embellissement de sa maison, s'adressa au cavalier Bernini : celui-ci, ayant examiné la source et la hauteur à laquelle elle pouvoit s'élever, imagina une statue représentant une nymphe qui, au sortir du bain, presse sa chevelure et en exprime la petite quantité d'eau que donnoit la source.

(10) Page 55. Et le Dominiquin méditant son essor.

C'est un usage établi à Rome, de faire mettre en mosaïque, dans l'église de Saint-Pierre, tous les tableaux estimés. Le Dominiquin, ayant peint la communion de

saint Jérôme, desira cette distinction, et fit exposer son tableau dans cette église, pour être jugé par le public ; mais soit ignorance, soit jalousie, son ouvrage fut méconnu et relégué comme par mépris dans un lieu où il seroit peut-être encore ignoré sans la franchise du Poussin. Ce peintre apprend où est le tableau et demande à le copier : comme il travailloit, Le Dominiquin entre pour observer l'impression de son ouvrage sur un artiste habile, se tient derriere lui, lie conversation et développe sur l'art la théorie la plus lumineuse ; Le Poussin étonné se retourne, le voit les yeux mouillés de larmes ; Le Dominiquin se nomme, Le Poussin jette les pinceaux, se leve, et lui baise les mains avec transport ; il ne se borne pas à cet hommage, il emploie tout son crédit pour réhabiliter le tableau, qui a été copié en mosaïque dans l'église de Saint-Pierre.

Ne point nuire aux talents, ne point grossir le nombre des envieux, c'est assez pour un artiste ordinaire ; mais des esprits d'une autre trempe doivent se mettre à la tête des jugements, vaincre l'injustice et faire révolution dans ceux qu'elle a trompés. Un artiste célèbre qui n'auroit point réclamé contre le mépris qu'on auroit fait d'un vrai talent seroit indigne de celui qu'il a reçu lui-même.

(11) Page 57. L'image d'un soldat est plus puissante...

Effectivement, il y eut un peintre qui, par la représentation d'un soldat, échauffa les Athéniens et les fit marcher au combat avec une impétuosité de courage qui leur valut la victoire ; mais comme il sentoit la difficulté de remuer un peuple rassasié de chefs-d'œuvre en tout genre, il voulut s'aider encore de tout ce qui pouvoit contribuer à un grand effet : il demanda que son tableau fût jugé au milieu de la place publique, le laissa sous un voile, et fit entendre une musique guerriere qui, par son impression, prépara les esprits à en recevoir une autre : quand ils lui parurent suffisamment disposés, il découvrit son tableau. Les Athéniens transportés crurent voir dans ce soldat un nouveau Tyrtée.

(12) Page 57. A l'aspect des talents couronnés...

Raphaël ayant vu un tableau de la Divinité, peint par Michel-Ange, sortit comme d'un profond sommeil, et conçut son tableau d'Isaïe.

(13) Page 57. Par les traits immortels...

Les moindres traits de la vie privée des grands artistes décelent encore l'ardeur de leur imagination. Donatello, fameux sculpteur, donnant à une statue le dernier coup de maillet, lui cria, parle.

FIN DES NOTES.

# FRAGMENTS

# DU POEME DES FASTES.

---

## INVOCATION A LA VARIÉTÉ.

Fille de la nature, éternelle beauté,
Des mortels inconstants piquante déité,
Toi qui dans l'arc des cieux suspendis ton emblême,
Et portes sur le front un prisme en diadème,
Toi qui, de tes pinceaux ou gracieux ou fiers,
Colores les objets épars dans l'univers,
Et qui, dans ce tableau si mouvant et si vaste,
Vis par le changement, regnes par le contraste,
Riche Variété, mon sujet t'appartient :
D'autres te chercheront, ta faveur me prévient :
L'année à tous moments par toi change de face ;
Mes vers seront comme elle ; en courant sur sa trace
Humbles, majestueux, frivoles quelquefois.
Fais qu'aucun de ces fils ne se mêle en mes doigts ;
Dans des chemins rompus, incultes, ou sauvages,
Toi-même, avec adresse, aplanis les passages :
Pour qu'un nouveau laurier puisse parer mon front,
Teins mes écrits changeants de l'objet qu'ils peindront.
Si la trace des dieux fut, dit-on, reconnue
Aux parfums qu'après eux ils laissaient dans la nue,
Que dans mes vers ainsi chaque trait aperçu

Se sente du trépied où je l'aurai conçu;
Que le plus humble objet brille encor d'étincelles;
Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des
ailes (1). (Chant I.)

### JEUX DE L'HIVER.

Au plus fort des hivers, sous l'âpreté des vents,
La jeunesse au front gai, pour qui tout est printemps,
Sous ses pieds place un fer, et de sa lame agile
Sillonne des étangs la surface immobile;
Sur cette triste arene elle amene les Ris,
Comme dans les beaux jours sur les gazons fleuris;
Par cent divers détours, jeux légers du caprice,
On se croise, on se fuit sur la glissante lice;
L'un, tout prêt à tomber, de son bras étendu,
Regagne en un clin d'œil l'équilibre perdu;
Un autre dans son cours, sur la glace infidelle,
S'arrête tout-à-coup, se débat, et chancelle;
Il tombe; chacun rit, ses compagnons joyeux,
Le malin spectateur, et lui-même avec eux (2).
(Chant II.)

---

(1) M. Delille, dans sa réponse au discours de réception de Lemierre à l'Académie française, fit une application très ingénieuse du dernier vers de ce morceau, en disant au poëte Lemierre, prosateur en cette circonstance:

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

(2) Ces vers rappellent un excellent quatrain mis au bas d'une estampe représentant des patineurs:

Sur ce mince crystal l'hiver conduit leurs pas;
Le précipice est sous la glace:
Telle est de nos plaisirs la légère surface.
Glissez, mortels, n'appuyez pas.

A YOUNG.

Détracteur de la vie, Young, anglais farouche (1),
Noctambule pressé que le soleil se couche,
Pour méditer en paix tes funèbres tableaux;
Apôtre de la mort, prêchant sur des tombeaux,
De quoi m'entretiens-tu? sous quel jour infidèle
Vois-tu donc les devoirs de la race mortelle?
Lorsque, loin des vivants, tu vis auprès des morts,
Rêveur infortuné, crois-tu veiller? tu dors:
Young, pourquoi, semblable à l'orage en furie,
Viens-tu coucher les fleurs dans le champ de la vie!
(Chant IV.)

---

LE PRINTEMPS.

Telle fut la nature aux premiers jours du monde,
Telle elle brille encor, belle autant que féconde;
Toujours riche d'attraits et de biens renaissants,
Toujours jeune au milieu des âges vieillissants.
Elle va se montrer dans sa beauté nouvelle;
Ah! comment rajeunir ma peinture avec elle?
Que je vous porte envie, ô vous qui les premiers
Avez tracé des champs les objets printaniers!
Que la fleur du sujet mit de charme à l'image!
Je perds, venu trop tard, ce piquant avantage;
L'ennui suit dans nos vers ces tableaux répétés:

---

(1) M. Baour de Lormian vient de publier des Veillées poétiques et morales, dans lesquelles il a su fondre habilement les couleurs d'Young et d'Ossian. On y trouve aussi des imitations d'Young faites avec autant de goût que de talent, entre autres, celle intitulée Narcisse, à la fin de la troisième Veillée.

C'est le pinceau qui s'use, et non pas leurs beautés.
Je parle, et le Printemps qu'annonçoit l'hirondelle,
Des saisons à mes yeux vient d'ouvrir la plus belle;
Le chêne s'est éteint dans nos foyers déserts,
Et des arbres déja tous les sommets sont verts,
Les troupeaux, librement épars dans les campagnes,
Broutent le serpolet au penchant des montagnes;
Les oiseaux, dans les bois, par couple réunis,
Suspendent aux rameaux la mousse de leurs nids:
J'entends le rossignol, caché sous le feuillage,
Rouler les doux fredons de son tendre ramage;
Les champs d'herbes couverts, les prés semés de fleurs,
De leurs riants tapis font briller les couleurs;
Le lilas flatte plus les regards de l'Aurore
Que les rubis de l'Inde et les perles du Maure;
Et les zéphyrs légers, voltigeant sur le thym,
Nous rapportent le soir les parfums du matin.
Ah! lorsque le Printemps d'une amoureuse haleine
De nos champs embellis vient ranimer la scene,
Quel œil inanimé voit sans ravissements
Après de longs frimas ces spectacles charmants?
Quel est le voyageur, monté sur la colline,
Qui, voyant devant lui quel tableau se dessine,
Ne promene ses yeux sur le vaste contour
D'un horizon superbe éclairé d'un beau jour,
Sur la tranquillité de ces plaines fertiles,
Sur ces hameaux exempts des passions des villes,
Sur ces sites heureux et ces aspects touchants,
Qu'étale en ces lointains l'immensité des champs!
Accourez avec moi, vous, peintres, vous, poëtes;
Palès réclame ici vos luths et vos palettes:
Savants, abandonnez vos asiles secrets,
Vous, belles, vos réduits; et vous, grands, vos pal-

Venez tous avec moi sur ces monts de verdure
Rendre hommage au Printemps, et bénir la nature.
(Chant V.)

LA NOCE DE VILLAGE.

Dans ce groupe confus de jeunes villageois
N'entends-je pas l'archet sous de rustiques doigts?
L'épousée, au milieu de la troupe joyeuse,
Sous un chapeau de fleurs, et pourtant soucieuse,
S'avance vers le lieu pour la noce apprêté;
La saison fait les frais de la solennité.
Sous ces berceaux riants de verdure nouvelle,
Cette noce, en plein air, est plus vive et plus belle:
Quel palais, quel banquet paroîtroit plus pompeux?
Et la terre et le ciel se sont parés pour eux
De la danse à la table, et de la table aux danses,
Et la terre gémit sous leurs lourdes cadences.
Le couple, qu'en ses nœuds l'Hymen a vu vieillir,
De ses anciens transports s'est senti tressaillir;
Dans leurs yeux ranimés l'alégresse pétille;
La noce ne paroît qu'une même famille.
Goûtez ces doux moments, fortunés villageois;
Les nœuds que vous formez sont tous de votre choix:
Le temps resserre encor sous vos chaumes tranquilles
Le lien qu'il relâche ou qu'il rompt dans nos villes.
Pour vous le joug d'hymen semble s'être adouci;
Le travail loin de vous écarte le souci;
Le nombre des enfants porte ailleurs la détresse;
Croissant pour vous servir, ils sont votre richesse:
Ainsi dans les forêts un chêne vigoureux
N'est jamais surchargé de ses rameaux nombreux.
(Chant V.)

LA ROSE.

Reine de nos jardins, Rose aux vives couleurs,
Sois fiere désormais d'être le prix des mœurs,
Et de voir éclater tes beautés printanieres
Sur le front ingénu des modestes bergeres;
Sois plus flattée encor de servir en nos jours
De couronne aux vertus que de lit aux amours:
*La pomme à la plus belle*, a dit l'antique usage;
Un plus heureux a dit: *la rose à la plus sage* (1).
(Chant VI.)

---

(1) M. Delille, dans le poëme des Jardins, semble ne parler de la rose qu'à regret. Il s'écrie:

Mais qui peut refuser un hommage à la rose,
La rose, dont Vénus compose ses bosquets,
Le Printemps sa guirlande, et l'Amour ses bouquets;
Qu'Anacréon chanta, qui formoit avec grace,
Dans les jours de festin, la couronne d'Horace;
La rose, qui déja rit trop à mes pinceaux,
Destinés à tracer de plus mâles tableaux.
(Les Jardins, ch. III.)

Voyez dans Rapin le charmant épisode de la Rose
M. de Boisjolin, dans un poëme inédit sur le Pr
temps, nous offre ces jolis vers sur la reine des fleur

La rose, plus tardive, entr'ouvre ses boutons.
Heureux, en la voyant, du baiser qu'il espere,
Le berger la promet au sein de sa bergere.
Fleur chère à tous les cœurs, elle embaume à-la-fois
Et le chaume du pauvre et les lambris des rois.

LA CAVALCADE DES HUISSIERS.

Entendez-vous au loin le fifre et la trompette,
Les cris tumultueux que le peuple répete?
Voyez-vous s'avancer, couverts de noirs manteaux,
Ces roides écuyers juchés sur leurs chevaux;
Cavalcade peu faite aux marches régulieres
Qui vient parodier nos brigades guerrieres,
Et gardant mal les rangs, plus mal les étriers,
Saisit au moindre choc le crin de ses coursiers?
C'est ce corps dont la plume, instrument de grimoire,
D'un léger débiteur rafraîchit la mémoire;
Et, par un griffonnage autorisé des lois,
Fait trembler l'univers au bruit de ses exploits.
Sous ces paisibles fronts voilà les Euménides
Que la justice attache aux débiteurs perfides,
Et qu'à jamais Thémis laissoit dans les enfers
Sans l'infidélité de tant d'hommes pervers.
(Chant VI).

LE CLAIR DE LUNE.

Mais de Diane au ciel l'astre vient de paroître;

---

Elle orne tous les ans la beauté la plus sage:
Le prix de l'innocence en est aussi l'image.

M. Constant Dubos termine une charmante idylle sur la rose par la stance suivante:

Songe qu'à cette fleur si tendre
La nature sut attacher
Une feuille pour la cacher,
Une épine pour la défendre.

Qu'il luit paisiblement sur ce séjour champêtre !
Éloigne tes pavots, Morphée, et laisse-moi
Contempler ce bel astre aussi calme que toi.
Cette voûte des cieux mélancolique et pure,
Ce demi-jour si doux levé sur la nature,
Ces spheres qui, roulant dans l'espace des cieux,
Semblent y ralentir leur cours silencieux :
Du disque de Phébé la lumiere argentée,
En rayons tremblotants sous ces eaux répétée,
Ou qui jette en ce bois, à travers les rameaux,
Une clarté douteuse et des jours inégaux :
Des différents objets la couleur affoiblie,
Tout repose là vue et l'ame recueillie.
Reine des nuits, l'amant devant toi vient rêver,
Le sage réfléchir, le savant observer ;
Il tarde au voyageur, dans une nuit obscure,
Que ton pâle flambeau se leve et le rassure :
L'asile où tu me luis est le sacré vallon (1) ;
Et je sens que Diane est la sœur d'Apollon.

(Chant VII.)

SUR LE MÊME SUJET.

I.

Ainsi qu'une jeune beauté
Silencieuse et solitaire,
Des flancs du nuage argenté
La lune sort avec mystere.
Fille aimable du ciel, à pas lents et sans bruit,
Tu glisses dans les airs où brille ta couronne ;
Et ton passage s'environne
Du cortége pompeux des soleils de la nuit.

---

(1) Le poëte Le Brun a fait dans ce vers l'heureuse correction, *L'asile où tu me luis*, qui se lie au vers suivant, au lieu de *le ciel où tu me luis*, qu'on lit dans les Fastes de Lemierre.

Que fais tu loin de nous quand l'aube blanchissante
Efface à nos yeux attristés
Ton sourire charmant et tes molles clartés ?
Vas-tu, comme Ossian, plaintive, gémissante,
Dans l'asile de la douleur
Ensevelir ta beauté languissante ?
Fille aimable du ciel, connois-tu le malheur ?
Maintenant revêtu de toute sa lumiere,
Ton char voluptueux roule au-dessus des monts :
Prolonge, s'il se peut, le cours de ta carriere,
Et verse sur les mers tes paisibles rayons.
(Poésies d'Ossian, par M. Baour-Lormian,
Chant de Dartula).

SUR LE MÊME SUJET.

## II.

Tandis que le soleil, éclairant d'autres mondes,
Ne laisse sur ses pas que des ombres profondes,
O Phébé ! dévoilant ton char silencieux,
Vers les monts opposés leve-toi dans les cieux ;
Sur le dôme étoilé que ton éclat décore,
Le soir, fais luire aux yeux une plus douce aurore ;
Et remplaçant le jour, qui par degrés s'enfuit,
Prends de tes doigts d'argent le sceptre de la Nuit ;
De tes tendres clartés caresse la nature,
Rends leur émail aux champs, aux arbres leur verdure.
A travers la forêt que ton pâle flambeau
Se glisse, et du feuillage éclairant le rideau,
A l'ame, en ses pensers doucement recueillie
Révele le secret de la mélancolie.
Quel demi-jour charmant! quel calme! quels effets!
Poursuis, reine des nuits, le cours de tes bienfaits ;
Protége de tes feux, et rends à son amante
Le jeune homme égaré sur la vague écumante ;
Au voyageur perdu dans de lointains climats
Prête un rayon ami qui dirige ses pas :
Tandis que le sommeil, les songes, le silence,

7.

Doux et paisible essaim qui dans l'air se balance,
Planent près de ton char, et composent ta cour.
(Génie de l'homme, par M.
Chênedollé, ch. I.)

SUR LE MÊME SUJET.

III.

L'œil se plaît à chercher en des nuages d'or
L'astre qu'on ne voit plus, et que l'on sent encor.
Le jour à son déclin, la nuit à sa naissance,
L'ombrage des forêts qui dans les champs s'avance,
La chanson de l'oiseau qui par degrés finit,
La rose qui s'efface, et l'onde qui brunit,
Les bois, les prés, dont l'ombre obscurcit la verdure,
L'air qui souffle une douce et légere froidure,
Phébé, qui, seule encore, et presque sans clarté,
Au milieu des vapeurs leve un front argenté,
Et semble, en promenant son aimable indolence,
Un fantôme voilé que guide le silence;
Le murmure des flots qu'on entend sans les voir,
Et le cri du hibou dans le calme du soir;
Combien de ces objets on goûte la tristesse!
Que sous son crêpe encor la nature intéresse!
A l'heure où la journée approche de sa fin,
Le sage, en soupirant, contemple ce déclin,
Et, ramenant sur soi sa pensée attendrie,
Voit dans le jour mourant l'image de la vie.
(La Mélancolie, poëme,
par M. Legouvé).

VOYAGES AUX EAUX.

Là paroît le guerrier blessé dans les combats,
Par de longues douleurs racheté du trépas;
Il trempe un bras débile en une eau secourable,

Non, comme dans le Styx, pour être invulnérable,
Mais pour courir encore où le péril l'attend.
Je vois auprès de lui Lise se lamentant,
Rose décolorée et qui vient languissante
Refleurir dans le sein de cette eau bienfaisante,
Un hypocondre Anglais de son spleen consumé,
Un livide Espagnol par la bile enflammé,
Le chanoine amaigri, scandale du chapitre,
Les vaporeux titrés, les vaporeux sans titre.
Ne croyez pas pourtant que la source des bains
Ne prodigue ses flots qu'à d'infirmes humains;
Toujours le plus plaintif n'est pas le plus malade:
Il est des maux d'emprunt, des langueurs de parade,
Un peuple féminin que Sénac fatigué,
Exprès pour s'en défaire, aux bains a relégué.
D'autres vont d'habitude à cette eau salutaire
Humecter tous les ans leur chef visionnaire;
Plus d'un oisif y vient pour guérir son ennui,
Sans songer au secret d'en préserver autrui.

Toutefois, au milieu de ces fous aquatiques,
Sont esprits amusants, charmantes lunatiques,
Qui, malades par air, faites pour le plaisir,
Se départent souvent du projet de languir:
Un nouveau Céladon a suivi sa bergere;
Céliante, alléguant un mal anniversaire,
Et pour fuir par semestre un importun mari,
Dans l'onde, autre Syring, a cherché cet abri:
C'est souvent l'amitié sensible avec courage
Qui sert le cacochyme et se met du voyage.
Des fontaines de Spa que l'on boive les eaux,
Là, par vanité même, on se croit tous égaux;
Tout est comte ou baron; le bourgeois de la veille
Sent de ces noms flatteurs chatouiller son oreille:
Mais les mêmes secours qu'ensemble on a cherchés
Sont le plus doux lien des esprits rapprochés;
On s'unit aussitôt, et, sans préliminaires,

Le besoin rend égaux, les infirmes sont freres;
L'aimable Liberté, vers ces antres pierreux,
Sous des habits flottants se promene avec eux;
L'Espérance y paroît d'un air encor timide,
Et c'est là qu'Esculape est sans barbe et sans ride.
(Chant VIII.)

SUR LE MÊME SUJET.

Eh! pourrois-je oublier ces eaux miraculeuses,
Que cachent à nos yeux leurs grottes caverneuses,
Et dont les flots, glacés par de fréquents éclairs,
Aux approches du feu font pétiller les airs?
Et celles que le soufre attiédit et colore,
Où la brillante Hygie et le dieu d'Epidaure
Dans un bain salutaire ont mêlé de leur main
Les métaux de Cybele et les feux de Vulcain,
Et de qui la vertu, riche en métamorphoses,
Rend au teint pâlissant et le lis et les roses.
Là viennent tous les ans, exacts au rendez-vous,
Les vieillards éclopés, un jeune essaim de fous,
La sottise, l'esprit, l'ennui, le ridicule:
Le vaudeville court, l'épigramme circule.
Là, la coquette vient, réparant ses attraits,
Aux fats de tout pays tendre encor ses filets;
Là, même lieu rassemble, et l'aimable boudeuse,
Et la jeune éventée, et la vieille joueuse,
Que l'aube au tapis verd surprend à son retour,
Veillant toute la nuit, se plaignant tout le jour.
Plus la foule est nombreuse, et plus elle est active;
L'un vient et l'autre part, l'un part et l'autre arrive;
Là, chaque coterie a ses arrangements;
Chacun y fait emplette et d'amis et d'amants.
Que de vœux passagers, de liaisons soudaines,
De Pilades du jour, qui, dans quelques semaines,
L'un de l'autre oubliant les serments superflus,
Doutent en se voyant s'ils se sont jamais vus!
D'autres prennent l'avance, et deux tendres amies
Arrivent s'adorant, et partent ennemies.

Assemblage piquant de costumes, d'humeurs,
D'âges, de nations, et d'états, et de mœurs !
Peindrai-je du matin les fraîches promenades,
Les bruyants déjeûners, les folles cavalcades?
Chaque belle a choisi son galant écuyer.
Les deux pieds suspendus sur son double étrier,
Assise de côté, l'une trotte a l'anglaise;
L'autre va sautillant sur la selle française;
L'autre lance un wiski; d'autres, de leur talon
Aiguillonnant en vain un paresseux ânon,
Maudissent de Sancho l'indocile monture.
Mais déja midi sonne, et l'appétit murmure;
La table les appelle, et chacun à son choix
Court de son médecin suivre ou braver les lois.
(Les trois Regnes de la Nature, ch. III).

LES JARDINS.

J'aime la profondeur des antiques forêts,
La vieillesse robuste et les pompeux sommets
Des chênes dont, sans nous, la nature et les âges
Si haut sur notre tête ont cintré les feuillages.
On respire en ces bois sombres, majestueux,
Je ne sais quoi d'auguste et de religieux:
C'est sans doute l'aspect de ces lieux de mystere,
C'est leur profond silence et leur paix solitaire
Qui fit croire long-temps chez le peuple gaulois
Que les dieux ne parloient que dans le fond des bois.
Mais l'homme est inégal à leur vaste étendue;
Elle lasse ses pas, elle échappe à sa vue;
Humble atome perdu sur un si grand terrain,
Même au milieu du parc dont il est souverain,
Voyageur seulement sur d'immenses surfaces,
L'homme n'est possesseur qu'en de petits espaces;
Au-delà de ses sens jamais il ne jouit;
S'il acquiert trop au loin, son domaine le fuit:

Ainsi, fier par instinct, mais prudent par foiblesse,
Lui-même il circonscrit l'espace qu'il se laisse;
Il vient, sur peu d'arpents qu'il aime à partager,
Dessiner un jardin, cultiver un verger;
Il met à ces objets ses soins, ses complaisances,
Epie en la saison le réveil des semences;
Et, parsemant de fleurs le clos qu'il a planté,
Il étend le terrain par la diversité.

Peut-être dans nos jours le goût de l'industrie
Pour la variété prend la bizarrerie.
Dans de vastes jardins l'Anglais offre aux regards
Ce que la terre ailleurs ne présente qu'épars;
Et sur un sol étroit, en dépit de l'obstacle,
Le François est jaloux de montrer ce spectacle.
Qui ne riroit de voir ce grotesque tableau,
Des cabarets sans vin, des rivieres sans eau,
Un pont sur une orniere, un mont fait à la pelle,
Des moulins qui, dans l'air, ne battent que d'une aile,
Dans d'inutiles prés des vaches de carton,
Un clocher sans chapelle, et des forts sans canon,
Des rochers de sapin, et de neuves ruines,
Un gazon cultivé, près d'un buisson d'épines,
Et des échantillons de champs, d'orge et de blé,
Et dans un coin de terre un pays rassemblé?

Agréables jardins, et vous, vertes prairies,
Partagez mes regards, mes pas, mes rêveries;
Je ne suis ni ce fou qui de bizarre humeur,
Reclus dans son bosquet, végete avec sa fleur,
Ni cet autre insensé ne respirant qu'en plaines,
Qui préfere à l'œillet l'odeur des marjolaines.
Je me plais au milieu d'un clos délicieux
Où la fleur, autrefois monotone à nos yeux,
S'est des couleurs du prisme aujourd'hui revêtue;
Où l'homme, qui l'éleve et qui la perpétue,
Enrichit la nature en suivant ses leçons,
Et surprend ses secrets pour varier ses dons.

De jour en jour la terre ajoute à ses largesses:
Flore a renouvelé les festons de ses tresses;
Le chevrefeuil s'enlace autour des arbrisseaux,
Emaille le treillage, et pend à des berceaux:
Où j'ai vu le lilas et l'anémone éclore,
L'œillet s'épanouit, la rose se colore.
Un humble et long rempart, formé de thym nouveau,
Sert agréablement de cadre à ce tableau;
Le myrte et l'oranger, sortis du sein des serres,
De leurs rameaux fleuris décorent les parterres,
Et, sur des murs cachés, les touffes de jasmins
Font disparoître aux yeux les bornes des jardins.
(Chant IX.)

ÉPISODE DE COLOMB.

Hardi navigateur, chef non moins intrépide,
Jaloux de reculer les colonnes d'Alcide,
Des Atlantiques mers Colomb franchit les eaux.
Les vents d'un souffle heureux ont poussé ses vaisseaux:
Déja d'un ciel lointain s'étonnent les étoiles,
Au spectacle inconnu de ces mâts, de ces voiles,
De tant de matelots, de ces fiers bataillons,
Des cylindres d'airain, et de ces pavillons,
Des cordages tendus et qui servent d'échelles
A cent mousses épars dont les pieds ont des ailes.
Diane cependant sept fois avoit décrit
Cet orbe que Newton dans les cieux lui prescrit
Lorsque, nouvel Ulysse, en un péril extrême,
Colomb se vit jeter par ses compagnons même,
Non qu'ils eussent percé, sur les flots mutinés,
Des outres que gonfloient les vents emprisonnés;
La mer est aplanie, et le ciel sans nuage;

C'étoit dans ses vaisseaux que se formoit l'orage.
C'est trop, se disent-ils, c'est trop sur tant de mers
Errer, au gré d'un homme, au bout de l'univers.
Le dépôt du froment s'épuise dans la flotte;
L'aimant ne parle plus aux regards du pilote.
Sur quels bords inconnus Colomb nous conduit-il?
Nous faudra-t-il périr après un long exil?
La fureur les transporte; ils saisissent leur guide,
Ils vont frapper; mais lui, d'un visage intrépide,
« Compagnons, leur dit-il, la terre n'est pas loin;
Ce parfum nous l'annonce, et l'air m'en est témoin. »
Il parle, le fer tombe; une vive alégresse
A changé leur furie en une douce ivresse:
Ils voguent pleins d'espoir, les bords sont découverts:
Terre! terre! est le cri dont ils frappent les airs;
La flotte avance, aborde; ils descendent par troupes,
Des festons de la plage ils couronnent les poupes;
Et, graces à ces fleurs qui germent sous leurs pas,
Ils sont sauvés du crime, et Colomb du trépas.

(Chant IX.)

Ce charmant épisode est imité du *Connubia Florum* de Lacroix. Nous citerons ici l'original avec la belle imitation que M. Delille en a donnée dans le sixième chant du poëme des trois Règnes de la Nature.

Ibant Hispani velis audacibus ultra
Herculeas longè metas, solemque cadentem,
Hortator Columba viæ; dat classibus Euros
Æolus, et lætis prælucent ignibus astra.
Mirantur, summo gradientes æquore sylvas
Dorides occiduæ, mirantur puppibus altis
Dispositas ad pugnam acies, fluitantia signa,
Æraque cum tonitru jaculantia faucibus ignes.
Ecce autem plenos Phœbe jam septima vultus

Induerat, posuitque; Ceres consumpta, Lyæi
Munera defecere: incassùm suspicit astra,
Despectat Palinurus acum, cœlum, æquor ubique,
Protinus in furias agitur cùm remige miles,
Ductoremque, nefas! malo alligat; ille Minervâ
Plenus ait, sensi flores, contendite remis,
In manibus terræ. Volat æquore concita classis.
Apparere procul montes, assurgere campi,
Vix portum tetigêre rates, dat Flora corollas,
Columbamque suum donis gemmantibùs ornat.
Hinc adeo Floræ de nomine Florida mittit
Suave olens sassafras, parat hinc quandòque liquorem
Nectareum, præfertque epulis Cytherea deorum.

## II.

Eh! qui du grand Colomb ne connoît point l'histoire,
Lui dont un nouveau monde éternisa la gloire?
Illustre favori du maître du trident,
L'heureux Colomb voguoit sur l'abîme grondant;
Sa nef avoit franchi les colonnes d'Alcide;
Les phoques, les tritons, la jeune néréïde,
Voyoient d'un œil surpris ces drapeaux, ces soldats,
Ces bronzes menaçants, cette forêt de mâts,
Et ces hardis vaisseaux, flottantes citadelles,
A qui les vents vaincus sembloient céder leurs ailes:
Depuis six mois entiers ils erroient sur les eaux;
Dépourvus d'aliments, épuisés de travaux,
Les matelots sentoient défaillir leur courage,
Et d'une voix plaintive imploroient le rivage.
Mille maux à-la-fois leur présagent leur fin,
Et la contagion se ligue avec la faim.
Pour comble de malheur, sur l'océan immense
Les airs sont en repos, les vagues en silence:
Dans la voile pendante aucun vent ne frémit;
Et dans ce calme affreux dont le nocher gémit,
L'oreille n'entend plus, durant la nuit profonde,
Que le bruit répété des morts tombant dans l'onde.
Plusieurs au haut des mâts interrogent de loin
Les terres et les mers sourdes à leur besoin;
Rien ne paroît: des cœurs un noir transport s'empare

(Lorsqu'il est sans espoir, le malheur rend barbare),
Tous fondent sur leur chef: à son poste arraché,
Au pied du plus haut mât Colomb est attaché!
Cent fois de la tempête il défia la rage;
Mais qu'opposera-t-il à ce nouvel orage?
Sans changer son destin l'astre du jour a lui;
De farouches regards errent autour de lui:
Inutiles fureurs pour son ame intrépide!
La mort, l'affreuse mort n'a rien qui l'intimide;
Mais avoir vainement affronté tant de maux!
Mais mourir près d'atteindre à des mondes nouveaux!
Ce grand espoir trompé, tant de gloire perdue,
Plus que tous les poignards, voila ce qui le tue.
Sur ce cœur que déja déchire le regret
Le fer enfin se leve, et le trépas est prêt:
Plus d'espoir. Tout-à-coup de la rive indienne
Un air propice apporte une odorante haleine;
Il sent, il reconnoît le doux esprit des fleurs;
Tout son cœur s'abandonne à ces gages flatteurs:
Un souffle heureux se joint à cet heureux présage.
Alors avec l'espoir reprenant son courage:
« Malheureux compagnons de mon malheureux sort,
« Vous savez si Colomb peut redouter la mort;
« Mais si, toujours fidele au dessein qui m'anime,
« Votre chef seconda votre ame magnanime;
« Si pour ce grand projet je bravai comme vous,
« Et l'horreur de la faim, et les flots en courroux,
« Encor quelques moments; je ne sais quel présage
« A cette ame inspirée annonce le rivage.
« Si ce monde où je cours fuit encor devant nous,
« Demain tranchez mes jours, tout mon sang est à
« vous. »
A ce noble discours, à sa mâle assurance,
A cet air inspiré qui leur rend l'espérance,
Un vieux respect s'éveille au cœur des matelots:
Ils ont cru voir le dieu qui maîtrise les flots;
Soudain, comme à sa voix, les tempêtes s'apaisent,
Aux accents de Colomb les passions se taisent.
On obéit, on part, on vole sur les mers;
La proue en longs sillons blanchit les flots amers.
Enfin, des derniers feux quand l'Olympe se dore

Et brise ses rayons dans les mers qu'il colore ;
Le rivage de loin semble poindre a leurs yeux:
Soudain l'air retentit de mille cris joyeux.
Les côteaux par degrés sortent du noir abîme,
De moment en moment les bois levent leur cime,
Et de l'air embaumé que leur porte un vent frais,
Le parfum consolant les frappe de plus près.
On redouble d'efforts, on aborde, on arrive ;
Des prophétiques fleurs qui parfument la rive
Tous couronnent leur chef, et leurs festons chéris,
Présages des succès, en deviennent le prix.
(M. Delille.)

## FÊTE DE S. PIERRE ET DE S. PAUL.

De la sainte Sion double et ferme colonne,
La piété les ceint de la même couronne :
L'un est Paul, des chrétiens d'abord si redouté,
Qui, frappé vers Damas par le ciel irrité,
Tombe persécuteur, et se releve apôtre ;
Si, pour porter la foi d'un bout du monde à l'autre,
Terrassé tout-à-coup par le pouvoir divin,
Le glaive de la guerre échappe de sa main,
Celui de la parole, aussi puissant peut-être,
Des esprits qu'il éclaire aussitôt le rend maître.
Pierre, de ses travaux assidu compagnon,
Auprès de son collegue éternisa son nom ;
La barque d'un pêcheur en trône est transformée :
Qui l'eût cru que, d'un homme humble et sans renommée,
Les successeurs, converts d'un éclat envié,
Dans Rome auroient un jour l'autel pour marchepié,
Avec les clefs du ciel tiendroient en main la foudre,
Et verroient devant eux tant de fronts dans la poudre?
(Chant IX.)

## LA CHASSE.

L'air siffle, le plomb vole, et l'oiseau prend la fuite ;
Le lievre, par élan, se hâte vers son gîte ;
Du sort de ses pareils l'un et l'autre effrayé :
Des chasseurs court-vêtus je vois l'essaim à pié
Sur les pas empressés de leurs chiens hors d'haleine;
L'un parcourt les taillis, l'autre arpente la plaine.
J'entends dans le lointain plus de tumulte encor,
Le galop des coursiers, le son bruyant du cor ;
Rien n'arrête la troupe à la course éprouvée.
L'ardeur du jour, la faim, et la soif est bravée :
On traverse un courant, on gravit sur les monts,
On pénetre en un bois, on se jette en des fonds ;
Les chiens intelligents suivent dans leur audace
Les esprits qu'un chevreuil a laissés sur sa trace :
Le chasseur forcené court sus, tout haletant ;
Il tourne à droite, à gauche ; et, se précipitant,
Souvent loin de sa meute il erre, il s'abandonne,
Et ne voit de plaisir qu'au tourment qu'il se donne(1).

## LA PÊCHE.

Autant la chasse est vive, ardente en ses plaisirs,
Autant l'art de la pêche est lent dans ses loisirs.

(1) Voyez, sur le même sujet, les Saisons de Saint-Lambert, les Mois de Roucher, l'Homme des Champs de M. Delille, et la traduction de la Forêt de Windsor, par M. de Boisjolin.

La guerre qu'on vous livre, hôtes muets de l'onde,
Au bord de ces étangs semble une paix profonde;
On plonge dans les eaux l'hameçon qu'on vous tend:
Point de sang répandu, point d'objet révoltant.
De l'appât présenté le petit peuple avide
Croit prendre, est pris lui-même au bout du fer perfide.
Dans le courant d'un fleuve a-t-on jeté les rets;
Ils sortent tous chargés et ployés sous le faix;
Le poisson s'y débat: mais, des ondes ameres
Qu'un transfuge soit pris dans ces eaux étrangeres,
Il meurt libre au sortir du filet retiré,
Et n'attend point en lâche un trépas assuré (1).

(Chant XII.)

---

## LE JOUR DES MORTS.

Quels enclos sont ouverts! quelles étroites places
Occupe entre ces murs la poussiere des races!
C'est dans ces lieux d'oubli, c'est parmi ces tombeaux
Que le Temps et la Mort viennent croiser leurs faux.
Que de morts entassés et pressés sous la terre!
Le nombre ici n'est rien, la foule est solitaire.
Qui peut voir sans effroi ces couches d'ossemens,
Tous ces débris de l'Homme abandonnés aux vents?

(Chant XIV).

---

(1) Voyez aussi, sur la pêche, l'Homme des Champs et la traduction de la Forêt de Windsor citée plus haut.

## SUR LE MÊME SUJET.

Cependant du trépas on atteignoit l'asile.
L'if et le buis lugubre, et le lierre stérile,
Et la ronce à l'entour croissent de toutes parts.
On y voit s'élever quelques tilleuls épars.
Le vent court en sifflant sur leur cime flétrie ;
Non loin s'égare un fleuve, et mon ame attendrie
Vit dans le double aspect des tombes et des flots
L'éternel mouvement et l'éternel repos.

(M. de Fontanes).

## ORIGINE DE LA FLUTE.

Arcadie, autrefois si riche en ses campagnes (1),
Vit une hamadryade errer sur ses montagnes ;
Syrinx étoit son nom : la beauté de ses traits
Des Nymphes d'alentour effaçoit les attraits ;
Belle, mais inhumaine, elle avoit, par la fuite,
Du Faune et du Satyre éludé la poursuite :
O Diane ! elle avoit ta grace enchanteresse,
Ta démarche, ton air, et ta chaste rudesse ;
On la prendroit pour toi, si son arc étoit d'or,
Et souvent toutefois on s'y trompoit encor.
Le dieu Pan l'aperçoit, il descend des montagnes :
En beauté, lui dit-il, vous passez vos compagnes ;
Je suis dieu, je vous aime, et le ciel m'est témoin...
A peine a-t-il parlé, la Nymphe est déja loin :
Vers les bords du Ladon elle fuyoit craintive ;
Son amant la poursuit et l'atteint sur la rive.

---

(1) Voyez sur le même sujet les Métamorphoses d'Ovide et la traduction de Saint-Ange.

Hélas ! comment échapper ? La voilà, dans ce lieu,
Entre les eaux du fleuve et les transports du dieu.
Nymphes, à mon secours ! de loin s'écria-t-elle ;
Elle trembla, pâlit, et n'en fut que plus belle.
Diane la transforme ; et Pan, qui sous les eaux
Couroit pour l'embrasser, embrasse des roseaux.
Il se plaint, il gémit ; mais, tandis qu'il soupire,
Les airs furent émus par un léger zéphyre,
Et tout-à-coup du creux des roseaux frémissants
Il entendit sortir je ne sais quels accents.
De quel étonnement son ame fut atteinte !
C'étoit l'air dans les joncs qui répétoit sa plainte.
Ingrat objet, dit-il, qui dédaignois ma foi,
Ta forme a disparu, tu ne peux être à moi ;
Mais je veux qu'à jamais, malgré mon sort funeste,
A l'aide de ces joncs quelque entretien nous reste.
Il dit, et dans l'instant il coupe des roseaux,
Ouvre à l'air un passage en ces divers tuyaux,
Les presse de sa levre, et des sons qu'il en tire
Naissent les doux accents que la flûte soupire.
Ainsi la fable a su, par un emblême heureux,
De l'amour et des arts nous découvrir les nœuds.

(Chant XVI.)

FIN DES FRAGMENTS DU POEME DES FASTES.

# POÉSIES DIVERSES.

## L'UTILITÉ DES DÉCOUVERTES

### FAITES DANS LES SCIENCES ET DANS LES ARTS SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XV.

Croire tout découvert est une erreur profonde;
C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde,
Souvent, sans nous, le temps, quelquefois le hasard,
Fut l'auteur d'un prodige ou l'inventeur d'un art;
Mais plus d'un germe heureux demeure oisif encore,
Privé du feu divin qu'il attend pour éclore:
Le génie est ce feu, créer est son destin;
L'esprit d'un seul s'épuise, et non l'esprit humain.
Où suis-je entré? quel est cet appareil magique
Dressé pour nous offrir la puissance électrique?
Un nouveau phénomene (1), un rival de l'aimant,
Un fluide subtil au double mouvement,
De tout ce qui l'enferme avec force s'échappe,
Il court d'un corps à l'autre, il étincelle, il frappe.
Moteur impétueux, son rapide secours
Peut au sang arrêté (2) rendre son premier cours.
Utile découverte et ressource hardie

(1) L'électricité.
(2) Elle peut guérir la paralysie.

Pour cet art inventé par l'amour de la vie.
Est-ce en moi vain délire, ou prophétique ardeur?
Mon espoir est trop grand pour n'être qu'une erreur;
Ce prodige naissant, dont la cause est obscure,
Mortels, doit être un jour la clef de la nature.
Séjour des malheureux que Thémis tient aux fers,
Et vous, lieux d'assistance au pauvre infirme ouverts,
Vous aussi, souterrains à qui nos bras arrachent
Les métaux dangereux que vos antres nous cachent,
Vaisseaux dans un long cours trop souvent égarés,
Qui portez tout un peuple en vos flancs resserrés,
A la contagion vous alliez être en proie;
Contre elle quel pouvoir la physique déploie!
Des zéphyrs excités le favorable essaim (1)
Entre de toutes parts, erre dans votre sein;
Soudain tout est par eux rafraîchi d'un coup d'aile;
Leur haleine se joue, et l'air se renouvelle.
Héros, qui dans Lesbos te vis abandonné,
Au temps où tu vécus si cet art étoit né,
Peut-être on eût moins craint cette vapeur impure
Qu'au vaisseau de tes Grecs exhaloit ta blessure.
Quels trésors inconnus ces savants passagers (2)
Cherchent-ils sur les mers à travers les dangers?
Disciples de Newton, flambeaux de la physique,
Les uns sont emportés où brûle l'écliptique,

(1) Le ventilateur de M. Halles, anglais, adopté en France pour les mines, les vaisseaux, etc.

(2) Voyages de MM. Maupertuis, Clairaut, le Camus, sous le pôle; et de MM. de la Condamine, Godin, Bouguer, sous l'équateur.

Les autres sont guidés vers les antres du nord;
Louis même préside à leur pénible effort;
La soif de la science a dirigé leur route;
Des ports de nos climats partis avec le doute,
Ils revolent vers nous avec la vérité;
Ils n'ont craint que l'erreur, et ce voile est ôté.
Aux lieux où de la terre ils fixent la figure,
Une illustre colonne atteste sa mesure (1);
Monument glorieux, plus digne de nos vers
Que celui dont Hercule étonna les deux mers.
Peinture, un nœud puissant aux sciences te lie;
Elles te doivent trop pour que ma voix t'oublie.
Avant nous le tissu par tes mains animé
Sous la lime du temps périssoit consumé.
Quels secours! chaque image en son ordre enlevée (2)
Sur un autre tissu passe et vit conservée :
L'envie à cet aspect baisse un front confondu,
L'art renaît, l'œil s'étonne, et le temps est vaincu;
Vous vivez à jamais, héros, graces, et sages,
Vous tous dans vos portraits, l'artiste en ses ouvrages.
Qui pourroit, du burin oubliant les progrès,
De ces traits délicats abaisser les succès?
Ainsi que la peinture, il imite avec grace (3);
Mais l'ame des couleurs manque aux objets qu'il trace.
Tout ne vit qu'à demi par ce sombre travail,
Les prés sont sans verdure, et les fleurs sans émail.

---

(1) Cette colonne a été abattue, mais elle doit être rétablie.

(2) La translation des tableaux d'une toile usée à une autre..

(3) Les tableaux imprimés.

Un autre art plus heureux dans l'instant multiplie,
Mais colore l'image, en augmente la vie:
Largesses du burin, vif éclat du pinceau,
Je vois tout réuni par ce talent nouveau.
Quel phénomene encor naît d'une autre industrie!
L'art des Zeuxis s'étend, s'éclaire et se varie;
En vain de ce prodige un autre âge est l'auteur,
Le nôtre le retrouve, il en est l'inventeur:
On étale à nos yeux de nouvelles merveilles,
Peintes avec ces sucs cueillis par les abeilles;
De l'insecte rongeur ces traits sont respectés,
Sous quelque oblique aspect qu'ils nous soient présentés,
Jamais par le faux jour qu'on prendroit pour un voile,
On ne voit les objets confondus sur la toile;
Et l'on peut du pinceau réparer les erreurs,
Sans altérer l'accord des premieres couleurs.
O découverte heureuse, et trop peu célébrée!
O ressource publique à mon siecle assurée!
Sur les dons de Cérès quelle contagion!
L'épi tomboit en poudre atteint d'un noir poison.(1)
Un génie a paru dont la France s'honore,
Habile, industrieux, plus citoyen encore;
Et, par un philtre utile avec art préparé,
Sous ses heureuses mains l'épi s'est épuré.
Combien d'autres secours l'homme aujourd'hui s'assure!
Que de voiles levés qui couvroient la nature!

(1) Maladie des blés, guéris par M.....

Que de ressorts adroits inventés pour nos arts (1) !
De regards créateurs jetés de toutes parts !
De succès trop nombreux, pour qu'ici je les peigne !
Combien d'autres vont naître, ô Louis, sous ton
regne !
Il faut le voir entier pour remplir mon sujet ;
Mais puisse être à jamais mon ouvrage imparfait !

*Est aliquid sub sole novum.*

---

## SUR LE RETABLISSEMENT DE LA MARINE.

Depuis que le trident, ce levier des deux mondes,
Aux bouts de l'univers fit respecter les lis,
Qui ne connoît pas sur les ondes
Le faisceau des lauriers que nous avions cueillis ?
Sur le rivage de l'Afrique,
Le croissant barbaresque ensanglanté deux fois,
Le lion d'Ibérie, et le lion belgique,
Rugissant sous nos coups, et cédant à nos lois,
La chûte des remparts de Gênes
Et du marbre de ses palais
Sous le tonnerre des Français,
Devant les voiles de Duquêne,
Et Duguay-Trouin, et Jean-Bart,
Embrasant des flottes rivales,

---

(1) Mécaniques de Vaucanson.

Le front même du léopard
Sillonné vers Dublin par nos foudres navales.
Devant La Hogue enfin, si de cruels retours
Fanerent ces moissons de palmes triomphales,
Mahon, assiégé de nos jours
Par le rival de Byng, rétablit notre gloire;
Et de son fort démantelé
Vit notre escadre et la victoire
Entrer dans son port ébranlé.
O fortune! tu te signales
En abaissant par intervalles
Les peuples même les plus fiers.
En différents climats que d'attaques fatales
Ont flétri de nouveau nos couronnes rostrales!
Que de cyprès attestoient nos revers!
En vain le zele de nos villes
Avoit prodigué les trésors
Pour reconstruire sur nos bords
D'autres citadelles mobiles,
Nos vaisseaux, masses immobiles,
Sous la lime du temps périssoient dans nos ports;
L'art des Forbins et des Tourvilles
N'aiguillonnoit plus nos efforts;
Dans nos chantiers la hache oisive
N'osoit y façonner les pins
Devant la puissance attentive
De nos ambitieux voisins;
Presque endormis sur nos destins,
Et nous formant de vains fantômes,
Nous avions laissé voir à l'insulaire ardent
L'emblême de ses trois royaumes,
Dans les trois pointes du trident.

Pour nous sur les deux mers un plus beau jour se
leve,
Nous avons saisi les instants;
Un corps d'édifices flottants
Dans nos ports étonnés magiquement s'acheve;
Et des rivages Magellans
Jusque sous le char des Pléiades,
Nos vaisseaux, commandés par de nouveaux d'Estrades,
Vogueront désormais libres, indépendants,
Et ne pourront plus dans nos rades
Etre enchaînés que par les vents.
Où sont ces vains esprits, dont l'indiscrette audace
Ou le jugement trop léger
Au poste où tu nous sers te croyoit étranger?
Le sage est ce qu'il veut, et s'instruit par sa place.
Tel fut le grand Colbert; à ton nouvel emploi
D'une sphere étrangere il passa comme toi:
Toujours égal à sa fortune,
Il soutint d'un bras éprouvé
Le fardeau qu'une main commune
Auroit à peine soulevé.
Toi, qui du code maritime
Viens d'enlever, par d'heureux changements,
La rouille que le temps imprime
Aux plus utiles réglements
C'est sur l'autel de la patrie
Qu'inhabile à la flatterie,
Je te présente un pur encens;
Un autre en un plus long ouvrage,
Errant de rivage en rivage,
Eût chanté de nos ports les honneurs renaissants,

Eût couronné de fleurs l'ancre de l'espérance,
Eût peint la liberté, le front ceint de lauriers,
Attachant de ses mains la corne d'abondance
Aux poupes des vaisseaux guerriers;
Moi, présageant les jours propices
Que de ton ministere amenent les prémices,
J'ai craint par trop de vers d'abuser de ton temps,
Et j'ai mesuré mes accents,
Non sur le prix de tes services,
Mais sur celui de tes moments.
Puissent de la paix florissante
Les rameaux être conservés
Sous la sauvegarde imposante
De nos pavillons relevés!
Puisse l'heureux trident, dominateur de l'onde,
Dont tant de peuples sont jaloux,
N'en asservir aucun et les secourir tous,
Et servir d'équilibre aux intérêts du monde!

## L'ACCORD DES ARMES ET DES LETTRES.

## ODE.

PEUPLE qui ne connois que les arts ou la guerre,
Séparer ces objets c'est passer sur la terre:
Veux-tu, de l'univers attachant les regards,
Y fixer ta durée, ou marquer ton passage?
Ente d'une main sage
Le laurier des neuf sœurs sur les palmes de Mars.

A peine on se souvient et du Parthe et du Scythe ;
Mais on vante la Grece et Rome qui l'imite ;
Leur nom, vainqueur du temps, ne peut être oublié.
Et la science unie au grand art de Bellone
Est la double colonne
Sur qui ce souvenir est encore appuyé.

O toi, dieu des guerriers, éloigne la mollesse !
Muses, à votre tour écartez la rudesse !
Minerve, qui préside aux combats comme aux arts,
Vous trace, ô nations ! de ses mains immortelles
Deux sentiers parallèles,
La route du génie, et celle des hasards.

Malheur au peuple altier qui ne suit que Bellone !
Avec tous ses lauriers lui-même il se moissonne ;
Il tonne, il disparoit, il ne faut qu'un revers.
Malheur au peuple encor distrait, par la science,
Du soin de sa défense !
Assoupi dans les arts, il se réveille aux fers.

Des sciences en vain l'Egypte fut la mère ;
Son règne eût peu duré sans la vertu guerrière :
Le Nil, sous Sésostris, fit respecter ses eaux,
Penché plus fièrement sur son urne féconde,
Plus en spectacle au monde
Quand le laurier de Mars s'enlaçe à des roseaux.

Rome au temps des consuls, maîtresse de la terre,
De ses mains sur les rois lance au loin le tonnerre ;
Sa gloire ne brilloit que sur ses étendards :
Mais d'un nouvel éclat ce peuple se décore,

Quand il sait joindre encore
Le lierre de Virgile aux palmes des Césars.

Souvent aux mêmes jours les grands hommes naquirent,
Et les divers lauriers tous ensemble fleurirent.
L'élite des humains parut aux mêmes lieux,
Semblable sur la terre à ces sphères immenses,
Qui, malgré leurs distances,
S'attirent dans l'espace et partagent les cieux.

Tel Epaminondas brille avec Démosthène,
Malherbe sous Henri, Corneille avec Turenne;
Sous le vainqueur du Rhin que d'illustres moissons!
Que de divers talents, de clartés réunies,
De héros, de génies!
La gloire se fatigue à graver tant de noms.

C'est peu, c'est peu de voir la France ambitieuse,
Se montrer à la fois guerrière et studieuse;
On ne se borne point à forcer des remparts:
Ce n'est point seulement la guerrière science,
Unie à la vaillance,
C'est Vendôme ou Condé cultivant les beaux arts.

Ainsi les arts, du Pinde honorables transfuges,
Ont trouvé dans les camps des amis et des juges,
Quelquefois des rivaux. Tel ce héros du nord
Sur les bords de la Sprée a su toucher la lyre,
Et, plein d'un beau delire,
De Mars et d'Apollon il a signé l'accord.

Enfants de la victoire, il vous faut des Orphées;
Le clairon cede au luth autour de vos trophées;
Combien en eût détruit le temps injurieux,
Si les savantes sœurs de leur main vengeresse
Ne repoussoient sans cesse
Le voile de l'oubli prêt à tomber sur eux!

Achille se survit par la voix qui le chante:
Homere étoit muet sans les héros qu'il vante.
Point de fameux exploits, point de sublimes sons;
Le suprême génie et la vertu guerriere,
Dans leur noble carriere,
Se prêtent à l'envi de communs aiguillons.

Ce n'est point sous des rois asservis par des maires
Que renaît la science inconnue à nos peres,
C'est sous un roi guerrier qu'elle sort du tombeau.
Cette gloire étoit due à des mains triomphantes,
De fonder sous des tentes
Aux arts ressuscités un empire nouveau.

Nations, un laurier se flétrit sans un autre:
De deux genres de gloire osez former la vôtre.
Vrai symbole d'un peuple instruit et redouté,
L'aigle porte la foudre, et sa prunelle altiere
Fixe encor la lumiere
Dans les plaines du vide et de l'immensité.



## A MADAME D***,

**Sur la mort de son fils, âgé de huit ans.**

Tu perds un fils dès ses plus jeunes ans;
Douce espérance à ton cœur arrachée,
Tendre fleur que les vents de leur souffle ont séchée
Dès les premiers jours du printemps.
J'ai dû respecter des instants
Ou la douleur même a des charmes;
Pour détremper un noir poison
J'ai dû laisser couler tes larmes;
Mais après la nature écoute la raison:
A sa clarté si ton œil s'ouvre,
Tu ne verras plus de tombeaux,
Tu verras seulement l'asile du repos,
Et sous le cyprès qui le couvre
Un enfant à l'abri des maux.
Né de toi, mere tendre, il eût été sensible.
C'est un bien trop incompatible
Avec le bonheur et la paix:
Ah! juge-s-en par tes regrets;
Ton fils est délivré d'un avenir pénible,
Plus à plaindre vivant qu'il ne l'est chez les morts;
Il auroit bu jusqu'à la lie
La coupe amere de la vie
Dont il n'a touché que les bords.
Eh! que perd-il! qu'eût-il vu sur la terre?

Malheur, crime ou sottise, impuissance des lois,
Les préjugés, les passions en guerre,
Les humains policés et pervers à la fois,
Dangereux avec des mœurs douces,
Semblables à ces champs d'Enna
Couverts de fleurs, mais sujets aux secousses,
Mais souvent infestés des laves de l'Etna.
Qu'eût-il vu de plus près? rien, qu'un troupeau frivole
Sous le nom de société;
Des hommes personnels que l'intérêt isole,
La vertu sans honneur et l'or seul respecté;
La morale elle-même à l'usage soumise
Dans cette tourbe d'insensés,
Et l'honnête homme foible assez
Pour toucher dans la main de celui qu'il méprise.
En proie aux passions d'autrui,
En butte aux siennes, quel système
Contre la fortune et lui-même
Auroit pu lui servir d'appui?
Ton fils, un jour par son étoile
Peut-être tout entier vers le doute emporté
Auroit voulu lever un coin du voile
Qui nous cache la vérité;
Non pas ce que Nolet chercha dans son école,
Pourquoi la pierre tombe, ou pourquoi l'oiseau vole;
Vains secrets qu'on ignore avec tranquillité;
Mais qu'est-ce que notre être, et quel sort arrêté
Par la volonté souveraine
Hors des temps écoulés, attend la race humaine
Dans l'immobile éternité.
Incertitude affreuse à mon âme oppressée,

Et qui vingt fois sur mon chevet
Auroit desséché ma pensée
Si mon cœur ne m'en eût distrait,
Remettant tout dans ma foiblesse
A l'impénétrable sagesse
Du dieu juste et bon qui m'a fait.
Au sein d'une heureuse ignorance,
Ton fils exempt de ces combats
Est tombé doucement dans l'ombre du trépas.
Du milieu des jeux de l'enfance
Il franchit sans effroi l'abîme redouté
Au bord duquel épouvanté
L'homme se rejette en arriere,
Craignant la nuit et la lumiere,
Et l'horreur du néant et l'immortalité.
Heureux ceux dont le ciel abrége ainsi la course!
Perdre la vie aussi près de sa source,
C'est un échange et non pas une mort.
Ton fils a terminé son sort;
Mais du moins sous les lois de l'éternelle cause,
Par le plus court chemin arrivé dans le port,
Quelque part qu'il soit, il repose.

## A UNE PETITE FILLE DE QUATRE ANS,

Qui se plaisoit avec moi dans sa jeunesse.

Au feu qui dans tes yeux pétille,
A cette figure gentille

Dont soudain mon cœur raffola,
Justement, dis-je, le voilà
Qui, sans carquois et sans affiche,
A Paphos laissant son trousseau,
S'est avisé, pour faire niche,
D'un corps de robe et d'un fourreau.
Je ne me suis trompé de guere,
Tu n'y perdras guere à ton tour,
Si tu n'es pas le dieu d'Amour
Tu seras quelque jour sa mere.
Tu semblois te plaire avec moi,
Tu m'agaçois dans ta folie;
M'aimerois-tu de bonne foi?
Est-ce déja coquetterie?
Se peut-il? coquette à quatre ans!
Ah! la nature est un grand maître,
Et si par instinct tu peux l'être,
Que sera-ce dans d'autres temps?
T'ai-je plu? mais quel fonds y faire?
Ton goût n'aura pas de progrès;
A ton âge on est si légere!
On l'est encor long-temps après.
Dieux! l'avenir me désespere;
Quand ma mignonne aura grandi,
Je ne serai plus étourdi,
Je n'aurai plus le droit de plaire.
De quelque grâce printaniere
Chaque jour viendra te parer;
Mais que vais-je perdre à t'attendre!
Nous n'aurons pu nous rencontrer;
Je te verrai volage et tendre,
Dans l'illusion des beaux jours.

Cueillir les roses des amours
Quand je cesserai d'y prétendre.
Tout espoir devient superflu;
Aujourd'hui tu ne peux m'entendre,
Et dans quinze ans le voudras-tu?

# ÉPITRE A M. SEDAINE,

## ARCHITECTE ET POETE.

Ami charmant, quand je te vois
Tenant ton luth et ton équerre,
Ordonner, et soudain la pierre
Se placer docile à ta voix,
Je doute de ce que j'admire;
Je me dis, seroit-ce Amphion
Qui viendroit, au son de sa lyre,
Rebâtir Thebe? est-ce Apollon
Qui, banni du céleste empire,
Dans ces bas lieux revient construire
La ville de Laomédon?
Que j'aime à voir que tu t'amuses,
Entouré de plans, de dessins,
A faire ainsi venir les Muses
Au milieu de tes Limousins.
J'aime à te voir, de ces pantins
Gouvernant la foule automate,
T'élancer par le sentiment
Vers un art plus doux qui te flatte,

Et devenir au même instant
Anacréon et Dinocrate.
Cultive ce double talent;
Unir les goûts, c'est l'art des sages;
Mais songe que des derniers âges
La lyre est la plus sûre clé.
Pourquoi peint-on Pégase ailé?
C'est qu'un poëte, par la gloire,
Voit son nom bientôt publié;
Il vole au temple de mémoire:
Les autres arts n'y vont qu'à pié.
Ce palais qui presse la terre,
Cet obélisque renommé
Ne dure qu'autant que la pierre
Dont l'architecte l'a formé;
Il craint les fleches du tonnerre,
Les feux débordés des volcans,
Et les secousses de la terre,
Et la hache des conquérans.
Les chefs-d'œuvre de la pensée
Bravent aux seuls tant de revers,
Et du temps la lime émoussée
Ne mord jamais sur les bons vers;
Le temps leur fait bien moins la guerre
Qu'aux palais, qu'aux temples des Dieux:
L'Iliade s'élève au cieux,
Et l'antique Rome est sous terre.
Alexandre, comme un lion,
Fond sur Thebes épouvantée;
Qu'épargne-t-il? une maison
Que Pindare avoit habitée.
De ce poëte ingénieux

Il n'osa souiller l'héritage :
Il brisa les autels des Dieux ;
Mais il respecta leur langage.

## ÉPITRE A M***,

Qui, après avoir éte au service, avoit obtenu un bon de fermier-général.

Tu cedes donc à l'amitié
De ta jeune et tendre moitié !
Sa volonté devient la tienne ;
Tu quittes Mars, Plutus t'emmene.
Suis ce dieu frais et rebondi,
Au visage large d'une aune,
Au cou court, au ventre arrondi,
Qui répand le beau métal jaune ;
Qui, toujours richement couvert,
Le front levé, marche à pas fermes,
Et qu'autour d'un long tapis vert
On adore à l'hôtel des Fermes.
La guerre est le brillant métier
Des héros que le monde encense ;
Par l'honneur et par la vaillance,
Des états elle est le premier.
Mais hélas ! pour monter aux grades,
Ne faut-il pas souvent passer
Sur le corps de ses camarades
Que le plomb vient de renverser ?

Et tu vois que dans la finance,
Sans voir pour toi si brusquement
Expédier aucun vivant,
Te voilà maréchal de France.
Mais au faîte tant souhaité
Et du luxe et de la richesse,
Malgré ma médiocrité,
Honoreras-tu ma tendresse
De quelque sensibilité ?
Du fond d'une voiture leste,
Brûlant le pavé sur mes pas,
Lorsque, comme un trait, tu viendras
Barrer mon allure modeste,
Songeras-tu qu'à toi lié
Par une chaîne peu commune,
Sous tes traits j'ai vu l'amitié
Dans une plus humble fortune
A mes côtés marcher à pié ?
Sous ces lambris où la sculpture
Fait courir un léger dessin,
Où du goût l'élégante main
N'a point prodigué la dorure ;
Environné du superflu,
Sur les carreaux de la mollesse,
Quelquefois te souviendras-tu
Qu'aussi gai, loin de la richesse,
Sous d'autres toits plus ignorés,
Qui n'étoient vernis ni dorés,
Nous habitions avec simplesse ?
Te souviendras-tu qu'avec moi
Tu dis autrefois cent folies,
Que je te plus par des saillies

Que je ne trouvois qu'avec toi?
Dans l'oisiveté militaire,
Ta charmante inutilité
Toujours à la société
Se trouvoit prête à satisfaire;
C'étoit toujours le tour de plaire,
Et le moment de l'amitié.
Désormais c'est une autre affaire:
Dans la finance initié,
Comment te voir, si, dans ta place,
Des importuns, de temps en temps,
L'amitié ne te débarrasse?
Pour les esclavages brillants
Pardonne mon indifférence;
Pleins des rêves de l'espérance,
D'autres se forgent des liens;
Ma chimere est l'insouciance,
Ma fortune est l'indépendance;
Je suis à moi: voilà mes biens.
Non qu'en cynique ici je fronde
Et l'opulence et les heureux,
Je ne vois les biens de ce monde
D'un œil jaloux ni dédaigneux;
Ruisseau foible, échappant aux yeux,
Mais roulant une onde limpide
Dans les champs de la liberté,
J'aime à voir la course rapide
Dont le Pactole est emporté.
Ta félicité m'est commune;
Et ton ami, sans nuls desirs,
Sera riche de ta fortune,
Et jouira de tes plaisirs;

Au lieu d'aller risquer ta vie
A plus d'une attaque hardie,
Dans plus d'un combat inhumain ;
De braver le plomb assassin
Qui, de la mort portant le germe,
S'échappe, à l'aide de la main,
Hors du tube qui le renferme ;
D'affronter ces bouches d'airain
D'où sort le salpêtre en tonnerre,
Et ces redoutables chemins
Qui cachent d'affreux souterrains,
Cruels prodiges de la guerre,
D'où la foudre part sans éclair,
D'où la mort, par un art perfide,
Travestie en mine homicide,
Fait sauter nos Césars en l'air :
Dans les nouvelles destinées
Du poste heureux qui t'est promis,
Tes soldats seront tes commis,
Et tes campagnes des tournées.
Que j'aurois de contentement
De te voir en nouveau confrere
De l'aréopage opulent,
Faisant raccourcir ta rapiere,
La changer pacifiquement
En épée à la financiere !
Vis pour porter avec éclat
Dans une nouvelle carriere
Cette grâce si familiere
A ceux de ton premier état !
Tes principes, ton caractere,
L'heureuse habitude de plaire,

Te sauveront des airs bourrus
De la suffisance importune,
Qui n'appartient qu'aux parvenus
Et qu'aux bâtards de la fortune;
Elle enivre un cœur sans vertus,
Pour qui sa faveur est nouvelle:
Mais tous ses trésors obtenus
Ne sont qu'un sourire de plus
Pour un cœur libre et né pour elle

## LE LEVER DU SOLEIL.

Déja l'astre du jour s'est emparé du ciel;
Il lance par faisceaux ses rayons sur la terre,
Et je découvre à sa lumiere
Les prodiges sortis des mains de l'Eternèl.
Mon ame, élance-toi vers cette clarté pure;
Des portes du matin, admire la nature,
Et remplis-toi de son auteur.
Ah! si nos yeux pouvoient, sans blesser leur paupiere,
Approcher du soleil, contempler sa splendeur,
Et s'enfoncer dans sa lumiere,
Ils ne verroient qu'un océan de feux,
Que ne bornent aucuns rivages,
Que tourbillons brûlants luttant sans cesse entre eux,
Et dès la naissance des âges
Embrasant les plaines des cieux.

La pierre se dissout, bouillonne avec furie
Au sein de ses foyers ardents;
La flamme roule par torrents,
La lumiere par flots jaillit et tombe en pluie.
C'est aux clartés de tant de feux divins
Que marchent les saisons, qu'agissent les humains.
Mais, grand Dieu, cet amas de lumiere éternelle,
Qu'est-il devant tes yeux? à peine une étincelle;
Ce disque dont tes mains ont arrondi les bords,
Dont jamais les feux ne s'épuisent,
Colore seulement la surface des corps
Où ses rayons se brisent.
Ton œil, plus pénétrant, perce leurs profondeurs,
Réunit sous un point les déserts de l'espace;
Il ne parcourt pas, il embrasse,
Et du même regard il sonde tous les cœurs.

## L'IMPOT DE FORTUNE.

Cette déité si légère,
Qui du sort des humains se joue aveuglément,
Leur envoie un double émissaire,
L'occasion et l'accident;
L'une vient à nous la premiere,
De son passage il faut saisir l'instant:
L'autre, de traîtresse maniere,
Nous suit sans bruit et nous surprend:
L'une nous échappe souvent;
A l'autre nous n'echappons guere.
Pour moi, je puis braver la déesse au bandeau,

Son caprice et sa perfidie :
Qu'elle ride son front, qu'ensuite elle sourie,
Et puis se fâche de nouveau,
Je passe volontiers sur sa bizarrerie,
Et je sauve ainsi mon repos ;
J'ai pour système dans la vie
D'envier peu les premiers lots ;
Trop sûr que plus l'enchanteresse
Dans son perfide sein nous berce et nous caresse,
Plus il faut craindre ses retours ;
Que, dans une quinte subite,
De ses propres bienfaits la cruelle s'irrite ;
Que le malheur est prêt à fondre sur nos jours.
Ah ! le mieux, c'est qu'elle m'oublie :
Et même, lorsque dans mes vœux
Son caprice me contrarie,
Je me dis, du bonheur il préserve ma vie :
J'étois perdu s'il m'eût fait plus heureux.
Ainsi ses moindres dons sont mieux à mon usage :
Les maux n'en sont pas si voisins :
Moins de joie et moins de chagrins,
Voilà la devise du sage.

Vivent les contrariétés !
Je les reçois comme piqûres
Qui nous exemptent des blessures
Que nous font les adversités :
Hé ! qu'un malaise nous survienne,
Quelque rhume, quelque migraine,
C'est dispense de maux plus grands,
Une incommodité légere,
Un accès de fievre éphémere

Consuma quelquefois des levains dévorants,
Et trompa la faux meurtriere.
Tois qui dis, un tel est heureux;
Qu'en sais-tu? dans son cœur vois-tu ce qui se passe?
Sais-tu ce qui manque à ses vœux?
Privation équivaut à disgrace:
Nul n'est heureux en tout, nul n'est heureux long-temps;
Point de faveur du sort gratuite ni complete:
Quiconque la reçoit, l'achete.
Dans le triste cours de nos ans,
Le malheur, de tout temps, fut un impôt par tête;
A qui, pour l'éviter, présenter sa requête?
L'un s'éleve aux honneurs, l'asthme vient l'oppresser,
Sous le cordon qui le décore;
L'autre, que l'intérêt dévore,
Court les deux mers pour amasser;
Il a triplé ses fonds aux comptoirs d'Amérique;
Il ignore les traits que le sort lui gardoit;
Il revient, il débarque, un procès l'attendoit.
Cet autre est dans l'éclat de la faveur publique,
Son nom brille par-tout de gloire environné;
Et sans relâche infortuné,
Son cœur nourrit le ver d'un chagrin domestique.
Ce mortel exempt de souci,
Vieux favori de la fortune,
Qui sembloit être jusqu'ici
Excepté de la loi commune,
Trouve près de son terme un abîme imprévu;
Son fils le déshonore, il gémit d'être pere;
De la rigueur du sort le voilà convaincu,

Et sous le poids de sa misere,
Il s'écrie : ah ! j'ai trop véeu.
Mais les plus grands malheurs sont ceux que l'on mérite :
N'armons pas contre nous notre propre conduite :
D'un ciel en feu la foudre part,
Elle gronde et tombe au hasard,
Et nous irions sur nous l'attirer dans sa chûte !
Le sage aux coups du sort comme un autre est en butte,
Mais plus qu'un autre échappe à sa malignité ;
Il présente peu de surface ;
Le plus qu'il le peut il s'efface,
Le trait vole et passe à côté.
Quant aux autres malheurs qu'à l'humaine nature,
Attacha la nécessité,
Que sert un frivole murmure,
Puisque nul n'en est exempté ?
Trop sûrs que le bonheur est de mauvais augure,
Quand la Fortune entre chez nous,
Recevons-la comme simple visite,
En nous attendant à sa fuite,
Et plus souvent à son courroux ;
Songeons, durant le calme ainsi que dans l'orage,
Que d'entieres prospérités,
Que d'entieres calamités,
Sont rarement notre partage ;
Que les biens ont leur alliage,
Et les maux leurs indemnités.

## A M. DE VILLEPATOUR,

### INSPECTEUR-GÉNÉRAL DE L'ARTILLERIE.

A travers bombes et grenades,
Toi qu'on a vu monter aux grades,
Et te faire un si grand renom,
Toi pour qui le bruit du canon
Vaut les plus belles sérénades.
Tu reviens du pays flamand
D'inspecter ces bronzes funestes,
Pires que les foudres célestes,
Et que tu braves si gaîment:
Mais c'étoit là pour ton courage
Un amusement trop léger;
Tu n'as point couru de danger,
Tu n'as pas fait un bon voyage.
Quoi donc? ne te suffit-il pas
De plus de quarante ans de gloire,
Et que chacun ait en mémoire
Tes prouesses dans les combats?
De tes travaux opiniâtres
Mons et Fribourg sont les théâtres,
Philipsbourg vit ta valeur,
Et tu portes sur ton visage
Plus d'un éclatant témoignage
De ton audace au champ d'honneur.

Noble ennemi des flatteries,
Brave et loyal Villepatour,
A ton roi tu ne fis la cour
Qu'en présence des batteries;
De ta gloire unique artisan,
Habile autant dans les batailles
Que tu fus mauvais courtisan,
Ton nom seul alloit à Versailles.
C'est à toi, digne chevalier,
Si renommé par tes services,
Que sied bien ce cordon guerrier,
Plus brillant sur des cicatrices;
Aux secrets d'un art destructeur
Initié dès ta jeunesse,
Tu conserves dans la vieillesse
Le feu de ta première ardeur.
Vienne le cours des ans rapides
Flétrir ce front si belliqueux,
Empreint des foudres homicides,
Près de ces sillons glorieux
On ne verra jamais les rides.

## AU CARDINAL DU PERRON.

Toi, dans le rang des cardinaux,
Moi, sans titre au rang des profanes,
Du Perron, pourquoi de tes mânes
Viens-je interrompre le repos?

Pardonne; j'ai l'ame un peu vaine
D'avoir vu ton grand nom mêlé
Dans ma famille Neustrienne;
Et puisqu'enfin j'ai cette aubaine,
J'aime assez qu'il en soit parlé.
Par un écart d'une autre espece,
Je t'écris sans trop savoir où;
J'étois vain, je paroîtrai fou,
J'aurai beau mettre sur l'adresse:
Au flambeau de la chrétienté,
Au grand maître de la parole,
Au soutien de la papauté
Et du moderne Capitole;
Les rayons de ton auréole
Etincellent trop loin de moi,
Ma missive vaine et frivole
Ne parviendra pas jusqu'à toi.
J'ai cependant une espérance:
Les ames, dit-on, dans l'absence,
Sans messager, sans aucun tiers,
Des bouts même de l'univers,
Peuvent être en correspondance (1):
Pourquoi dans un monde inconnu,
Dans cette sphere de silence
D'où rien encor n'est revenu,
N'aurois-tu pas l'intelligence
De l'hommage qui t'est rendu,
Et de ta défunte éminence
Ne serois-je pas entendu?

---

(1) Système des Platoniciens.

Malgré la sévere science
Où tu surpasses tes rivaux,
Nous avons, plus que l'on ne pense,
De points communs dans nos travaux.
Oui, ton génie, auguste titre
Au dessus du cardinalat,
Et qui te fit le digne arbitre
De plus d'un célebre débat,
Ton éloquence au consistoire,
Pour obtenir de Paul jaloux
Le pardon d'un prince, entre nous,
Absous déja par la victoire;
C'est par là que tu tiens aux goûts
Sur qui je veux fonder ma gloire;
Quand ton génie ultramontain
Avec Mornay lutte et s'exerce,
Nul ne tient plus ferme en sa main
La lance de la controverse:
Mais tu sus chercher d'autres prix;
Et de l'arene scholastique
Par intervalle tu sortis
Pour respirer l'air poétique;
Trois lyres sur ton écusson,
Qu'on frappa sans doute au Parnasse,
Prouvent assez que dans ta race
On voyageoit sur l'Hélicon.
Aussi, quoiqu'avec moins de grâce,
Moins de cadence que Bernis,
Tu pinças de tes doigts bénis
Le luth harmonieux d'Horace;
Tu sus du moins chérir son art
Même au pays de nos derviches,

Dédaignant le peuple cafard,
Ses mœurs et ses vertus postiches ;
Et tu fis bien, parle sans fard ;
Conviens que le controversiste,
Sous un ciel toujours assez triste,
Est resserré par le terrain ;
Qu'il s'agite à la même place,
Et fait dans un étroit espace
Bien plus de pas que de chemin.
Le poëte avec moins de peine
S'élance dans de vastes champs,
Et deux coursiers sont différents,
L'un au manége et l'autre en plaine.
Cet art des vers, qui, de ton temps,
Débile encore et sans élans,
Se traînoit presque dans l'enfance ;
Cet art qui, parmi tes travaux,
Te consoloit de l'éminence,
Me sert d'étude et d'existence,
Et ne servoit qu'à ton repos.
Mais ne crois pas mes sons frivoles,
Ni qu'ils se perdent dans les airs,
Si j'aime à moduler des airs ;
Sur ces airs je mets des paroles.
Le vrai poëte né penseur
Au philosophe n'en doit guere ;
Eloquent abréviateur,
Il jette par traits la lumiere ;
Animé du feu qu'il reçut,
Il devine ce qu'il ignore ;
Il prend son vol, il est au but,
Lorsque l'autre calcule encore.

## A M. LE MARQUIS DE SAINT-MARC.

A la franchise militaire,
A la science du bon ton,
Au talent si rare de plaire,
Tu joins l'art d'orner la raison ;
Le Parnasse est ta garnison,
Et la lyre t'est familiere
Autant que le fut l'esponton.
 A ce spectacle où Polymnie
Voit lutter les opinions (1),
Où le fiel de la zizanie,
En l'honneur de nos Amphions,
Est versé pour libations
Sur les autels de l'Harmonie,
Ta Melpomène en gantelets,
D'attitude chevaleresque,
Offre des siecles bannerets
L'histoire vive et pittoresque.
 Sans les gloires du magasin,
Sans ces radieuses momies
Qui descendent d'un ciel serein
Sur des nuages à poulies;
Sans éclairs à l'esprit-de-vin,

(1) Allusion aux querelles de la musique.

Sans vols boiteux le long d'un cable,
Sans les diables et sans les dieux,
Et tout l'attirail de la fable,
Tu sais intéresser nos yeux,
Notre esprit, notre ame encor mieux
Par une action véritable.
C'est ton Apollon martial
Qui vient nous ouvrir la carriere
De l'Opéra national,
En même temps que la barriere
De cette lice meurtiere
Où Raimond abat son rival (1)
As-tu posé cette trompette ?
Comme guerrier, comme poëte,
Tu chantes l'essor glorieux
De ce belliqueux la Fayette,
Jeune Hector qui part sans adieux,
Et court dans un autre hémisphere,
Jaloux de signaler son nom,
Offrir son bras auxiliaire
Aux républicains de Boston.
Autre image plus pacifique !
Tu te plais à dresser aux moeurs
Un nouveau théâtre comique
Orné de hochets et de fleurs.
Tes scenes simples et morales,
Un dialogue à sentiment,
Forment bien mieux le peuple enfant
Que les leçons collégiales,

---

(1) Dans l'opéra d'Adele de Ponthieu.

Où les gloses catéchismales
De la béguine d'un couvent.
Ainsi, vainqueur du ridicule
Que nos vicieux du bel air,
Par jalousie et sans scrupule,
Jettent sur l'auteur noble et fier
Dont la plume avec avantage,
Sert les droits de l'honnêteté,
Tu poses sur ton moindre ouvrage
Le cachet de l'utilité.

## A M. DORAT,

### A l'occasion du poëme de la Peinture.

Toi, notre Ovide et mon ami,
Toi qui d'un courage affermi,
D'une ame sensible et loyale,
Défendis ma cause en tout temps
Contre la haine cordiale
Des sots, des nuls et des méchants;
Toi-même en butte à leur cabale,
Par la foule des vers charmants
Que la vagabonde immortelle
S'empresse à porter sur son aile
Jusqu'au bout des deux continents,
Mes vers obtiennent ton suffrage,
Quelque orgueil doit m'être permis:
J'acquiers de nouveaux ennemis,

Ah ! j'ai donc fait un bon ouvrage.
Au champ des arts, chez les guerriers,
Dans l'église, on connoît l'envie;
L'envie est par-tout une ortie
Qui ne croît qu'au pied des lauriers:
Mais que m'importe l'humeur vaine
De ces petits électorats,
Où l'on dénigre à la semaine
Tout ouvrage qui n'en sort pas?
Qu'importent ces nains ridicules,
A l'air gauche et collégial,
La main rouge encor des férules,
Et frondant d'un ton doctoral;
Et ce peuple non moins frivole
De désapprobateurs oisifs,
D'enthousiastes sur parole,
Ou d'admirateurs exclusifs,
Immolant tout à leur idole?
Le temps met fin à ces procès,
Et les ouvrages à leur place,
Et je me sens assez vivace
Pour voir quelques jours mes succès.

Contre les clameurs passageres
Le vrai talent est aguerri;
Par les vampires littéraires
Le sage n'est point amaigri;
Dans la paix d'un loisir chéri,
Muni d'un heureux stoïcisme,
Il peut dire, loin des prôneurs,
Je ne dois qu'à moi mes honneurs:
Voilà quel est ton égoïsme:
Voit-il les triomphes d'autrui?

Il triomphe, il jouit lui-même;
Et d'un cœur libre, épanoui,
Voit la gloire de l'art qu'il aime.
L'ame froide est au rang des morts;
L'homme sensible, le génie,
Eprouve de nobles transports;
La palme qu'un autre a cueillie
Est à ses yeux l'honneur du corps.
  Hiboux de la littérature,
Qui poussez vos cris dans la nuit,
C'est dans l'espoir qui m'a séduit
De percer votre foule obscure,
Que, vers d'heureux goûts emporté,
J'ai de l'ambition commune
Si peu connu l'activité;
Si peu courtisé la fortune:
Sûr que la médiocrité
Convient mieux à qui sert les muses,
Et que ces aimables recluses
Veulent un réduit écarté,
Loin du bruit qui suit la richesse,
Loin de la léthargique ivresse
Du luxe et de la vanité.
En des mains de finance avides
Souvent le luth se détendit;
Le laurier des arts se flétrit
Dans le jardin des Hespérides.
Un nom, voilà le vrai trésor
D'un génie aux muses fidele.
A la course Atalante excelle:
Pour ramasser des pommes d'or

Elle ralentit son essor,
Et le prix est perdu pour elle.

# SONNETS

## DE MADAME LA COMTESSE DE GRISMONDI (1),

Traduits de l'italien.

### PREMIER SONNET.

Heure cruelle et prompte, heure qui me rappelles
Trop tôt pour mon malheur, loin de ces bords mouillés
Par les flots de l'Adige, et de fleurs émaillés,
Pour hâter mon départ tu bats déja des ailes.

Soit que l'Aurore au loin se leve à l'horizon,
Soit que l'ombre ait chassé la clarté fugitive,
Sur les monts, dans les bois, j'irai, triste et plaintive,
Te chercher, toi que j'aime, et répéter ton nom.

(1) Madame la comtesse de Grismondi est très connue par une traduction en vers italiens de la belle ode du poëte Le Brun, à Buffon, sur la convalescence de l'auteur de l'Histoire naturelle. Voyez, dans le tome IV des œuvres de Le Brun, la lettre de ce dernier à cette dame, au sujet de la traduction de son ode.

Mais tes serments, peut-être, et tes promesses vaines
Que tu gravas cent fois sur l'écorce des chênes,
Hélas! s'envoleront en proie aux vents jaloux.

Croissez, arbres chéris, empreints d'ardeurs si belles,
Et puissent avec vous nos amours mutuelles
Croître malgré l'absence et durer comme vous!

SECOND SONNET.

Si la douceur des vers, si leur aimable empire
Sut désarmer et l'ours et le tigre autrefois,
Si l'on vit accourir les rochers et les bois.
Vers les sons tout-puissants modulés par la lyre;

O toi, génie aimable, à qui seul elle échut,
Toi que du haut du Pinde Apollon même inspire,
Qui sais si bien toucher les fils d'or de son luth,
Est-il nymphe ou berger qui ne t'aime et t'admire?

Un moment, par pitié des chagrins où je suis,
Prête-moi ta guitare instruite à faire entendre
Ces sons harmonieux dont l'accord est si tendre!

Je pourrai voir alors l'auteur de mes ennuis,
Ce cœur dur comme un roc et sourd à mes alarmes,
S'attendrir et cesser d'insulter à mes larmes,

A MADAME

# LA COMTESSE DE GRISMONDI,

DONT J'AI TRADUIT LES DEUX SONNETS PRÉCÉDENTS.

Jeune et charmante ultramontaine,
Et si brillante et si peu vaine
Des dons que le ciel vous a faits,
Le traducteur le moins stérile
Ne peut pas plus rendre les traits
De votre esprit vif et facile,
Que le peintre le plus habile
Ne peut exprimer vos attraits.
C'est rarement qu'avec succès
Dans l'art de traduire on s'exerce;
Les langues perdent au commerce;
Leurs échanges sont au rabais.
Le copiste le plus fidele
Est, pour le lecteur dégoûté,
Semblable à l'amant maltraité,
A qui sa dame trop cruelle
Tient moins compte, plus elle est belle,
De sa vaine fidélité.
Pour vous que les Muses inspirent,
Dont au jour les beaux yeux s'ouvrirent
Dans ce territoire des arts,

Berceau de Virgile et du Tasse ;
Quoique j'aie un nom au Parnasse
Qui m'ait attiré vos regards,
Quoique sur-tout votre suffrage
Ait enorgueilli mon courage,
Laure nouvelle, ô Grismondi !
N'est-ce pas être trop hardi
Que de toucher à votre ouvrage ?
Faite pour orner l'Hélicon,
Trop oisive par modestie,
Lorsqu'une douce fantaisie
Vous amene au sacré vallon,
De quel favori d'Apollon
N'exciteriez-vous pas l'envie ?
Qui lit vos vers pleins d'harmonie
Se sent toucher profondément
Par mille grâces naturelles,
Dont n'approchent que rarement,
Avec leurs phrases les plus belles,
Nos merveilleux à sentiment.
Parlez-vous d'ardeurs mutuelles ?
Est-ce d'ingrats que vous rêvez ?
L'Amour a tiré de ses ailes
La plume dont vous écrivez.

## A LA MÊME

Qui avoit joué le rôle d'Hypermnestre dans la tragédie de ce nom, traduite en italien.

Illustre et divine inconnue,
Mes vers sont embellis par vous :
Je porte mon front dans la nue ;
Vous m'avez fait mille jaloux.
Recevez mon hymne, elle est due
A des talents si précieux.
Loin de moi le ciel vous fit naître :
Soyez pour moi semblable aux Dieux,
Qu'on adore sans les connoître.

## LETTRE

### DE MADAME LA COMTESSE DE GRISMONDI,

À M. LEMIERRE.

C'est à vous, monsieur, que je dois quelques louanges que j'ai remportées dans la tragédie d'Hypermnestre. Il est vrai, le spectacle a eu beaucoup de succès. Mes concitoyens se sont empressés pour le voir, et plusieurs étrangers y sont accourus. Mais,

malgré tout mon amour-propre, monsieur, j'ai su connoître que je devois à votre sublime tragédie le peu d'éloge que l'on vouloit m'accorder. Un rôle tel que celui de l'incomparable Hypermnestre, plein de grâce, de force, et aussi intéressant, devoit plaire, quoique joué sans art, comme il l'a été par moi.

Que puis-je vous dire, monsieur, des vers dont il vous a plu m'honorer? M. Beltramelli, mon ami, à qui vous les avez envoyés, a voulu d'abord les faire imprimer, sûr que rien n'auroit pu me charmer et flatter davantage. En effet c'est bien avec raison que je suis fiere d'avoir pu occuper quelques moments l'esprit d'un homme tel que vous.

J'avois le bonheur, monsieur, de vous connoître par tous vos ouvrages pour un des plus célebres écrivains de la France; et M. Beltramelli, qui vous a fréquenté pendant son séjour à Paris, m'a aussi souvent parlé de vous et de votre mérite.

Je voudrois pouvoir, monsieur, vous témoigner la plus vive reconnoissance de mon cœur. M. de Mocenigo, ambassadeur de Venise, aura la bonté de vous dire ce que je souhaiterois vous répéter mille fois moi-même.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments d'estime et de la plus sincere reconnoissance, etc.

## A MON AMI BILLARD,

**Sur son oisiveté.**

Eh bien! es-tu donc las d'écrire?
Et de ton amer encrier
Tu ne tires donc plus de ces traits de satire
Où tu m'as vu me récrier?
Je t'ai vu le vengeur des vrais fils d'Uranie,
Aux cabales du jour donnant un démenti,
Chasser du temple du génie
Plus d'un célebre intrus placé par un parti;
Et courageux Iconoclaste,
De ces Idoles du faux goût
Aux yeux du sot enthousiaste
Ne laisser aucune debout.
J'aime le ton fougueux de tes mercuriales;
Je me plais à t'entendre, agitant tes esprits,
D'une voix de tonnerre enflant tes amygdales,
Nous réciter tes vers du feu dont tu les fis.
Laisse crier au goût tant de froids pédagogues,
Nos poëtes de sens rassis;
La verve, la chaleur qui monte à tes esprits,
Sont les atomes analogues
Qui m'attachent à tes écrits.
Mais avec le talent dont nous sommes épris
Pourquoi donc mettre ton étude
A hérisser tes meilleurs vers

De mots surannés qu'a couverts
La mousse de la désuétude ?
— Mais ils sont justes ! — Soit. — Expressifs ! —
J'en conviens. —
Mais Regnier, Rabelais, s'en servoient avec grâce.—
Ces mots sont de leur siècle, il faut qu'on les leur
passe ;
Après deux cents ans, toi, tu viens :
De leurs expressions sépare leur morale.
Veux-tu parler comme eux ? fais donc en même temps
Découper sous ton nez la moustache royale ;
Chausse soulier carré, quoiqu'on le porte ovale.
L'usage est une loi, tout change avec les ans.
Au moyen d'une digue autrefois Tyr fut prise ;
Est-ce ainsi dans nos jours qu'elle seroit conquise ?
Employons-nous la fronde et les faux sous un char ?
Notre mode est-elle à la guerre
La même qu'au temps de César ?
L'art d'un moine en nos mains a remis un tonnerre;
Est-ce avec le belier qu'on battroit Gibraltar ?
Rapproche-toi donc de notre âge,
Pour les termes gaulois prends un peu moins d'a-
mour.
La clarté tient au mot d'usage ;
Celui qu'on n'entend plus devient un abat-jour :
Garde ton feu, ton style, et change ton langage.
Chacun suit son attrait, le pamphlet est le tien ;
Censeur amer, mais ferme ami du bien,
Tu n'attaques point la personne ;
L'honneur est comme l'œil, il se blesse d'un rien.
Tu n'en veux qu'aux écrits qu'un bel esprit pom-
ponne,

Au sentiment que l'on raisonne,
A ce philosophique argot
Dont notre langue s'empoisonne,
Aux vers maniérés, au faux goût en un mot.
Mais quand ton démon te gouverne,
D'aucun terme vieilli ne te laisse tenter;
Et par les froids rimeurs te sentant irriter,
Entre en colere à la moderne.

## FRAGMENT D'UNE ÉPITRE

### DE MADAME LA COMTESSE DE GRISMONDI

#### A SES VERS, TRADUITE DE L'ITALIEN.

Objets de tendresse,
Ma lyre et mes vers!
Que le sort m'oppresse
Du poids des revers;
Qu'il daigne me rire,
Vous serez toujours,
Mes vers et ma lyre,
Mes seules amours.
Eh! sous votre auspice,
Quel temps si couvert
Qui ne s'éclaircisse!
Par vous seuls je vis
Tous mes pas suivis,
Au bord des abîmes,

Sur les âpres cimes
Du fier Mont-Cénis.
Des Alpes qu'assiége
L'éternelle neige
L'aspect me fut doux;
De ces hauteurs même
Le péril extrême
Me plut avec vous.
Autre scene éclose
D'objets plus riants:
Quand je vins aux champs
Que le Rhône arrose,
Bords industrieux,
Si chers au commerce,
Par les dons heureux
Que sa main nous verse!
Quand je descendis
Et qu'ailleurs je vis
La rive fertile
Où la Seine, aux cris
Du bruyant Paris,
Coule si tranquille
Au pied de l'asile
De ses rois chéris.
Epoque immortelle!
Toujours, ah! toujours
Mon cœur se rappelle
Avec quel discours
Plein de courtoisie
Je fus accueillie
De ce grand Buffon,
Cet esprit fécond,

Qui de la Nature
Sondant les ressorts,
Ouvrit ses trésors
D'une main si sûre,
Et, par maint écrit
D'un style énergique,
De Pline obscurcit
La splendeur antique.
Avec quel accueil,
Dont mon cœur s'honore,
Me reçut encore
Lalande, dont l'œil
Pénetre sans peine
Cette immense scene
Qu'étalent les cieux
Pour lui si visibles,
Mais inaccessibles
Aux vulgaires yeux.

---

## A MADAME ÉLIE DE BEAUMONT.

Vous qui, parmi les neuf savantes,
Figurez sur le double mont,
De fleurs mille fois trop brillantes
Vos mains ont couronné mon front:
Déja de soi l'orgueil frivole
N'est que trop prompt à présumer;
L'encens qu'on brûle pour l'idole

Sert souvent à la consumer;
Le talent trop vanté s'arrête;
L'esprit par ce charme énervé
Recule et rampe loin du faîte
Où, sans la vapeur qui l'entête,
Il seroit peut-être arrivé.
Jadis le jeune Télémaque,
Suivant un phosphore flatteur,
Débarqua sur un bord trompeur,
Croyant embrasser son Ithaque:
De l'amour-propre suborneur
C'est là l'image allégorique,
Quand la folle présomption
Pour le point de perfection
Nous fait prendre un but chimérique:
Craignez pour moi l'heureux accueil
Dont vous honorez mon ouvrage;
Sauvez ma muse de l'orgueil
Que doit donner votre suffrage;
Montrez par un goût sûr et sage,
En décidant de mes travaux,
Combien votre raison differe
Du fiel que verse l'esprit faux
D'une chouette hebdomadaire.
A nos écrits soyez sévere;
Mais si quelque tendre billet
Vous est adressé de Cythere,
Soyez indulgente au poulet;
Que la muse alors soit bergere.

## ÉPITRE

### A MADAME DE VERMENOUX.

Dans des entretiens où m'inspire
Votre grâce et votre gaîté,
Souvent je vous ai vu sourire
Aux boutades, même au délire
De mon cerveau trop exalté.
Mais dans une missive oiseuse
Je serai moins sur le trépied
Qu'en une dispute joyeuse
Où votre esprit est de moitié.
M'accouderai-je à mon pupitre
Pour vous traiter, dans une épître,
Ou de Minerve ou de Junon,
Ou pour mettre sur votre nom
D'autres sobriquets héroïques
Traînés dans les sonnets antiques
Ou de Ronsard ou de Villon?
Parcequ'entre divers mérites,
Qui seroient l'objet de mes vers,
De vos tables sans tapis verts
Les chances du jeu sont proscrites;
Qu'autour d'un ennuyeux loto
Tout le bonheur de votre vie
Ne dépend point de la sortie
D'un capricieux numéro;

Mais qu'au lieu de cet exercice,
Du temps sage appréciatrice,
Née avec un jugement sain,
Dans le fond de votre bergere,
De bons livres sous votre main,
Vous vous dérobez, solitaire,
Au tourbillon d'un monde vain;
Prendrai-je acte de la lecture
Qui seconde en vous la nature
Pour vous afficher bel esprit,
Pour vous joindre au cercle en crédit
De ces ex-beautés dénigrantes
Qui par réforme sont pédantes,
Et philosophes par dépit?
A Dieu ne plaise que je blesse
Vos intentions et vos goûts:
Quelque vains que nous soyons tous,
Comme riverains du Permesse,
Je consens par délicatesse
Que ces vers ne soient qu'entre nous;
Je n'écris point sous double adresse,
L'une au public, et l'autre à vous.
C'est ainsi qu'une humeur discrette,
Bien qu'on sache ce que l'on vaut,
Réprime en moi, lorsqu'il le faut,
La gloriole du poëte:
Eh! vous ne rirez que trop tôt
D'un défaut dont mon art m'avoue!
Déja les Zéphyrs sont plus chauds,
Et le char fleuri des gémeaux
Sur les derniers tours de sa roue
Nous amene des jours plus beaux:

J'irai donc vous chercher vers Seve,
Dans ce parc riant qui s'éleve
Sur le penchant des verts côteaux;
Là, sous l'ombrage des ormeaux,
A l'aspect des bords de la Seine,
Nous examinerons sans peine,
Dans nos agréables débats,
Si l'altiere philosophie,
Dont mon siecle fait tant de cas,
Doit fièrement prendre le pas
Sur la divine poésie;
Si la renommée a toujours
L'estime publique à sa suite;
Si les écrits, pour avoir cours,
Ont besoin d'un autre secours
Que d'un véritable mérite;
Si le nombre est fécondité;
Si la gloire contemporaine
Est toujours l'attente certaine
D'un nom chez la postérité;
Et si, malgré l'expérience,
Sur Pradon et sur Colletet,
Des temps pour faire le trajet,
Il est des chambres d'assurance
Dans nos hôtels de Rambouillet.

## A MADEMOISELLE DE ***,

Qui avoit l'habitude de veiller.

Eh ! quoi, des heures de repos
Faire des veilles meurtrieres,
Et fouler aux pieds des pavots
Qui devroient couvrir vos paupieres !
Vous fiez-vous à vos vingt ans ?
Ou, lasse de vos agréments,
Dans votre nocturne manie,
Voulez-vous, sous un œil éteint,
Remplacer les fleurs d'un beau teint
Par la pâleur de l'insomnie ?
Hélas ! sur les ailes du temps
La beauté s'envole assez vite !
Ne précipitez point sa fuite
Par des caprices imprudents.
Héro veilloit, mais pour attendre
Le jeune et fidele Léandre,
Qui bravoit un ciel obscurci
Et l'onde en courroux, pour se rendre
A son tête-à-tete chéri.
Pénélope faisoit aussi
De ses nuits l'entier sacrifice,
Attendant toujours son Ulysse,
Objet de son tendre souci.
Mais vous qui, malgré la couronne

Dont les grâces vous ont fait don,
Semblez vivre dans l'abandon
Des droits que la beauté vous donne;
Vous dont l'esprit se passionne,
Non le cœur; vous enfin, dit-on,
Qui n'attendez jamais personne,
Quel est donc ce travers nouveau?
Vénus, aux couleurs si vermeilles,
N'a point choisi pour son oiseau
Le hibou, triste amant des veilles.
Au sommeil laissez-vous gagner;
Car, de votre couche déserte,
C'est trop long-tems vous éloigner;
Et de vos nuits en pure perte
L'Amour commence à s'indigner.
Il venge l'affront qu'on lui cause:
Optez donc, et dès aujourd'hui,
Ou dormez lorsque tout repose,
Ou veillez quelquefois pour lui.

## A MADEMOISELLE CANAVAS,

### CELEBRE CHANTEUSE,

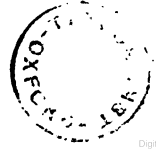
Qui avoit obtenu en Angleterre la liberté de six prisonniers françois.

Par des sons pleins de douceur,
Tels que le dieu de la lyre
Aux bords du Tibre en inspire

A ce peuple né chanteur,
Avoir su faire sourire
L'Anglois austere et rêveur;
O toi! rivale d'Orphée,
C'est là le moindre trophée
Dont tu dois tirer honneur.
L'insulaire en belle humeur
Qui jette l'or à poignées
Au virtuose, à l'acteur,
T'offre en vain plus de guinées
Que l'aurore sur les fleurs
Ne laisse briller de pleurs
Dans les belles matinées.
L'or a pour toi peu d'attraits.
« Qu'on délivre six Français,
« Qu'on abrege leurs alarmes:
« Voilà, dis-tu, mes souhaits.
« Si mes chants ont quelques charmes,
« C'est le seul prix que j'y mets. »
Près d'une muse si rare
Qu'illustre tant de vertu,
Quel monstre paroîtras-tu,
Hérodias trop barbare,
Dans ton triomphe honteux!
Quoi! de ta danse légere
Tu demandes pour salaire
Que le sang coule à tes yeux!
Quel incroyable assemblage
De grâce et de cruauté!
Joindre les arts du bel âge
A tant d'inhumanité!
Le zéphyr souffler l'orage!

Telle est la férocité
De la perfide syrene,
Qui vers les écueils cachés
Par des chants si doux entraîne
Ceux que leur charme a touchés.
O toi ! dont l'art est propice
Autant qu'il est enchanteur,
Généreuse cantatrice
Jouis de ce double honneur.
Simonide, avec justice,
Sentit la main protectrice
Des dieux chantés dans ses vers.
Toi, tu remplis leur office,
Tu chantes et romps des fers.

Mais un cri part du rivage;
Et déja la liberté
En maritime équipage
Avec un air de gaîté,
Pour ceux que ta main dégage
Vient de couper le cordage
Qui tient l'esquif arrêté :
Ils partent d'un cœur sensible,
Après un exil pénible,
Pour revoir des bords chéris.
Chloé, ta voix argentine,
En ravissant leurs esprits,
Eût suspendu leurs soucis ;
Mais ta vertu les termine.



## VERS

### A MADEMOISELLE D***.

Il n'est point de vers de commande
Quand c'est vous qui les desirez;
En dépit de votre demande,
Les miens paroîtront inspirés.
Qui mieux que vous, jeune Rosette,
Pourroit enflammer le poëte?
Esprit sage, et plein d'agrément,
Une figure à sentiment,
Œil arabesque à qui tout cede,
Teint fleuri, sourire attrayant,
Caractere bien plus charmant
Qu'on n'en suppose à toute laide,
Comme par dédommagement;
Vous reçûtes, vous qu'on adore
A tant de titres précieux,
Tous les dons que fit à Pandore
La prodigue faveur des cieux;
Si la perle des immortelles
Joint sa boîte à tant de cadeaux,
Il n'en sortira que les maux
Qu'on aime à souffrir pour les belles.

## A MADEMOISELLE H***,

Pour le jour de sa fête,

Sainte Marguerite est passée,
Mais votre fête ne l'est pas;
Et chaque jour, dans ma pensée,
Je seme de fleurs tous vos pas.
Soit que d'une main à peau fine
Vous buriniez quelques objets;
Soit que d'une corde argentine
Vous tiriez des sons pleins d'attraits,
Ou soit que votre voix divine
Embellisse quelques couplets;
Par-tout même charme domine
Sous vos doigts et dans vos concerts.
Pourquoi me demander des vers?
Ce tribut commun, j'imagine,
N'a rien qui vous doive être doux;
On a trop prodigué l'offrande,
Les Muses n'ont plus de guirlande,
A mon avis, digne de vous.
Deux sœurs charmantes pour rivales
Avec vous partagent les cœurs;
Si vous n'aviez point eu de sœurs,
Vous n'auriez jamais eu d'égales.

## LES RIVES DU CHER.

DANS cette province de France,
Fiere d'en être le jardin,
Aux mêmes champs qui de Pepin
Virent le pere, à coups de lance,
Econduire le Sarrasin,
Entre une bicoque royale,
Foyer d'une ligue infernale,
Dont la noire embûche, dit-on,
A ce jeune François second
Pensa devenir si fatale;
Et cette cité, capitale
De cet agréable canton,
Ville assez digne de mémoire,
Et dont les fruits si bien confits
Fondent la richesse et la gloire
Sur les gourmands de tout pays:
Un autre eût dit sans verbiage,
En Touraine, entre Amboise et Tours;
Mais, en de longs et vains discours,
Sous prétexte de beau langage,
Un poëte se plaît toujours;
Avant qu'il ait décrit ses tours,
Un autre auroit fait le voyage.
Au bord du Cher est un vallon,
Beau paysage, lieu céleste,
Où l'œil, ce voyageur si preste,

Se lasse à chercher l'horizon;
Là, depuis quarante-cinq lustres,
S'élevant du milieu des eaux,
Dans les champs de l'air, Chenonceaux
Dresse ses girouettes illustres.
Un pont en six voûtes arqué,
En six canaux partageant l'onde,
Porte ce beau château flanqué
De plus d'une tourelle ronde.
Le Temps, ce grand vieillard ailé
Qui détruit tout à la sourdine,
De son souffle n'a pas hâlé
La pierre aussi blanche qu'hermine
Dont ce château fut assemblé;
Qu'on voie encore avec surprise,
Au milieu des remparts de Blois,
A la honte d'un des Valois,
Un marbre teint du sang des Guise;
Par les crimes les plus affreux
Et par les civiles tempêtes,
Que son noir château soit fameux,
Chenonceaux, tu l'es par des fêtes.
Qu'avec plaisir je te parcours!
Ce lieu le plus beau des séjours,
Marqué par-tout des mêmes traces,
Servit de résidence aux Grâces,
Et de pied-à-terre aux Amours.
C'est là que cette autre Agrippine,
L'impérieuse Catherine,
Jalouse de ses volontés,
A sa politique cruelle
Faisant servir les voluptés,

Dans les liens de sa tutelle
Tenoit ses fils emmaillottés ;
Et, complaisante à leur jeunesse,
Les plongeant dans le doux sommeil
Des plaisirs et de la mollesse,
Les écartoit avec adresse
Des soins du trône et du conseil.
C'est là que, les mains désarmées,
Et non moins galant que guerrier,
Se délassoit François premier
Dans les bras de ses bien-aimées.
Sous ces voluptueux lambris
Diane choisit sa retraite ;
Non la Diane des taillis
Qui porte un croissant pour aigrette,
Et fuit comme un trait d'arbalette
Devant les enfants de Cypris ;
Mais cette mortelle charmante,
Cette Poitevine piquante
Si chere au second des Henris,
Qui de la divine ceinture
Enchaîna l'Amour et les Ris,
Des bords du Cher aux bords de l'Eure.
Le Cher, dont les flots en oubli
Suivoient obscurément leur route,
Par ce palais est ennobli
Depuis qu'il en baigne la voûte.
Le batelier le plus pressé
S'arrête en extase à la vue
D'un château sur l'onde exhaussé,
L'admire, et de son mât baissé
En passant dessous le salue.

Un bois de jeunes arbrisseaux
Planté le long de ces rivages
Borde le courant de branchages,
A demi trempés dans les eaux,
Et, s'échappant de leurs Dryades,
Les Dieux des bois sous les roseaux
Pressent dans leurs bras les Naïades.
Riant spectacle, objets nouveaux!
Ah! que ma vue est amusée!
Les chars rencontrent les bateaux,
Par le fouet la rame est croisée.
Que de fleuves je vois d'ici,
Couchés sur leurs urnes pompeuses,
Rire en leurs barbes limoneuses,
Des rivieres qu'on passe ainsi;
Mais à leur onde formidable,
Qui souvent dévaste ses bords,
Je préfere une onde guéable,
Commode pour divers transports.
Vante qui voudra ce Pactole
Où l'avare court s'abreuver,
Et ce Lignon qui fait rêver
Des amants le troupeau frivole,
Et ce Permesse tant fêté,
Qui du poëte échauffe les veines,
Et ce favorable Léthé
Où l'on puise l'oubli des peines.
O Cher! que sont-ils pres de toi?
Rive délectable et fleurie,
Seule tu réunis pour moi
Les différents dons de féerie.
Heureux qui dans la liberté,

Seul bien que le sage idolâtre,
Loin du frêle et brillant théâtre
Où l'ambitieux est monté,
Loin de la gêne des grands rôles,
Près de toi cherche le repos,
Et coule à l'ombre de tes saules
Des jours aussi purs que tes flots!
Ton eau tranquillement serpente,
Elle suit, facile en sa pente,
L'inégalité des terrains:
Telle une ame douce et liante
Sait vivre avec tous les humains.
Si de quelque ouragan terrible
La fureur vient grossir ton cours,
Torrent fougueux pendant deux jours,
Tu redeviens canal paisible.
Les passions peuvent ainsi
Quelquefois emporter le sage;
Mais ses écarts sont de passage,
Un moment le ramene aussi.
Où vont ces ombres fugitives
Voltigeant au loin sur ces rives?
C'est vous, révérend Ducerceau,
C'est Grécourt en petit manteau,
Nourris aux bords de l'Hippocrene,
Jusque dans le parc de Veret
De l'eau de la docte fontaine
Ayant su conduire un filet,
L'un gai, mais décent et discret,
Et quoiqu'il folâtre sans cesse,
Bien sûr de n'avoir jamais fait
Baisser les yeux à la Sagesse;

L'autre, plus vif dans ses tableaux,
Mais trop libre par intervalle,
Et dans la vase du Stymphale
Trempant quelquefois ses pinceaux;
Le plaisir les ramene encore
Vers ces délicieux enclos
Où leur voix badine et sonore
Lutina cent fois les échos;
Ils songent que pendant leur vie
Ils ne durent qu'à ces beaux lieux
Le charme de la rêverie
Qui monta leur lyre chérie
Sur des tons si mélodieux;
Et leur ombre bien avisée
Changeroit, s'il plaisoit aux Dieux,
Les boulingrins de l'Elysée
Pour ces vallons aimés des cieux.

## EPITRE

### A M. LE CHEVALIER DE SAUVIGNY.

Depuis que la fievre fait battre
Ton artere à coups inégaux,
Et retarde les grands tableaux
Où tu nous peindras Henri-Quatre (1),

(1) M. de Sauvigny travailloit alors à sa tragédie de Gabrielle d'Estrées. (*Note de l'Editeur.*)

J'aurois couru tout le premier
Pour te verser la liqueur fade
Dont le fiévreux, à son foyer,
Est contraint de boire rasade;
J'aurois pu te désennuyer,
Et, par des contes de peau-d'âne,
Ou t'endormir, ou t'égayer,
Toi, plus sérieux qu'un brachmane:
Nous aurions ri des mœurs du temps,
Des parfileurs, des importants,
De la satire pédantesque
De nos critiques malveillants,
Et de l'orgueil philosophesque
Des littéraires charlatans;
De ces ouvrages de génie,
Tant vantés par leurs protecteurs,
Et que le parterre expédie
Sous la moustache des prôneurs.
Mais, comme toi, la maladie
M'a surpris par analogie,
Et vient de m'arrêter soudain,
Lorsque, la lyre dans la main,
Je chantois le cours de l'année (1).
Les pénates de mon logis,
Me voyant toute la journée
Demeurer auprès d'eux assis,
Moi grand coureur d'après-dînée,

(1) Lemierre travailloit alors à son poëme des Fastes (*Note de l'Editeur.*)

Des deux coins de ma cheminée,
Se regardent tout ébahis.
En t'écrivant ces vers sans suite,
La plume échappe de mes doigts;
Quand je cesse d'être aux abois,
Je ressens le mal qui t'agite;
Et, dans mon esprit inquiet,
M'exagérant ce que j'ignore,
Je te vois plus malade encore
Que tu n'es peut-être en effet;
Je vois la diete, à l'œil cave,
Venir s'asseoir à ton côté,
Et malgré Bacchus irrité,
Esculape murer ta cave.
Je vois l'ennui dans tes rideaux
Se cacher avec l'insomnie;
Ou s'il tombe quelques pavots
Sur ta paupière appesantie;
Les farfadets, les diabloteaux,
Troupe fantasque errant sans guide,
Faire de ton cerveau trop vide
Le théâtre de leurs assauts.
O santé! déesse chérie,
Plus on avance dans la vie,
Plus tu retires tes présents:
Mais, en effeuillant la couronne
Dont tu parois nos jeunes ans,
Ah! du moins jamais n'abandonne
Deux amis dans le même temps:
L'un à l'autre est trop nécessaire.
De l'ennui du moins suspendu

Qu'un des deux puisse aller distraire,
Par les soins d'un zèle assidu,
L'ami souffrant et solitaire
Dont il est sans cesse attendu.

---

## VERS

### Sur une montre à secondes.

Autour de l'émail circulaire,
Lorsque mon œil ne considere
Que l'invisible mouvement
De l'aiguille qui seulement
Sous la convexité d'un verre
Nous marque l'heure et le moment,
A leur insensible passage,
Je me dis : le temps et l'ennui
Se sont mis ensemble en voyage ;
Je n'aurai jamais le courage
D'aller d'un pas si ralenti
Au terme ordinaire de l'âge.
Mais quand je jette un œil plus sage
Sur cette autre aiguille qui court
Rapidement dans sa carriere,
Je vois trop de ma vie entiere,
Hélas ! combien l'espace est court ;
Je lui crie : ah ! cruelle, arrête ;
Tu vas faner le peu de fleurs
Dont la main des jeunes erreurs

Vouloit encor parer ma tête;
Mais elle fuit, c'est là sa loi :
Le temps, le temps trop inflexible,
Dont elle est l'image visible,
Emporte au loin ma plainte et moi.
A cette aiguille fugitive
Je dois du moins la flamme active
Dont elle anime mes instants,
Par sa vitesse qui me frappe
Je sens bien mieux le prix du temps :
Plus il vole, moins il m'échappe.

## SUR LA NOUVELLE ANNÉE.

Non, mes contemporains, non, lorsque l'an s'acheve,
Je n'en murmure point : il s'est évanoui,
Mais je vois que j'en ai joui ;
Je ne vois point ce qu'il m'enleve.
C'est assez que le Temps, qui va tout moissonnant
Du bout de ses ailes rapides,
Sillonne nos fronts en passant;
Sans creuser nous-mêmes nos rides
Par un tour d'esprit affligeant.
Des hommes que la foule vaine
Se considere à tous moments
Comme une victime du temps,
Dès qu'il m'épargne, il est la mienne,
Et d'un esprit qui se résout

Aisément à sa destinée,
Je dis : « Voilà donc une année
« Dont nous sommes venus à bout ! »
Eh quoi ! plus que le vol de ce temps qui nous frappe
Aimerons-nous le fardeau de l'ennui ?
On se plaint que le temps ait fui,
Il faut qu'il pese, ou qu'il échappe.
Remonte à ton enfance, et revois ces pédants
Qui, la férule en main, guidoient tes premiers ans;
Devant tes livres, sur ton siége,
Tu disois, en frappant du pied :
« Mon Dieu ! que je suis ennuyé
« De mon âge et de mon collége ! »
Le temps traînoit alors ses pas appesantis,
Et maintenant il prend la fuite :
Il ne va point, il va trop vite;
Mais accorde-toi donc : maintenant et jadis
Crois-moi, rien n'a changé; ton cœur insatiable,
Tes vœux, tes desirs inconstants,
Pauvre insensé, voilà le sable
Où ton œil mesure le temps.
Pourquoi ces révoltes si vaines,
Tous ces hélas, tous ces soupirs ?
Mais il emporte mes plaisirs;
— Mais il emporte aussi tes peines.
Ne pouvant fixer ton destin,
Saisis bien le présent qui glisse sous ta main;
Si tu sais en user, il laissera des traces
Qui charmeront ton souvenir;
L'emploi de chaque instant est un fonds que tu places
Au profit de ton avenir.
Ceux qui perdent leur vie inquiette ou frivole

Sur l'édredon des voluptés,
Auprès d'un coffre-fort, autour d'un cavagnole,
Ou sur les bords du puits où sont les vérités,
Qu'ils gémissent entr'eux de ce temps qui s'envole.
Mais veux-tu sans regret voir la fuite des ans?
Rentre au fond de ton cœur, et tâche de te rendre
Un meilleur compte des moments;
Si la vie est un point, fais le bien pour l'étendre.

## DISCOURS

PRONONCÉ

UNE ACADEMIE D'HOMMES ET DE FEMMES.

Riant lycée, ô toi qui passes
Tous les autres en agréments,
C'est dans ton sein que les talents
Sont reçus au scrutin des Grâces.
Que de plaisirs joint aux honneurs
Rendra ce séjour délectable;
Que le temps, autour de son sable,
Doit voir entrelacer de fleurs!
Au lieu de ces salles sans glaces,
Au vieux vitrage, aux vieux lambris,
Où l'élite des beaux esprits
Trois fois la semaine prend place,
Nous aurons de brillants salons,
Où par-tout, sous diverses faces,

Par vos portraits toujours mouvants,
Entre quatre murs transparents,
Je verrai répéter vos grâces :
Au lieu des bureaux imposants,
Dont l'appareil scientifique
Embarrasse la salle antique
De tous nos modernes savants,
Ce sera sur des chiffonnieres
Qu'on feuilletera les Buffons.
Comme on écrira des chansons
Et des vers à la Deshoulieres !
Au lieu des fauteuils à grand dos,
Où, devant un vocabulaire,
Merveille n'est qu'au bruit des mots
S'assoupisse plus d'un confrere,
Faute de voir quelques Saphos
Dont le minois et les propos
Chassent la vapeur somnifere,
Pour nos entretiens, nous aurons
Des ottomanes, des bergeres,
Où jamais nous ne dormirons.
Et quant aux immortels jetons,
Oh ! nous ne les envierons gueres,
Belles, auprès de vous s'asseoir,
Vous adorer, quoiqu'en silence,
Enfin, vous entendre et vous voir,
Est-il plus beau droit de présence ?

## ENVOI D'UN SOUVENIR.

Dimanche est jour de repos;
Mais de vous, jeune Climene,
Un sourire, un seul propos
Trouble plus d'une semaine.
Lundi, c'est lune, dit-on;
Tout ce qu'on perd de raison
Chez elle est mis en fiole :
Qui vous voit, de vous raffole :
Oh! que ce minois divin
Doit remplir le magasin!
Mardi, Mars, Dieu des alarmes,
Toujours armé, furieux :
L'Amour a bien d'autres armes,
Et sa forge est dans vos yeux.
Mercredi, Mercure; il eut
Un emploi de complaisance,
Dont peu d'estime il reçut :
De la renommée, en France,
Il s'est fait le substitut.
Chaque mois, le dieu voyage,
Il embouche le clairon;
En faveur de votre nom
Il publiera mon hommage.
Jeudi, Jupiter; il fit
Ses caravanes sur terre;
En cygne, en or, en tonnerre

Le galant se travestit;
Il trompa toutes les belles:
Mais voyant vos traits si doux,
Mortelles comme immortelles,
Il eût tout quitté pour vous.
Vendredi, jour de Vénus,
Jour plus chéri qu'aucun autre,
Mille attraits vous sont échus:
Jour de Vénus est le vôtre.
Samedi, jour du sabbat,
Fête dans la synagogue:
Mais, tenez galant sénat,
Il sera bien plus en vogue.

## À JULIE.

La fille d'Auguste, dit-on,
Célebre autrefois sous ton nom,
Brûla pour le galant Ovide,
Et celui-ci, trop peu secret,
Suivant sa vanité pour guide,
Banni par lettre de cachet,
Au fond des deserts de Scythie
Alla finir sa triste vie
Pour n'avoir pas été discret.
Moi, dans l'ardeur qui me domine,
Près de ta friponne de mine
Je n'ai point ce risque à courir:
Nous pouvons tous deux nous chérir,

Et, sans craindre qu'on le remarque,
Donner à nos feux libre cours;
Empereur, prince, ni monarque,
N'ont rien à voir dans nos amours;
Aussi veux-tu que je t'adresse
Quelques fleurettes dans mes vers,
Mais je sais peu, je le confesse,
Faire parade de mes fers;
C'est toujours par délicatesse
Que j'ai peu chanté ma maîtresse,
Et c'est offenser, selon moi,
Celle à qui l'on donne sa foi
Que de divulguer sa tendresse.
Le myrte redoute le vent,
Arbre d'amour et de mystere,
Il veut un abri tutélaire,
Et ne vivroit guere en plein champ.
On peut pardonner à Catulle,
A Gallus, Properce et Tibulle,
D'avoir tant publié leurs feux;
Leur indiscrétion charmante
Nous a valu ces vers heureux
Qui, semés de tendres aveux,
Ainsi qu'une source abondante,
Du fond de leur cœur amoureux
Couloient sous leur plume élégante;
Et j'aime mieux en vérité
Même cette publicité
Qu'ils donnoient jadis à leur flamme,
En ornant du nom de leurs dames
Leurs hymnes chauds de volupté,
Que cette réserve traîtresse

Des vains rimeurs de notre temps,
Dont les hommages transparents
Laissent deviner leur Lucrece ;
Qui de sang froid parlent d'ivresse,
De feux et de transports brûlants ;
Auteurs et galants par manie,
Encore enfants par le génie,
Mais amants déja vétérans.
Tous ces Narcisses demi-chauves,
Qui n'ont vécu qu'en des alcoves,
Si l'on en croit à leurs écrits,
Et dont les frivoles esprits
Font si souvent gémir la presse
En l'honneur de leurs rendez-vous,
Feroient mieux pour eux et pour nous
De n'ennuyer que leur maîtresse.

## A UNE FEMME DE LETTRES,

En lui envoyant un sac à ouvrage avec des aiguilles.

A nos chants, Sapho, tu présides ;
Du dieu des vers le luth savant
Est entre tes doigts plus souvent
Que l'aiguille des Minéides ;
Et je t'offre un foible présent
Qu'on ne fait qu'à des mains timides.
Ne le dédaigne pas pourtant ;

Tu sais que cette altiere fille
Du puissant cerveau de Jupin
Aux heureux travaux de l'aiguille
Plus d'une fois prêta sa main ;
Tu sais combien cet art divin
Charma la jalouse déesse ;
Jusqu'où son orgueil indigné
Qu'on eût égalé son adresse
Porta sa fureur vengeresse
Sur l'industrieuse Arachné :
On dit qu'à la sœur de Progné,
Aux plus affreux tourments livrée,
L'aiguille, au défaut de la voix,
Servit d'interprete autrefois
Contre les fureurs de Térée.
Elle seule, pendant dix ans,
Tint Pénélope en exercice ;
Et, malgré vingt rivaux ardents,
Cette arme, funeste aux galants,
Sauva l'honneur du front d'Ulysse.
Il est cent chefs-d'œuvres épars
Qu'à nos yeux surpris elle étale ;
Ses travaux sont au rang des arts ;
Du pinceau l'aiguille est rivale.
Pour les dieux elle eut des appas.
Dans tes loisirs qu'elle te serve !
Tu seras quelquefois Pallas,
Mais tu seras toujours Minerve.

# ÉPITRE

## A MADAME DE VERMENOUX,

### Sur les insomnies.

Au fond du bois le plus sombre,
Dont les rayons du soleil
N'ont jamais pu percer l'ombre,
Est le séjour du Sommeil,
Edifice assez peu vaste,
Obscur et simple manoir,
Tel qu'il sied au dieu sans faste
Qui de jour se fait peu voir :
La porte, qu'on fit battante,
Sur le gond tourne sans bruit;
Au bas croît belle-de-nuit,
Et quelque herbe assoupissante;
Sur les murs est dessiné
Le loir au somme adonné,
L'animal des Pyrénées,
Qu'un montagnard hébété
L'hiver apporte emboîté,
Et sur la fin des journées
Montre en curiosité.
Qu'on jette plus loin la vue
Dans ce château des vieux temps,
Tout de son long étendue,

Paroît au fond la statue
Du Grec qui dormit trente ans (1).
C'est dans ces lieux pacifiques
Que du Sommeil j'approchai :
Je le vis le front caché
Sous des feuilles narcotiques,
Et nonchalamment couché.
Dieu du calme solitaire,
Lui dis-je dans ses rideaux,
De la Mort on te dit frère ;
J'entends comparer à faux
Ta baguette salutaire
A sa redoutable faux.
Toi, frère d'une furie !
Elle au visage si laid ;
Toi de couleur si fleurie ;
Elle objet d'antipathie,
Toi chéri comme on la hait ;
Elle de mœurs si barbares,
Toi d'un commerce si doux :
Elle détruit, tu répares :
En quoi vous ressemblez-vous ?
Le dieu se mit à sourire,
Et son cœur parut flatté.
C'étoit l'instant de lui dire :
Souffres-tu, dieu souhaité,
Que la plus chère mortelle
A son aide en vain t'appelle,
Et, nuit et jour sans repos,

(1) Epiménide.

N'ait que sa gaîté fidelle
Pour tout soutien dans ses maux?
Ce n'est le tout que de plaire,
Encor faut-il reposer.
Me veux-tu favoriser?
Fais-la dormir nuit entiere:
Tu ne peux me refuser.
Hélas! quand tu nous retranches
Notre dose de payots,
La fatigue des nuits blanches
Des jours trouble le repos:
Le plus sain, le plus dispos
Ne peut long-temps te combattre;
Tu viens enchaîner ses sens,
Etres pensants, non pensants,
Sur deux pieds comme sur quatre,
Volatiles ou rampants;
La nature est uniforme,
Et, parmi tant de vivants,
Il faut que tout être dorme.
Mais ce ton sentencieux,
Grave, moral, ennuyeux,
Sur toi, Vermenoux, opere;
Il opere sans efforts;
Oui, je t'y surprends, tu dors:
Ce que plus d'un somnifere,
Amande couleur de lait,
Gouttes d'éther n'ont pu faire,
Mes vers ici l'auront fait;
Je le crains et je l'espere.

## A M. LE DUC DE DURAS,

Qui venoit de recevoir l'ordre de la Toison d'Or.

Semblable au héros de Colchide,
Par la valeur et l'agrément,
Comme lui, tant soit peu perfide
Dans plus d'un tendre attachement,
Vous possédez cet art charmant
Qui rend les conquêtes faciles,
Et vous avez vos Hypsipiles
Que vous trompez passablement.
Jason, par une herbe magique,
Frappa d'un sommeil léthargique
La prunelle d'un fier dragon,
Et par cette ruse, dit-on,
Ravit la toison métallique
Qui pendoit en riche feston
Au pommier le plus magnifique.
Celle qu'on voit sur votre sein,
Honorable et riche apanage,
Vous arrive des bords du Tage,
Sans tricherie et sans larcin.
Grace à la sorciere de Grece,
Jason ravit la toison d'or;
A des charmes d'une autre espece
Vous devez un pareil trésor:
Une ambassade glorieuse,

Un esprit de tous les moments,
Une ame haute et généreuse;
Ce sont là vos enchantements.

## LE SERIN.

Une beauté chere à Catulle
Rafola jadis d'un moineau,
Malgré le fredon ridicule
Et la roture de l'oiseau;
Vous, placez mieux votre tendresse;
Celui que votre main caresse
Est un oiseau de qualité:
Par son chant, par sa gentillesse,
Digne d'être par-tout fêté,
C'est le héros de son espece:
Aussi charme-t-il sa maîtresse;
Sur-tout quand de vos doigts mignons
Lui prêtant des graces nouvelles,
Vous lui faites des échelons
Qu'il parcourt en battant des ailes.
Votre jeune cœur en est fou.
Il voltige sur la toilette;
Il est sur le sein, sur le cou;
Sur la tête il vous sert d'aigrette.
Qu'il vous défrise, il est baisé
Entre vos levres demi-closes;
Et le bec du petit rusé

Semble pomper le suc des roses.
Quoi donc! l'oiseau si renommé
Pour avoir su plaire à Lesbie,
Cède au serin, non moins aimé,
Qui charme votre fantaisie?
Non, le chenevis parfumé,
Et le nectar, et l'ambrosie,
Qui nourrit le moineau latin
Dans les bocages d'Idalie,
Selon moi ne vaut pas un grain
Du millet pris dans votre main
Par l'oiseau dont la mélodie
Et l'aimable mutinerie,
Vous amusent soir et matin.
Quand vous recevrez d'hyménée
Nouveau titre et nouveau destin,
Heureux qui dans cette journée
Prendra la place du serin!

## ROMANCE

### IMITÉE DE L'ANGLAIS,

*A mettre en musique.*

Ecoutez-moi, faciles belles,
Apprenez à fuir les trompeurs;
Apprenez, amants infidèles,
La peine due aux suborneurs.

Luci, des filles de Vincennes
Etoit la plus riche en attraits;
Jamais l'eau pure des fontaines
Ne réfléchit de plus beaux traits.

Hélas! des peines trop cuisantes,
Hélas! un amoureux souci
Vint ternir les roses naissantes
Sur le teint vermeil de Luci.

Vous avez vu souvent l'orage
Qui courboit les lis d'un jardin;
De ces lis elle étoit l'image,
Et déja penchoit vers sa fin.

Par trois fois retentit la cloche
Dans le silence de la nuit,
Par trois fois le corbeau s'approche,
Frappe aux vitres, crie, et s'enfuit.

Ce cri, cette cloche cruelle,
Luci comprit tout aisément;
Aux filles en pleurs autour d'elle
Elle dit ces mots en mourant:

Cheres compagnes, je vous laisse;
Une voix semble m'appeler;
Une main que je vois sans cesse
Me fait signe de m'en aller.

L'ingrat que j'avois cru sincere
Sans pitié me donne la mort;

Une plus riche a su lui plaire :
Moi qui l'aimois ! voilà mon sort.

Ah ! Lubin ! ah ! que vas-tu faire ?
Rends-moi mon bien, rends-moi ta foi ;
Et toi que son cœur me préfere,
De ses baisers détourne-toi.

Dès le matin en épousée,
A l'église il te conduira ;
Mais, homme faux, fille abusée,
Songez que Luci sera là.

Filles, portez-moi vers ma fosse,
Que l'ingrat me rencontre alors,
Lui dans son bel habit de noce,
Moi couverte du drap des morts.

Elle expire : on creuse sa fosse,
Et l'époux les rencontre alors,
L'un dans son bel habit de noce,
Et l'autre sous le drap des morts.

Que devient-il ? son cœur se serre ;
Un froid mortel vient le transir :
Qu'a-t-il vu ? Luci qu'on enterre,
Et Luci qu'il a fait mourir.

Il tombe : chacun se disperse,
L'épouse fuit loin de ce deuil ;
L'amant baigné des pleurs qu'il verse
Reste collé sur le cercueil.

Vaine et tardive repentance !
Pleurant ses premieres amours,
Aux suites de son inconstance
Il ne survécut que deux jours.

Près de son amante fidelle
Les bergers l'ont porté, dit-on ;
Et Lubin repose avec elle,
Couvert par le même gazon.

La tombe reçoit mille offrandes ;
Deux à deux les amants constants
S'en viennent l'orner de guirlandes
Au retour de chaque printemps.

Vois cette pierre, amant volage,
Et crains un semblable destin ;
Avant que ton cœur se dégage,
Souviens-toi du sort de Lubin.

---

## LE SIEGE DE CALAIS,

### ROMANCE.

Par Edouard, roi d'Angleterre,
Calais bloqué
Se voyoit confisqué ;
La Faim, cousine de la Guerre,
Met aux abois

Les plus riches bourgeois,
Pour tout festin,
Même pour pain,
Dans ce coin de la terre,
Les ossements pétris,
Les souris,
Par tout étoient servis.

Indigné de leur résistance,
Le prince anglais
Leur envoie un exprès :
Livrez, dit-il, en diligence,
A votre choix,
Trois paires de bourgeois ;
Ou bien mon roi,
Semant l'effroi,
S'en va dans sa vengeance,
A grands coups de canon,
Patapon,
Vous mettre à la raison.

Eustache, pour sauver la place,
Avec transport
Se dévoue à la mort ;
Les deux Wissans suivent sa trace,
Puis avec eux
Trois autres généreux.
Ils partent tous,
Portant aux cous
La funeste filasse ;
Mais de ce nœud funeste,

Leur grand cœur
Fait un cordon d'honneur.

Eh ! qui pourroit compter les larmes
Tombant de l'œil
Des habitants en deuil?
L'Anglais lui-même en ces alarmes,
Le cœur navré,
Se sent tout pénétré ;
Tant, ô vertu !
L'on est vaincu
Malgré soi par tes charmes.
Edouard obstiné,
Roi mal né,
Seul n'en est point gagné.

Ils alloient périr, quand la reine
Vole aux genoux
De son barbare époux :
Quoi ! dit-elle tout hors d'haleine,
Bons citoyens
Mourir comme vauriens !
Se lémentant,
Elle fit tant,
Que, touché de sa peine,
Le roi vit tout son tort ;
Le remord
Contremanda la mort.

Depuis qu'une reine si bonne
Sut enseigner
Comment il faut régner,

Peut-on priver de la couronne
Les jolis fronts
Qui portent des pompons ?
Ah ! la bonté,
L'humanité
Sied si bien sur le trône !
Plus sensible que nous,
Sexe doux,
Ma voix sera pour vous.

## LA MORT DE CÉSAR,

### TRADUCTION LIBRE DE VIRGILE.

Soleil, as-tu jamais par des prodiges vains,
Par des signes menteurs abusé les humains?
Tu présages souvent et les perfides trames,
Et les divisions qui couvent dans les ames.
C'est ainsi que le jour où César est tombé,
Tu perds de ta lumiere, et ton disque plombé
Se conformant au deuil dont Rome étoit remplie,
D'une éternelle nuit menace un siecle impie;
Tout nous servit d'augure, et la terre et les eaux,
Les chiens hurlant dans l'ombre et les cris des corbeaux.
Combien de fois d'Etna la fournaise brûlante
Vomit, en se rompant, la lave ruisselante,
Et répandant au loin la flamme en tourbillons,

D'un déluge de feux inonda nos sillons ;
Des bruits d'armes dans l'air vers le Rhin s'entendirent,
D'inconnus tremblements les Alpes tressaillirent ;
Des forêts il sortit de lamentables voix,
Des fantômes le soir errerent dans les bois ;
L'ivoire à nos autels et l'airain dégoutterent ;
Prodige encor plus grand ! les animaux parlerent.
Que de gouffres ouverts, de courants arrêtés !
Le fougueux Eridan aux flots précipités,
Roi des fleuves, si fier de ce titre superbe,
D'une onde tournoyante entraine comme l'herbe
Les pins déracinés, l'étable et les troupeaux.
Le glaive est-il plongé dans le flanc des taureaux ?
Le viscere y pâlit, et le prêtre en frissonne ;
Une source de sang au fond des puits bouillonne ;
Les loups dans nos remparts poussent des hurlements ;
Le ciel, quoique serein, s'entr'ouvre à tous moments ;
L'éclair pressé l'éclair ; et la comete ardente
Traîne au loin dans les airs sa queue étincelante.
Aux champs de Macédoine ainsi l'on vit aux mains
Une seconde fois Romains contre Romains :
Et les dieux ont souffert que deux fois ma patrie
Engraissât de son sang les plaines d'Emathie !
Loin de ces temps sans doute et de guerre et d'horreur,
Dans ces champs malheureux un jour le laboureur
En promenant le soc heurtera, non sans transes,
Et les casques rouillés, et les tronçons de lances,

Et fixera les yeux sur ces sillons nouveaux,
Sur ces grands ossements, dépouilles des tombeaux.

## TRADUCTION LIBRE

## DE L'ODE D'HORACE

### *PASTOR CUM TRAHERET.*

Le berger ravisseur d'une épouse perfide,
L'entraînoit avec lui sur la plaine liquide :
Neptune sort des flots,
Et d'un coup de trident calmant les airs et l'onde,
Dans cette paix profonde,
Le menace en ces mots :

Tu cours vers tes foyers sous un sinistre augure,
Coupable séducteur d'une beauté parjure :
Qu'oses-tu hasarder?
Vois-tu contre Priam et contre son empire
La Grece qui conspire
Pour la redemander?

Déja l'égide au bras, déja le casque en tête,
Pallas du haut d'un char au carnage s'apprête :
Quel deuil suit ses fureurs!
Que de sang va payer ta criminelle joie!
Et qu'aux veuves de Troie
Tu prépares de pleurs!

Fais flotter avec art ta blonde chevelure :
Sur l'appui de Vénus dont tu tiens ta parure
Tu comptes vainement :
Un jour, hélas ! trop tard, le sang et la poussiere
De ta tête adultere
Souilleront l'ornement.

Nonchalamment penché sur ta couche timide,
Tu croiras échapper à la lance homicide,
Aux javelots, aux feux,
Et les doigts sur ton luth, dans un cercle de femmes,
Tu charmeras leurs ames
Par des sons langoureux.

Mais toujours la vengeance est sur les pas du crime.
Ne vois-tu pas Ajax poursuivre sa victime,
Punir ta trahison ?
Teucer de Salamine et le fils de Laërte
Jurent avec ta perte
Celle de ta maison.

Crains Sthenelus, dont l'oeil vaut le bras intrépide,
Par qui, d'un char roulant sur un axe rapide
Les coursiers sont conduits ;
Crains Nestor, Mérion, et sur-tout Diomede :
La fureur le possede ;
Il se montre, et tu fuis.

Tel un cerf hors d'haleine, oubliant l'herbe tendre,
Au seul aspect du loup qui cherche à le surprendre,
S'enfuit aux antres sourds :

Au devant des périls est-ce ainsi que tu voles,
Amant brave en paroles,
Auprès de tes amours ?

Atride offense Achille, et grace à sa colere,
Déplorable Ilion, ta chûte se differe,
Sûre, après ces délais :
Oui, tu tombes enfin ; quelques hivers encore,
Et la flamme dévore
Tes tours et tes palais.

## VERS DE SANNAZAR.

### SUR LA VILLE DE VENISE.

Viderat Hadriacis Venetam Neptunus in undis
Stare urbem et toti ponere jura mari ;
Nunc mihi Tarpeias quantumvis, Jupiter, arces,
Objice, et ista tui mœnia Martis, ait,
Si pelago Tibrim præfers, urbem aspice utramque,
Illam homines dices, hanc posuisse Deos.

### TRADUCTION.

Neptune contemploit, de son domaine antique,
La cité qui commande à l'onde adriatique :
Vante moins, Jupiter, cette ville de Mars,
Et ce fier Capitole, orgueil de tes regards ;
Préfere encor le Tibre aux mers que je maîtrise,

Mais arrête tes yeux sur Rome et sur Venise,
Et dis en comparant les merveilles des deux :
L'une est l'effort de l'homme, et l'autre l'est des dieux.

## A MADEMOISELLE D'OLIGNY,

Jouant le rôle d'Adélaïde dans l'Antipathie pour l'amour.

Dans le rôle d'Adélaïde
Et si touchant et si candide,
Dont pour toi l'auteur a fait choix,
D'Oligny, c'est à ta personne
Qu'on applaudit depuis un mois :
Puis-je t'offrir quelque couronne
Après celle que tu reçois ?
Chez toi la vertu suit la grace,
Hé ! quel triomphe est plus brillant,
Quand le lis des mœurs s'entrelace
Avec la palme du talent !

## A MADAME VESTRIS,

**Le jour de sainte Rose, sa fête.**

PRENDS un arc, un sceptre, une armure (1)
Prends un thyrse, un crêpe ou des fers,
Tu plais également dans ces rôles divers,
Par les charmes de l'art et ceux de la nature;
Oui, quels que fussent tes destins,
Rose, ta gloire étoit certaine,
Et tu serois la reine des jardins,
Si tu n'étois pas Melpomene.

## EPIGRAMME.

LORSQUE la fievre et ses brûlantes crises
Ont de notre machine attaqué les ressorts,
Le corps humain est un champ clos alors,
Où la nature et le mal sont aux prises.
Il survient un aveugle appelé médecin;
Tout au travers il frappe à l'aventure:
S'il attrape le mal, il fait un homme sain,
Et du malade un mort, s'il frappe la nature.

(1) Madame Vestris a joué avec beaucoup de succès un rôle de guerriere dans la tragédie des Chérusques.

## LA VUE BASSE ET L'OREILLE DURE.

ENTRE Damon, un peu court de visiere,
Et Lisidor qui n'entend que fort peu,
Certain plaisant étant assis naguere,
A leurs dépens voulut se faire un jeu :
A notre aveugle il fait mainte grimace,
Qui divertit le sourd malicieux ;
Puis se moquant du pauvre sourd en face
Amuse ainsi notre homme aux mauvais yeux :
L'un rit de l'autre, et le tiers rit des deux.

## IMPROMPTU. (1)

IL est voyageur et poëte ;
Ce sont des titres pour mentir :
Mais, dans les vers, par le plaisir
Quelque mensonge se rachete.

(1) Mademoiselle Emilie D***, aussi intéressante par les charmes de son esprit que par l'éclat de sa beauté, se plaignoit des fictions trop multipliées qu'offre un Voyage en vers. Lemierre écrivit sur le livre même cet impromptu. (*Note de l'Editeur.*)

Quiconque, en vous voyant, dira :
Mon hommage est pour Emilie ;
Dès ce moment on le croira,
Eût-il menti toute sa vie.

## L'EVENTAIL

### A MADAME DE ***

DANS le temps des chaleurs extrêmes,
Heureux d'amuser vos loisirs,
Je saurai près de vous appeler les Zéphyrs ;
Les Amours y viendront d'eux-mêmes.

## A M. L'ABBÉ BOSCOVICH,

### Sur son Poëme des éclipses.

URANIE et son art profond
Perdent pour vous leurs sombres voiles ;
Les fleurs dont vous parez son front
Ont plus d'éclat que les étoiles.

## SUR LE MERCURE DE FRANCE.

Savez-vous d'où vient qu'au Mercure
Si souvent l'on ne trouve rien ?
C'est le carrosse de Voiture;
Il faut qu'il parte, vide ou plein.

## VERS

### A MADAME LA MARQUISE DE M**,

Sur le gain d'un procès.

Votre adresse peu commune
Vient de fixer votre sort;
Du droit et de la fortune
Les Graces ont fait l'accord.
C'est vers vous que Thémis penche;
Ce succès n'est pas nouveau :
Vous avez dans votre manche
Tout ce qui porte bandeau.

FIN DES POÉSIES DIVERSES.

# TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS CE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE ET DU DERNIER VOLUME.

